This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 878,648

PROPERTY OF
University of
Michigan
Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

MÊLANGES

DE

LITTÉRATURE ORIENTALE,

Traduits de différens Manuſcrits Turcs, Arabes & Perſans de la Bibliothéque du Roi.

Par M. ÇARDONNE, *Secrétaire-Interprête* DU ROI *pour les Langues Orientales à la Marine & à la Bibliothèque de S. M. & Profeſſeur en Langue Arabe au Collége Royal.*

TOME II.

A PARIS,

Chez HÉRISSANT le Fils, rue S. Jacques.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

890.8
C264
v.2

MÉLANGES

DE

LITTÉRATURE ORIENTALE,

Traduits de différens Manuſcrits Turcs, Arabes & Perſans de la Bibliothéque du Roi.

TRAIT RARE DE GENEROSITÉ *de la part d'un Calife.*

SOus le regne (a) d'Abdoulmélik, cinquiéme Calife de la race des Ommiades, vivoit à Coufa un riche Négociant nommé Djaber, qui n'avoit qu'un

Adjaï Mouaſ N° 15

(a) Abdoulmélik, fils de Mervan, cinquiéme Calife de la Dynaſtie des Ommiades

fils : cet enfant fut l'objet des plus tendres soins d'un bon pere, & quand il lui eut donné dans ses premieres années une éducation convenable, il desira de le rendre heureux pour le reste de sa vie, en lui associant une Compagne aimable.

Djaber étoit riche, comme nous l'avons dit, il prodigua l'or pour

---

d'Orient ; il régna vingt-un ans, & fut surnommé *la Sueur de la pierre*, pour marquer son extrême avarice. Il étoit dans le Château de la ville de Coufa, lorsqu'on lui apporta la tête de Masaab qui s'étoit révolté contre lui. Un de ses Courtisans lui dit : « J'ai vu apporter dans ce même Château-ci la tête de » Hussein à Obeidallah qui l'avoit vaincu ; » celle d'Obeidallah à Moktar son vainqueur, » celle de Moktar à Masaab, & celle de Masaab à Votre Majesté. » Abdoulmélik surpris & troublé de ce discours, commanda à l'heure même qu'on démolit ce Château, pour en détourner le mauvais augure.

trouver une Beauté touchante, qui plus jeune que ſon fils, pût s'embellir encore ſous ſes yeux, & mériter la tendreſſe du maître dont elle devoit devenir l'épouſe. Une Circaſſienne fut choiſie, entre beaucoup d'autres, pour jouir de cet heureux ſort. Zeineb (c'étoit ſon nom) s'en trouva digne; à une figure raviſſante, elle joignoit des mœurs douces, & plus d'eſprit que n'en ont ordinairement ces femmes renfermées dans les murs d'un harem, & dont les idées ſont toujours retrécies par l'eſclavage & par la crainte.

Zeineb, née pour plaire, enchanta bientôt le jeune Numan, (c'étoit le nom du fils Djaber;) l'éducation de ces deux Amans ſe continuoit ſous les yeux du pere, & ſe perfectionnoit par leur ten-

dresse mutuelle ; les mêmes Maîtres les initièrent dans tous les Arts agréables, & leurs progrès étoient d'autant plus rapides, qu'ils avoient tous deux le motif de se plaire davantage. Les années ayant perfectionné leur caractère & leur beauté, Numan résolut de les unir. Ils touchoient à ce moment desiré, lorsqu'un jour, s'entretenant sous le Kiochk, qui étoit à l'extrémité du jardin de Djaber, Zeineb prit un luth pour accompagner sa voix, & se mit à chanter les graces de son Amant & le bonheur dont elle alloit jouir.

Hadjadj (*a*), Général des armées

(*a*) Un des plus éloquens & des plus grands Capitaines qu'aient eu les Arabes. Il étoit Général des armées d'Abdoulmélik, cinquiéme Calife de la maison des Ommiades. Ce Prince qui lui devoit le trône, Hagiage ayant vaincu

du Calife, passoit sous les murs du jardin; il entendit une voix qui

---

& fait périr le rebelle Abdallah Zobéir qui avoit pris le titre de Calife, lui donna en récompense le gouvernement de l'Iraque Arabique. On lui reproche une sévérité poussée jusqu'à la cruauté. On assure qu'il avoit fait mourir cent vingt mille personnes; & qu'à sa mort, il y en avoit cinquante mille dans les prisons. Hagiage, pour excuser la rigueur dont il usoit envers les peuples qui lui étoient soumis, disoit *Djeurkhair men daaf, Leénné dakkiékhas, ouéhazaiéam:* c'est-à-dire, Que la rigueur, a violence même en fait de gouvernement, est préférable à la foiblesse, parce que celle-là n'intéresse que le particulier, & celle-ci le général.

Malgré sa sévérité naturelle, une repartie hardie ou ingénieuse le touchoit au point qu'il faisoit grace au coupable: il y en a plusieurs traits que l'on peut voir dans la Bibliothéque Orientale. En voici un. Kumeil, qui étoit un bel esprit de ce tems-là, parmi plusieurs imprécations qu'il avoit faites contre Hagiage, avoit dit, que son visage devienne noir, (expression arabe qui signifie qu'il soit

le força de s'arrêter, & comme il en admiroit les sons, il se figura que

---

couvert de honte) qu'il ait le col coupé, & que son sang soit répandu. Ces paroles furent rapportées à Hagiage, qui ayant demandé à Kumeil s'il étoit vrai qu'il les eût proférées : « Oui, Seigneur, répondit celui-ci; mais j'é-» tois alors dans un jardin sous une treille, » & considérant avec douleur des grappes de » raisin qui n'étoient pas mûres, je souhai-» tois qu'elles devinssent bientôt noires, afin » qu'on les coupât, & qu'on en fit du vin. » Cette explication pleine d'esprit, charma tellement Hagiage, qu'il mit Kumeil au nombre de ses amis. Un Astrologue, qu'il consulta dans sa dernière maladie, ne fut pas si heureux. Celui-ci l'ayant assuré qu'un grand Capitaine, nommé Kolaib, étoit ménacé, suivant ses observations, à mourir bientôt. Hagiage lui répliqua : « Voilà justement le nom » que ma mere me donnoit lorsque j'étois » enfant, (ce nom veut dire *petit chien.*) Si » vous avez porté ce nom dans votre enfance, » reprit brusquement l'Astrologue, vous ne » devez point douter que l'événement ne ju-» stifie ma prédiction. Puisque ma mort est

cette Chanteuse ne pouvoit être que très-séduisante. Ce Général vouloit faire un présent à son Maître, & il crut que si cette Belle répondoit à ce que son imagination lui peignoit, il ne pouvoit rien donner au Calife qui lui fût plus agréable. Hadjadj s'informa quel étoit le Maître du jardin, & sur-tout quelle étoit cette jeune Personne qu'il avoit entendue avec tant de plaisir.

On lui dit qu'il ne s'étoit pas trompé en la croyant si belle, que Zeineb étoit en effet une merveille de la nature, & l'objet des plus

» certaine, lui dit Hagiage, & que vous êtes » si habile à lire dans l'avenir, je veux vous » envoyer devant moi dans l'autre monde, » afin que je puisse me servir de vous. » Il ordonna en même-tems que l'on fit périr le trop imprudent Astrologue.

tendres soins d'un Amant riche qui alloit en faire son épouse, & du pere de cet Amant qui avoit employé une somme considérable pour l'acheter, & pour lui donner une éducation digne de son fils.

Les obstacles que le Général prévoyoit l'affligèrent sans le rebuter : ne pouvant pas espérer d'acheter Zeineb, il résolut de la ravir ; mais la maison du Négociant étoit remplie d'un grand nombre d'Esclaves des deux sexes ; d'ailleurs il craignoit d'employer la violence dont on n'auroit pas manqué de se plaindre, & que le Calife, à qui il vouloit plaire, auroit punie.

Une ruse le mit en possession de celle qu'il n'osoit pas enlever. Il y a à Cousa, comme ailleurs, de ces vils instrumens du vice qui,

après avoir usé leur honneur avec leur jeunesse, trafiquent de celui des Beautés de leur sexe. Une de ces méprisables créatures, plus fourbe que toutes les autres, étoit souvent employée par les libertins, à qui elle faisoit payer cher ses services. Ce fut à cette vieille intrigante qu'Hadjadj s'adressa. La profession de dévote qu'elle exerçoit en public, & qui couvroit toujours l'autre profession, à laquelle elle étoit plus attachée, lui ouvrit le harem de Numan: elle parut devant Zeineb, le visage voilé, tenant d'une main un des plus gros chapelets qu'ait jamais fabriqué l'hypocrisie, & s'appuyant avec l'autre sur un bâton, comme si elle eût plié sous le faix des années. La jeune Esclave aussi dévote que tendre, avoit eu des

» tres bonnes œuvres prescrites
» par la loi. Leur vie exemplaire
» soutient mes mœurs & les puri-
» fie. Ces bonnes Dames, quoique
» plus avancées que moi dans le
» chemin de la vie spirituelle,
» daignent quelquefois avoir re-
» cours à mes foibles lumières.
» Ce matin même, elles m'ont fait
» prier de me rendre auprès d'el-
» les, pour me consulter sur un
» point de la loi qui les embar-
» rasse : puis-je me refuser à leur
» pieux empressement, & ne pas
» retourner vers des amies qui me
» sont si précieuses? »

L'ardeur de connoître de telles saintes, enflamma bientôt le cœur de l'imprudente Zeineb; elle pressa sa dévote de lui faire lier une connoissance qui lui seroit si honorable, & si utile. La perfide

Vieille réſiſta, pour allumer de plus en plus le deſir de ſa Néophyte : paroiſſant enfin céder à ſon empreſſement, elle conſentit à la conduire dans cette retraite de Saintes. Arrivées dans la maiſon, qui n'étoit pas éloignée du logis de Djaber, la Vieille quitta ſa jeune Amie pour aller, diſoit-elle, prévenir ces ſaintes Dames; il n'y avoit que peu de tems que Zeineb étoit ſeule dans le veſtibule, lorſque quatre hommes maſqués la ſaiſirent, & portant un mouchoir ſur ſa bouche, pour étouffer ſes cris, ils l'entraînèrent dans une litière qui prit le chemin de Damas. ....

On concevra aiſément l'état de cette Infortunée; elle ſe plaignoit au ciel de la méchanceté des hommes, & pleuroit amérement

ſon Amant, ſon beau-pere, & le ſort heureux dont on la privoit. L'horreur de l'avenir mêloit des craintes à ſes regrets, & les ſoins qu'on prenoit d'elle, ne faiſoient que lui rendre la vie plus amère & plus inſupportable.

Après trente jours d'une marche pénible, elle arrive à Damas; on préſente au Calife la jeune Affligée de la part de ſon raviſſeur; malgré la douleur que cette Belle avoit reſſentie, ſes graces n'en paroiſſoient que plus touchantes: à tous les chagrins qui la tourmentoient déjà, ſe joignit encore celui de plaire malgré elle.

Le Calife, qui fut ravi de ſa beauté, eſpéra qu'il éclairciroit ces nuages. Preſque toutes les Belles qui étoient devenues ſes conquêtes avoient d'abord paru triſtes à ſes

yeux, & ce chagrin qu'il imputoit toujours aux horreurs de l'esclavage, & au regret d'avoir quitté des parens tendres, lui rendoit ces Beautés plus intéressantes, sans qu'il craignît de n'en pouvoir pas triompher.

Le faste du harem, les respects d'une foule d'esclaves, qui s'adressoient toujours à celle que le Prince préféroit, l'empressement même du Calife, ne purent charmer une douleur qui sembloit s'accroître avec le tems ; & le Calife, qui, tout présomptueux qu'il étoit, commençoit à craindre une cruelle, confia à la Princesse sa sœur son amour, & les obstacles qui l'arrêtoient.

Abaza (c'étoit le nom de la sœur du Calife) voulut connoître cette fière Beauté qui résistoit à

ſon Maître. A la première entrevue, elle ne put ſe refuſer à un intérêt ſenſible pour cette jeune Affligée, dont la figure annonçoit tant de douceur & d'ingénuité.

La Princeſſe étoit compatiſſante, elle s'apperçut bientôt que le cœur de Zeineb n'étoit pas libre; elle lui ſut gré d'être fidéle, au point de préférer un Amant obſcur à un grand Prince devenu ſon Maître. Ces deux Beautés devinrent bientôt amies; mais jamais aſſez pour que Zeineb laiſſât échapper ſon ſecret. Abaza, qui entrevoyoit la vérité, conſeilla à ſon frere d'écarter toute eſpéce de violence, lui diſant que le tems étoit l'unique remède au mal qui tourmentoit Zeineb.

Quelque malheureuſe que fut cette Belle, ſon Amant ſéparé

d'elle, & ignorant le ſort de ce qu'il aimoit plus que ſa vie, n'étoit pas moins à plaindre. Le jour fatal de leur ſéparation, étonné de l'abſence de Zeineb, il l'avoit attendue, avec la plus vive impatience; & lorſqu'il ſe vit réduit à ne plus eſpérer de la revoir, il deſira de ceſſer de vivre. Un déſeſpoir violent ſe convertit, après bien des jours, dans une langueur habituelle : la douleur de Numan étoit peinte ſur ſon viſage, & y faiſoit chaque jour des progrès. Son pere, auſſi affligé que lui, craignoit ſur-tout de le perdre. Il attendit du bénéfice du tems des ſoulagemens qu'il eſpéroit en vain. Il prévoyoit avec effroi que la douleur & l'épuiſement lui arracheroient ſon fils unique, lorſque le bruit ſe répandit dans la ville,

qu'un célèbre Médecin y étoit arrivé. Cet homme possédoit l'Astrologie, la Géomancie & tous les secrets de la cabale. Mais nous verrons qu'il connoissoit bien les hommes, & qu'il savoit les tromper pour leurs intérêts & pour le sien.

L'habile Médecin ne fut pas long-tems à découvrir la vérité: il connut que cette langueur de son malade ne pouvoit avoir qu'une cause morale; &, comme il étoit aussi adroit que savant, il tira bientôt de lui le secret de son cœur: il n'étoit pas facile d'apprendre le sort d'une jeune Beauté perdue sur la surface de la terre, & que ses ravisseurs avoient un grand intérêt de cacher. L'adresse du Médecin & un heureux hazard l'ayant mis au fait de tout ce qui s'étoit passé, il

ne manqua pas d'attribuer sa découverte à la force des sciences occultes. Il y avoit alors à Coufa une Juive qu'un commerce de bijoux avoit fait voyager dans toute l'Asie : elle avoit été à Damas, admise plusieurs fois dans la Cour d'Abaza ; elle avoit été chargée par elle, & même par le Calife, d'offrir à la jeune Zeineb plusieurs bijoux de prix, que cette Belle avoit toujours reçus avec indifférence.

Les traces de douleur empreintes sur le visage de cette Beauté, n'avoient pas échappé aux yeux de la pénétrante Juive : la fréquentation de cette femme dans le harem, l'avoit mis à portée de découvrir l'amour du Calife, les dédains de la belle Esclave, & même de soupçonner, ainsi que la

Princeſſe Abaza, la cauſe de ces dédains. Zeineb n'avoit pas changé de nom. La Juive, qui avoit des relations avec le Médecin Arabe, lui avoit parlé de Zeineb, de la paſſion du Calife, de l'indifférenc de celle-ci, & de la flamme ſecrette dont on croyoit qu'elle brûloit. Il ne faut pas s'étonner que ce prétendu Philoſophe & une Courtière euſſent des relations : ces deux profeſſions ont enſemble plus de rapport qu'on ne croit. Notre Chiromancien & notre vieille Juive vivoient tous deux de l'art de tromper les hommes ; & s'accordoient ſouvent pour y réuſſir.

Le Philoſophe certain que ſon jeune malade mourroit d'amour pour une eſclave appellée Zeineb, & que cette Zeineb étoit à

Damas, afficha tout l'appareil de la Géomancie. Il traça un globe du monde, il y marqua bien des points, & après avoir consulté le soleil, la lune, articulé bien des mots barbares, il prononça gravement que Numan ne guériroit qu'après avoir fait un voyage à Damas, que dans cette ville étoit le terme de ses maux. L'officieux Médecin s'offrit de l'y conduire, assurant qu'il auroit besoin de ses conseils & de son secours. Le pere, qui ne connoissoit point de malheur pareil à celui de perdre son fils, consentit à tout dans l'espérance de lui sauver la vie. Il fit partir le jeune malade avec son Esculape, & leur donna tout l'or que sa richesse & l'amour paternel lui inspiroient de prodiguer.

Arrivé à Damas, le Médecin,

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] Epoux [illegible]

[illegible] de [illegible]

[illegible] de la Ma[illegible]

[illegible]

moins ignorant & plus hardi que ses Confreres, eut bientôt plus de vogue qu'eux tous. Il loua une boutique, (car en Orient les Médecins exercent en même-tems la Pharmacie) & il la garnit de beaucoup de médicamens fort utiles pour lui, & qui ne pouvoient pas nuire à ceux qui s'en serviroient. Numan, qui passoit pour son disciple, distribuoit les remèdes; & la beauté ravissante du jeune Eleve ne laissoit pas d'achalander la Pharmacie.

La réputation du Docteur s'étendit bientôt jusqu'au sérail. Le Calife avoit essayé tous les Médecins de la ville, pour dissiper la langueur de sa belle Esclave, & pour tâcher de guérir des maux qui n'étoient pas de leur ressort. L'amoureux Prince voulut con-

ſulter encore cet Homme qu'on diſoit ſi habile. Il lui dépêcha la Kahermané, ou Surintendante des Femmes du ſérail, appellée Razié, qui vint faire au Docteur de la part du Souverain, de longs détails ſur l'état de ſa Favorite. L'Arabe avoit en effet, auprès de lui, la ſeule perſonne qui pût guérir Razié. Il ordonna au jeune Numan d'aller chercher une bouteille, & lui fit écrire de ſa main ſur un papier attaché à ce vaſe, quelle étoit la manière d'employer la liqueur qu'il contenoit.

On peut juger que les caractères de Numan étoient connus à la tendre Zeineb, & il ſeroit difficile d'exprimer le trouble qu'elle ſentit à leur vue : il augmenta lorſqu'elle eût appris que cette écriture étoit celle d'un jeune homme

de Coufa, d'une beauté raviſſante, & qui paroiſſoit avoir du chagrin. A ces détails Zeineb s'évanouit : quand elle fut revenue à elle-même par le ſecours de Razié, & plus encore par la vertu de la divine liqueur, les larmes de cette Amante, ſes queſtions précipitées, la joie qui éclatoit malgré elle, trahirent bientôt ſon ſecret.

La compatiſſante Kahermané réſolut de ſauver Zeineb, qu'elle avoit vue toujours ſi malheureuſe, & à laquelle elle prenoit un très-vif intérêt ; car le ſort de cette Beauté, étoit d'être toujours aimée. Razié retourne à la boutique de l'habile Pharmacien, & ayant parlé long-tems de ſa jeune malade, du ſoulagement que le médicament lui avoit procuré, de ſa beauté, de ſa triſteſſe, des graces

qui

qui la diſtinguoient de toutes ſes Compagnes, & de l'amour du Caliſe, dont ce Prince n'avoit jamais reçu le prix, Numan qui dévoroit ce qu'il entendoit dire, finit par s'évanouir à ſon tour.

Razié, qui avoit voulu lire dans le cœur du jeune homme, fut très-contente de le trouver ſi tendre. Après avoir aidé le Médecin à lui donner du ſecours, elle lui fit connoître qu'elle l'avoit pénétrée; & pour ſoulager ſa douleur & enhardir ſa flamme, elle lui promit une protection, que le jeune homme auroit voulu payer de tout ſon ſang, & qu'il offrit de payer de toute ſa fortune.

Le premier de tous les bienfaits, devoit être d'introduire Numan aux pieds de celle qu'il ap-

pelloit son Epouse. Razié y consentit. La chose devint aisée à la faveur d'un déguisement. Numan fut travesti en fille. Malgré la régularité de ses traits, son visage formé ne pouvoit plus être pris pour celui d'une femme : le voile qui devoit le couvrir favorisoit seul cette imposture.

Arrivés à la porte du sérail, la Surintendante applanit les difficultés, que les Eunuques faisoient, pour admettre dans l'intérieur une femme étrangère. Celle-ci passa pour l'épouse du Médecin. Elles montèrent l'une & l'autre vers une longue galerie, & Razié qui, par discrétion, ne vouloit pas être témoin de la première entrevue de ces deux jeunes Amans, indiqua à la prétendue femme du Médecin l'appartement de Zeineb. Il

étoit voiſin de celui de la Princeſſe Abaza. Numan tout troublé, prit une porte pour l'autre. Etant entré dans une enfilade de piéces toutes plus magnifiques les unes que les autres, il apperçut dans la dernière une femme ſuperbement vêtue, qui lui demanda avec hauteur, qui la rendoit ſi hardie d'entrer ainſi chez elle ſans être mandée?

Numan, pénétré d'effroi, voulut prononcer quelques mots : ſa voix le trahit encore. La Princeſſe qui ſoupçonna que ce voile cachoit un homme, l'arracha, & ne tarda pas à ſe convaincre de la vérité. Alors ſa colère redoubla, & comme elle étoit prête à faire périr le téméraire, il ſe précipite à ſes genoux, & demande à mourir aux pieds de Zeineb, qui étoit la

qui passoit au bas de ses fenêtres, fut fixé par des sons qui avoient toujours trouvé le chemin de son cœur : il entra, & fit agréablement la guerre à sa sœur, de ce qu'elle goûtoit dans son appartement des plaisirs auxquels elle ne vouloit pas l'admettre.

La bienfaisante Abaza saisit l'occasion de faire deux heureux, & de guérir le Prince d'une passion qui ne pouvoit lui être que funeste. Elle reçut le Calife avec tous les respects qu'elle devoit à son Souverain, & toute la tendresse qu'elle avoit vouée à son frere : elle lui versa elle-même des liqueurs délicieuses, & fit exécuter devant lui, par ses femmes, des danses légeres & brillantes, pour amuser ses yeux & égayer son humeur. Puis lui demandant la per-

mission de varier les plaisirs, elle fit conter plusieurs histoires par celles de ses femmes qui s'en acquittoient avec le plus de grace. Comme le Prince prenoit plaisir à des contes ingénieux, Abaza se mit à raconter à son tour.

« Seigneur, lui dit-elle, je vas
» rapporter à Votre Majesté une
» histoire, dont la catastrophe fait
» également frémir l'amour & l'hu-
» manité. Un riche Marchand d'A-
» gra avoit un fils qu'il vouloit
» rendre heureux ; il lui choisit
» une Epouse qu'il croyoit digne
» de lui, & la sympathie des deux
» jeunes Amans justifia bientôt le
» choix du pere : tous trois au-
» roient joui d'un bonheur con-
» stant, si un méchant Visir, qui
» ne songeoit qu'à satisfaire les de-
» sirs d'un Maître qu'il vouloit en-

» dormir dans la molleſſe, n'eût
» arraché la jeune Epouſe à ſon
» beau-Pere & à ſon Amant, pour
» la donner, comme eſclave, au
» Sultan. Le Prince, poſſeſſeur de
» ce rare tréſor, en devint bien-
» tôt amoureux; mais ne put ja-
» mais réuſſir à plaire: ſon eſclave
» ſéchant de douleur dans ſes bras,
» regretoit ſans ceſſe l'Epoux qu'on
» lui avoit arraché, & ne payoit
» les careſſes de ſon Maître, que
» par le plus froid dédain. Enfin
» cet Epoux qui l'adoroit, trouva
» le moyen de pénétrer dans la
» priſon de ſa Maîtreſſe; (car il
» n'eſt rien d'impoſſible à l'amour;)
» il jouiſſoit du bonheur de voir,
» & d'entendre celle à laquelle il
» avoit conſacré ſa vie, lorſque
» le jaloux Sultan les ſurprit tous
» deux. Sa puiſſance & ſon amour

» méprisés, l'enflammèrent de la
» plus vive colère : il ne voulut
» pas écouter leur justification ; &
» ne voyant dans ces deux Epoux
» qu'une esclave infidele, & un
» téméraire qui avoit violé son
» harem, il tira son poignard & les
» sacrifia l'un & l'autre à sa ven-
» geance. J'avoue que le malheur
» de ces deux victimes innocentes
» m'a toujours fait frémir, & je
» ne pense pas que la puissance
» d'un Sultan soit supérieure à
» celle de l'amour & de l'hyme-
» née. Je pense, comme vous, dit
» le Prince tout attendri ; nous
» n'avons point de pouvoir légi-
» time sur deux cœurs qui s'ai-
» ment, & qui sont unis par des
» noeuds sacrés. Une femme est à
» son époux avant d'être à per-
» sonne ; & quelque que soit la

» passion d'un Sultan, elle doit » céder à l'amour mutuel. »

« Commandeur des Croyans, » s'écria la Princesse, vous avez » prononcé une sentence digne de » votre sagesse & de votre bonté. » Voilà l'Epouse & l'Epoux dont » je viens de vous parler; & vous » êtes le Prince bienfaisant qui ré- » parerez tout le tort qu'on vou- » loit leur faire. Cette esclave, à » laquelle vous n'avez pu plaire, » est la femme légitime de celui » que vous voyez sous des habits » peu convenables à son sexe. » L'amour & la douleur lui ont » fait violer les loix du harems; » vous lui pardonnerez d'avoir été » fidele & sensible, & de vous » avoir cru plus généreux que tous » les Princes de l'Orient. »

Numan & Zeineb tremblans,

éperdus, tombèrent aux genoux du Calife, qui, échauffé par les éloges prématurés de sa sœur, ne songea qu'à les mériter en couronnant la fidélité, le courage, & la vertu de ceux que les loix orientales auroient condamnés à la mort. Il les renvoya comblés de biens, ne leur imposant d'autre loi que celle de s'aimer toujours; loi à laquelle ils obéirent toute leur vie. L'habile Docteur qui avoit su si bien trouver le remède à leurs maux, passa dans toute l'Arabie pour le Médecin des ames, autant & plus que celui des corps.

AVENTURE DE LA FILLE *d'un Visir.*

Le Royaume de Kachemire étoit autrefois gouverné par un Prince nommé Aladin. Il étoit pere d'une fille, qui eût été sans contredit la Beauté la plus parfaite de l'Orient, si la fille de son Visir ne lui eût disputé cet avantage. L'on ne parloit dans tout l'Orient, que des attraits divins, dont ces deux Princesses étoient pourvues. Plusieurs Rois, sur la foi de la renommée, s'étoient laissés enflammer pour elles, & songeoient à les demander en mariage. Il auroit été difficile de décider qui de ces deux Beautés étoit la plus accomplie; mais soit prévention, soit que la fille du Visir, moins fière & plus humaine

que sa rivale, eût gagné les cœurs de la multitude, tous les suffrages étoient pour elle.

La Fille du Roi conçut un chagrin si violent de se voir préférer Ghulnaz, (c'étoit le nom de la Fille du Visir) qu'elle tomba dans une langueur mortelle. Son pere allarmé, fit venir les Médecins, qui l'assurèrent que le mal de la Princesse provenoit de quelque déplaisir secret.

Le Roi pressa sa Fille de lui ouvrir son cœur. Pour l'y déterminer, il s'engagea par un serment solemnel à lui accorder tout ce qu'elle demanderoit, dût-il lui en couter la moitié de son Royaume. La Fille d'Aladin, bien loin de découvrir la basse jalousie dont elle étoit animée, auroit voulu se la dissimuler à elle-même. Mais,

touchée des marques de tendresse que lui donnoit son pere, & de sa profonde douleur qu'il témoignoit, elle ne put résister davantage; & lui avoua que Ghulnaz étoit la cause de son mal, qui ne cesseroit que par l'éloignement de cette odieuse Rivale.

Aladin tâcha de consoler sa Fille; & l'assura que dans peu elle n'entendroit plus parler de celle qui causoit ses peines. En effet il manda son premier Ministre. « Visir, lui dit-il, c'est à regret que » je vous ordonne de vendre votre Fille; je sens combien il en » coutera à votre coeur : mais la » vie de ma Fille y est intéressée. C'est vous en dire assez; » & j'attens ce sacrifice du zèle » que vous m'avez toujours témoigné. »

Le Visir consterné balança quelque tems entre l'amour paternel & l'ambition. Cette dernière passion l'emporta enfin, & étouffa sa voix de la nature. Un reste de honte l'empêcha pourtant d'exposer sa Fille aux regards du public. Pour éviter cette ignominie, il imagina de la faire mettre dans un coffre; faisant ensuite venir un crieur: « Vous vendrez, lui dit-il, ce coffre quarante mille aspres; mais » j'y mets une condition, celui qui » en fera l'acquisition le prendra » sans voir ce qu'il renferme. » Le crieur voulut en vain exécuter les ordres du Visir: la condition qu'il avoit mise au marché, éloignoit tous les acheteurs. Un jeune Porteur d'eau, plus hardi que les autres, soupçonna du mystère, & s'offrit à en courir le risque: il

emprunta d'un Négociant de ses amis la somme fixée, & après l'avoir comptée au crieur, il porta le coffre chez lui.

Rien ne put égaler sa surprise, que sa joie, lorsqu'en ouvrant avec empressement le coffre, il vit dedans une jeune Fille d'une beauté ravissante. « Charmante Houri, » lui dit-il, car vous êtes sans » doute une de ces Nymphes cé» lestes destinées aux plaisirs des » Elus dans l'autre monde ; par » quelle étrange aventure êtes» vous enfermée dans ce coffre ? » La fille du Visir qui ne vouloit pas se faire connoître, lui répondit : « Vous voyez une infortunée » que le malheur poursuit ; le sort » m'a fait votre esclave, je n'en » murmure point, & vous trou» verez dans moi toute la sou-

» mission & toute la fidélité que
» je vous dois. »

L'aimable Ghulnaz avoit trop de charmes, pour que son Patron n'en ressentit pas le pouvoir. Elle étoit son esclave, & il pouvoit disposer d'elle à son gré : mais il avoit dans ses amours une délicatesse de sentiment bien au-dessus de sa condition. Son bonheur, s'il eût été une suite de la contrainte, lui auroit paru imparfait, & il vouloit le devoir tout entier à l'amour. Il prit donc la résolution de rendre à Ghulnaz la liberté, & de s'unir ensuite avec elle par les liens de l'hymenée. Mais avant d'exécuter ce dessein, il voulut éprouver si elle étoit digne du sort qu'il lui destinoit. Il la conduisit chez sa mere, qui demeuroit dans une petite ville éloi-

gnée d'une journée de chemin de Kachemire : « Ma mere, lui dit-il » en particulier, j'ai des vues sur » cette jeune Esclave, que je con- » fie à vos soins; éclairez sa con- » duite, & examinez si sa sagesse » égale sa beauté. » Il prit ensuite congé de sa mere & de Ghulnaz, en les assurant qu'il ne tarderoit pas à les revoir.

La belle Esclave gagna bientôt le coeur de celle qui avoit donné le jour à son Patron. Elle fut enchantée de sa douceur & de ses complaisances; & elle lui devint en peu de tems aussi chère, que si elle eût été sa propre fille. Cette bonne femme qui étoit dans une extrême pauvreté, l'avoit toujours supporté avec patience; mais depuis qu'elle étoit avec Ghulnaz, elle souffroit de lui voir partager

ſa miſère, & deſiroit des richeſſes, pour lui faire un ſort plus digne de ſes vertus.

Cette aimable Fille de ſon côté, touchée du triſte état de celle qui lui témoignoit tant de bonté, chercha à la ſoulager. Elle lui remit un diamant qu'elle avoit caché lorſque ſon barbare Pere l'avoit enfermée dans le coffre, & ordonna à la Vieille de le vendre deux mille ſequins. Comme le diamant étoit d'une grande beauté, celle-ci trouva bien vîte un acheteur, & revint toute joyeuſe auprès de celle qu'elle appelloit ſa chère fille.

Ghulnaz loua pour elle & pour ſa compagne, une maiſon plus commode & plus ſpacieuſe, qu'elle fit meubler proprement. Elle commençoit à ſe conſoler de ſes mal-

heurs, & à se conformer à la condition dans laquelle elle se trouvoit, lorsque de nouvelles disgraces la rendirent plus à plaindre que jamais, quoiqu'elle menât une vie fort retirée, & qu'elle ne sortît que très-rarement & toujours voilée. Le bruit de sa beauté se répandit dans la ville où elle étoit; un jeune Homme en devint éperduement amoureux, & osa lui déclarer sa passion. Sa témérité, n'ayant pas eu le succès qu'il en attendoit, son amour se changea en fureur, & il résolut de se venger de celle qui méprisoit ses feux. Il partit pour Kachemire, & ayant rencontré le Porteur d'eau: « Que je vous plains, lui dit-il, » d'élever avec tant de soin une » ingrate; tandis que vous êtes » ici accablé de travaux, elle na-

» ge dans une criminelle abon-
» dance qu'elle a su se procurer par
» ses intrigues avec ses Amans. »

Le Porteur d'eau furieux, sans examiner si le rapport qu'on lui fait a quelque fondement, part pour se venger. La beauté de la maison qu'habitoit sa mere, la propreté des meubles, tout le confirme qu'il est trahi : il entre, Ghulnaz, qui ne se défioit de rien parce qu'elle n'avoit rien à se reprocher, veut aller au devant de lui ; mais il ne lui en donne pas le tems ; il se précipite sur elle, & lui plonge dans le sein un poignard qu'il avoit caché sous sa robe. Voyant qu'elle ne tombe pas du premier coup, il veut lui en porter un second ; Ghulnaz éperdue l'évite en se jettant par la fenêtre.

Un Juif qui paſſoit dans la rue, voyant une jeune Fille baignée dans ſon ſang, la relève & la conduit chez lui. Cependant la mere du Porteur d'eau, qui étoit dans une chambre voiſine, étoit accourue au cri qu'avoit jetté Ghulnaz. Elle voit ſon fils, la fureur peinte dans les yeux, & un poignard tout ſanglant à la main. « A » qui en voulez-vous, mon Fils, » lui dit-elle, & qu'eſt devenue » Ghulnaz? Ce fer, lui répondit- » il, vient de me venger d'une » perfide qui me trahiſſoit. Quelle » eſt votre erreur? s'écria la Vieille » toute épleurée, & qu'elle vous » coutera de larmes; vous avez » fait périr injuſtement la plus ai- » mable & la plus vertueuſe de » toutes les Filles. » Elle lui raconta alors de quelle manière gé-

néreuse Ghulnaz l'avoit tirée de la misère.

Le Porteur d'eau à ce récit s'abandonna à la plus vive douleur ; il descendit dans la rue, croyant y trouver sa chère Ghulnaz, mais elle étoit disparue ; il parcourut toute la ville sans pouvoir découvrir ses traces.

Cependant le Juif envoya chercher un Chirurgien, qui, après avoir visité la plaie de la fille du Visir, assura qu'elle n'étoit pas mortelle. Il ne se trompoit point, & elle ne tarda pas à recouvrer avec sa santé tous ses attraits. Le Juif ne put pas les contempler d'un œil indifférent, & lui déclara sa passion en Amant qui vouloit être obéi. Ghulnaz frémit du danger qui la menaçoit. Observée de trop près pour prendre la fuite,

elle prit la résolution de se jetter dans la mer, qui baignoit les murs de la maison du Juif. Comptant pour rien la perte de sa vie, pourvu qu'elle pût sauver son honneur. Pour exécuter ce dessein, il falloit écarter son Amant; elle feignit de consentir à ce qu'il exigeoit de sa complaisance, mais elle voulut qu'il allât auparavant au bain pour se laver.

Le Juif parti, Ghulnaz ouvre la fenêtre & s'élance avec intrépidité dans la mer. Trois freres qui pêchoient aux environs, l'apperçurent qui se débattoit dans les flots. Comme ils étoient d'habiles nageurs, ils la saisissent par ses habits, la mettent dans leur bateau, & vont aborder à une prairie d'un autre côté de la ville.

La Fille du Visir rappellée à la

la vie par leurs ſoins, ſe vit bientôt expoſée à un danger encore plus terrible, que celui auquel elle venoit d'échapper. Son extrême beauté fit la plus vive impreſſion ſur les trois Freres; une querelle violente s'éleva entr'eux, & chacun d'eux en prétendoit la poſſeſſion. Ils étoient prêts d'en venir aux mains, lorſque le hazard conduiſit auprès d'eux un jeune Cavalier, qu'ils prirent pour arbitre. « Le ſort ſeul, (leur dit le jeune » homme, après s'être inſtruit du » ſujet de leur diſpute) peut ter- » miner votre différent : je vas ti- » rer trois fléches de trois côtés » oppoſés, celui qui de vous aura » plus vîte atteint une des fléches, » ſera le poſſeſſeur de cette Beau- » té. » La propoſition parut ſi raiſonnable aux Pêcheurs, qu'ils

l'acceptèrent ſans balancer : le Cavalier bande auſſitôt ſon arc, & tire ſucceſſivement trois fléches, vers trois points différens. Les trois Freres partent avec rapidité, chacun d'eux dans l'eſpérance d'atteindre le but le premier. Le Cavalier les voyant éloignés, ſaute à terre, met Ghulnaz en croupe, & remontant à cheval, s'éloigne au grand galop des Pêcheurs, & gagne ſon village.

Il étoit de la deſtinée de Ghulnaz d'embraſer tous ceux qui la voyoient. A peine le Cavalier eut mis pied à terre, qu'il lui déclara la violence de ſa paſſion. Ghulnaz, voyant qu'elle ne pouvoit éviter cette nouvelle attaque que par la ruſe, écouta ſans courroux l'aveu qu'il lui fit de ſes feux : elle feignit même d'y être ſenſible ; elle

le conjura seulement de différer son bonheur jusqu'à la nuit. « Il » me vient, lui dit la Fille du » Visir, une idée qui, toute bisarre » qu'elle est, pourra contribuer à » votre tranquillité & à la mienne. » Personne n'est prévenu ici de » mon arrivée : prêtez-moi un de » vos habits, vous me ferez passer » pour un de vos parens qui re- » vient des pays étrangers : comme » l'on ne soupçonnera point mon » sexe, vous n'aurez point de ri- » vaux à redouter. » Le Cavalier enchanté lui donna un habillement. Quand elle s'en fut revêtue : « Je veux vous prouver, ajou- » ta-t-elle, que je ne démens point » le sexe sous lequel je parois à » vos yeux, & que peu d'hommes » égalent mon adresse à manier un » cheval. » Elle dit, & en même-

tems ſaute avec légéreté ſur celui du Cavalier ; & lui fait faire pluſieurs voltes : tandis qu'il admiroit ſa bonne grace, elle s'éloigne inſenſiblement, & preſſant avec l'éperon les flancs du cheval, elle lui fait prendre le grand galop, & diſparoît comme un éclair aux yeux du Cavalier éperdu. La crainte d'être pourſuivie, la fit courir tout le reſte du jour & toute la nuit, ſans ſuivre de route aſſurée.

Les premiers rayons du ſoleil qui frappèrent l'horiſon, lui firent découvrir une grande ville. Incertaine, elle tourne ſes pas de ce côté-là. Quel fut ſon étonnement, lorſqu'elle vit les habitans venir à ſa rencontre ? « Notre Roi eſt mort » cette nuit, lui dirent-ils, comme » il n'a point laiſſé d'héritiers de » ſon trône, & qu'il craignoit une

» guerre civile, il a ordonné par » ſon teſtament, d'y placer celui » qui ſe trouveroit le premier à » l'ouverture des portes de la vil- » le. » Ghulnaz reçut d'un air majeſtueux & affable tout à la fois, les hommages de ſes nouveaux ſujets, qui étoient bien éloignés de ſoupçonner ſon véritable ſexe. Elle traverſa les rues aux acclamations du peuple, & alla prendre poſſeſſion du palais, ſéjour ordinaire des Souverains de cette contrée.

Dès qu'elle fut ſur le trône, elle s'appliqua toute entière au gouvernement de l'Etat. Elle choiſit des Viſirs intégres & éclairés, & elle eut un ſoin tout particulier de faire rendre juſtice à tout le monde. Ses ſujets admiroient la ſageſſe de ſon adminiſtration, & béniſſoient le ſort qui leur avoit

donné un Roi plus occupé de leur bonheur que du sien propre.

La belle Ghulnaz regnoit depuis quelque tems, lorsqu'elle fit élever une fontaine magnifique aux portes de la ville. Quand cet édifice fut achevé, elle fit faire son portrait; mais sans expliquer au peintre les raisons particulières qu'elle avoit, elle voulut être représentée sous un habillement de Reine. Le portrait fut placé sur le haut de la fontaine : des espions qu'elle posta aux environs eurent ordre de lui amener tous ceux qui, en considérant ce portrait, pousseroient quelques soupirs, ou témoigneroient quelque sentiment de douleur.

Cependant le Porteur d'eau étoit inconsolable de la perte de sa chère Esclave; il parcouroit toutes les

villes, dans l'eſpérance de découvrir ſes traces. Il vint à cette fontaine ; à peine eut-il apperçu les traits de cet objet chéri, qui étoit toujours préſent à ſon eſprit, qu'il pouſſa un profond ſoupir. Les ſoldats le ſaiſiſſent auſſitôt, & le conduiſent devant Ghulnaz, qu'il n'avoit garde de reconnoître ſous le déguiſement où elle étoit. Elle lui ordonna, d'un ton irrité, de lui apprendre le motif qui l'avoit engagé à verſer des larmes à la vue du portrait placé ſur la fontaine. Celui-ci, tout tremblant, lui raconta ſes malheurs : Ghulnaz le fit mettre en priſon.

Le hazard conduiſit à quelques jours de-là les trois freres Pêcheurs à la même fontaine ; ils reconnurent dans le portrait qui en faiſoit l'ornement, celle qu'ils avoient

ſauvée du naufrage : leur flamme mal éteinte ſe ralluma à cette vue, & ils ne purent s'empêcher de ſoupirer. Ils furent menés devant Ghulnaz, qui, après leur avoir fait les mêmes queſtions qu'au Porteur d'eau, les envoya auſſi en priſon. Le Cavalier & le Juif vinrent auſſi à la même fontaine, & ayant témoigné la même ſenſibilité, ils eurent le même ſort.

Quand ils furent tous réunis, la Fille du Viſir les fit comparoître devant elle. Si la perſonne qui eſt l'objet de vos regrets, leur dit-elle, d'un air ému, paroiſſoit ici à vos yeux, la reconnoîtriez-vous? A peine eut-elle prononcé ces paroles, que détachant ſon manteau royal, elle ſe fit voir ſous les habits de ſon véritable ſexe. Tous les ſix tombèrent à ſes genoux, & lui

demandèrent pardon des excès auxquels un amour trop violent les avoient portés. La Fille du Visir les releva avec bonté, & prenant le Porteur d'eau par la main, elle le fit asseoir sur son trône, & le fit revêtir des habits royaux. Assemblant ensuite les Grands de l'Etat, elle leur raconta son histoire, & les pria de reconnoître son ancien Patron pour leur Roi : elle l'épousa peu de jours après ; & les nôces furent célébrées avec une magnificence vraiment royale. Le Juif, les trois freres Pêcheurs, & le Cavalier furent renvoyés dans leur pays comblés de richesses, qui, toutes considérables qu'elles étoient, ne les empêchèrent pas d'envier le sort du Porteur d'eau.

LES TROIS FILOUX.

Megmoua Hikaïat. N° 149.

Un Payſan menoit à Bagdad une chévre ; il étoit monté ſur ſon âne & la chévre le ſuivoit, ayant une clochette au col. Trois filoux virent paſſer cette petite caravane, & ne tardèrent pas à la convoiter. « Je gage, dit le premier, que je » ravirai la chévre de cet homme, » ſans qu'il s'aviſe jamais de me la » redemander. Et moi, dit le ſe- » cond, je lui enleverai l'âne ſur » lequel il eſt monté. Voilà qui eſt » bien difficile, dit le dernier : moi » je veux lui ôter tous ſes habits, » & qu'il en ſoit bien-aiſe. »

Le premier voleur, ſuivant le Payſan à pas compté, délie adroitement la clochette du col de la chévre, l'attache à la queue de

l'âne, & ſe retire avec ſa proie. L'homme monté ſur ſon âne, & qui entendoit toujours le ſon de la clochette, croyoit fermement être ſuivi par ſa chévre : au bout de quelque tems, il tourne la tête & eſt bien étonné de ne plus trouver cet animal qu'il alloit vendre au marché. Il en demande des nouvelles à tous les paſſans ; le ſecond filou s'avance, & lui dit : « Je viens d'appercevoir, du coin » de cette ruelle, un homme qui » fuyoit entraînant une chévre. »

Le Payſan deſcend avec précipitation de ſon âne, & prie le filou de vouloir bien le lui garder, & ſe met à courir de toutes ſes forces après le prétendu voleur : après avoir parcouru bien du terrein, il revient accablé de fatigue, & pour comble de malheur, il ne

trouve ni ſon âne, ni ſon gardien.

Nos deux filoux gagnoient au pied, chacun très-content de leur proie : le troiſiéme attendoit ſon homme au bord d'un puits par où il devoit néceſſairement paſſer. Le filou pouſſe des cris douloureux, & ſe plaint ſi amérement, que l'homme qui avoit perdu ſon âne & ſa chévre, eſt tenté d'accoſter quelqu'un qui lui paroiſſoit être bien affligé : « Qu'avez-vous à » vous déſeſpérer, lui dit-il ; vous » n'êtes ſurement pas ſi malheu- » reux que moi ? J'ai perdu deux » animaux, dont le prix devoit » faire ma fortune, mon âne & ma » chévre m'auroient rendu riche » un jour. Voilà une belle perte, » reprit le filou : avez-vous, com- » me moi, laiſſé tomber dans ce

» puits une cassette pleine de dia-
» mans que j'étois chargé de por-
» ter au Calife? Peut-être serai je
» pendu, comme ravisseur. Que
» n'allez-vous au fond du puits,
» dit le Paysan, chercher cette ri-
» che proie, il n'est pas profond?
» Hélas! je ne suis pas adroit, re-
» partit le filou; j'aime mieux cou-
» rir le risque d'être pendu, que
» de me noyer infailliblement:
» mais si quelqu'un vouloit me
» rendre ce service, je lui donne-
» rois volontiers dix piéces d'or.»

La pauvre dupe remercia le Prophéte, qui lui présentoit une occasion si favorable de réparer la perte de son âne & de sa chévre: « Promettez-moi dix piéces » d'or, & je vous rapporterai vo- » tre cassette. » Aussitôt dit, aussitôt fait; il ôte ses habits & des-

cend dans le puits avec tant de légereté, que le filou vit bien qu'il n'auroit que le tems d'enlever sa proie.

Le Paysan arrivé au fonds du puits, n'y trouva point de cassette; & quand il fut remonté, il ne put plus douter de son malheur : les habits, l'âne & la chévre, avoient pris des chemins différens, & leur malheureux maître regagna avec bien de la peine un lieu, où l'on voulut couvrir sa nudité.

LES DEUX OURS.

Adjaïb Mouafer. N° 153.

DEUX Amis intimes, l'un Peintre & l'autre Orfévre, voyageoient de compagnie. La nuit les furprit près d'un couvent de Religieux Chrétiens : ils y furent reçus avec beaucoup d'humanité. Comme nos voyageurs manquoient d'argent pour continuer leur route, le Peintre qui étoit habile dans fon art, offrit aux Moines de travailler pour leur Monaftère. Il ne tarda pas à donner à fes hôtes la plus haute idée de fes talens ; il parvint même à leur infpirer une confiance, dont il les fit bientôt repentir.

Les Moines ayant laiffé une nuit la Sacriftie de leur Eglife ouverte, il y entra avec fon compagnon l'Orfévre ; & après avoir enlevé

les vaſes d'or & d'argent qui s'y trouvoient, ils prirent tous deux la fuite. Devenus poſſeſſeurs d'un ſi riche butin, ils ne ſongèrent plus qu'à retourner dans leur patrie. Quand ils y furent arrivés, dans la crainte que l'on ne découvrit leur vol, ils mirent toutes leurs richeſſes dans un coffre, & firent enſemble une convention, ſelon laquelle l'un ne devoit rien prendre ſans que l'autre en fût informé.

L'Orfévre ſe maria peu de tems après, & devint pere de deux enfans. Pour ſubvenir à des dépenſes qui augmentoient avec ſa famille, il s'appropria la plus grande partie du tréſor qui étoit dans le coffre : le Peintre s'en étant apperçu lui reprocha ſon infidélité; mais celui-ci nia le fait.

Le Peintre irrité de sa perfidie résolut de l'en punir; mais, pour mieux assurer sa vengeance, il dissimula & feignit d'ajouter foi aux sermens de son associé. Le Peintre s'adressa à un Chasseur de ses amis, & le pria de lui procurer deux jeunes ours en vie; quand il les eut en son pouvoir, il fit faire une statue de bois, dont les traits, la taille & les habits, répondoient si parfaitement à ceux de l'Orfévre, que l'œil s'y méprenoit.

Après avoir ainsi préparé tout ce qu'il lui falloit pour son entreprise, il dressa les deux jeunes ours à manger dans la main de la statue; il les conduisoit tous les matins dans la chambre où elle étoit posée; dès qu'ils la voyoient, ils sautoient vers elle, & prenoient

des mains de la ſtatue la viande qui y avoit été miſe.

Notre Peintre employa pluſieurs ſemaines à leur faire faire tous les jours cet exercice : il ne vit pas plutôt ſes deux ours dreſſés à cette ſorte de manége, qu'il invita l'Orfévre à ſouper avec ſes deux petits enfans. Le repas fut pouſſé aſſez avant dans la nuit, & l'Orfévre coucha chez ſon hôte avec ſes deux fils. Vers la pointe du jour le Peintre enleva adroitement les deux enfans de l'Orfévre, & leur ſubſtitua les deux ours.

Quelle fut la ſurpriſe du pere à ſon réveil, de trouver deux ours dans ſa chambre au lieu de ſes enfans ! Il pouſſa des cris affreux. Le Peintre accourut en contrefaiſant l'étonné : « Une métamorphoſe » auſſi extraordinaire, dit-il en-

» suite à son hôte, est peut-être » une punition du ciel, que vous » avez irrité par quelque grand » crime. » L'Orfévre ne fut point la dupe de ce que lui disoit son ami, & bien persuadé que celui qui lui parloit étoit l'auteur de la métamorphose, il le força de comparoître devant le Cadi, en l'accusant d'avoir volé ses enfans. « Seigneur, dit le Peintre au Ca- » di, il vous est facile de décou- » vrir de quel côté est la vérité : » ordonnez que l'on amène les » deux ours ; si par leurs gestes & » par leurs caresses, ils paroissent « distinguer l'Orfévre des autres » personnes qui sont ici, l'on ne » pourra plus douter qu'ils sont » réellement ses enfans. »

Le Cadi consentit à faire cette épreuve : dès que les deux petits

ours, que le Peintre avoit pris la précaution de faire jeûner depuis deux jours, eurent apperçu l'Orfévre, ils coururent à lui & lui lécherent les mains. Un pareil spectacle étonna l'assemblée, & le Cadi lui même embarrassé, n'osa prononcer sur cette affaire.

L'Orfévre confus retourna chez le Peintre; après s'être jetté à ses genoux, il lui avoua son infidélité, & le conjura de prier Dieu, pour qu'il daignât rendre à ses enfans leur forme naturelle. Le Peintre fit semblant de se laisser toucher, & ils passèrent tous les deux la nuit en prieres. Il avoit eu l'attention auparavant d'enlever les deux ours, & de mettre à leur place les deux fils de l'Orfévre, qu'il avoit tenu cachés jusqu'alors. Le Peintre conduisit leur pere dans

la chambre où ils étoient, & en les lui rendant : « Dieu, dit-il, a exaucé mes foibles voeux ; apprenez » à ne plus manquer à l'avenir à » vos engagemens. »

CRUAUTÉ INOUIE *d'un Pere,*

Un Négociant, nommé Kébal, avoit épousé une Femme jeune, riche & aimable ; quoique la loi mahométane autorise la polygamie, cette Epouse impérieuse ne vouloit partager, ni le coeur, ni le lit de son mari. Kébal, foible & subjugué, redoutoit sa Femme à laquelle il devoit sa fortune ; il avoit même renoncé, en sa faveur, au privilége que lui donnoit la loi, & lui avoit juré une

Idem.

fidélité à toute épreuve. Eloigné de ſa femme, il oublia bientôt les ſermens qu'il lui avoit faits.

Les affaires de ſon négoce, l'ayant obligé de faire un voyage, il devint épris des charmes d'une jeune Eſclave qu'il acheta cinq cens ſequins. Au bout de neuf mois l'eſclave mit au monde un enfant, dont la naiſſance, loin de flatter ſon pere, lui cauſa les plus vives allarmes.

Kébal, qui vouloit la paix dans ſon ménage, ne fit pas difficulté de l'acheter par un crime : ſon Epouſe, qu'il avoit oubliée dans un inſtant d'ivreſſe, ſe préſente alors à ſon eſprit, & la crainte d'une Femme jalouſe, lui fit dépouiller tout ſentiment d'humanité. Il commença par immoler à ſon repos l'objet infortuné de ſes

amours : après avoir fait périr la mere, il voulut ſacrifier le fils ; mais la voix de la nature, tout cruel qu'il étoit, ſe fit entendre au-dedans de lui-même malgré lui, & arrêta ſon bras. Pour ne point verſer ſon propre ſang, il prit le parti de porter l'enfant dans un déſert, perſuadé que cette innocente victime ne tarderoit pas à y périr. Mais la Providence, qui veilloit ſur ſes jours, conduiſit un Pâtre dans l'endroit où il étoit exposé ; ſa beauté, ſes cris, ſa miſère, touchèrent le pauvre Berger qui le porta à ſa cabane : ſa femme, auſſi compatiſſante que lui, ſe chargea volontiers de cet enfant, & lui donna une chévre pour ſa nourrice. Il étoit déjà parvenu à l'âge de quatre ans, lorſque Kébal voyageant paſſa dans le vil-

lage où demeuroit ce Berger, & devint ſon hôte; il apperçut ſon fils, qu'il n'avoit garde de reconnoître : ſoit qu'il fût frappé de la beauté de cet enfant, ſoit que la nature lui parlât en ſa faveur, il ſe ſentit ému à ſa vue, & demanda au Berger s'il en étoit le pere.

Quelle fut la ſurpriſe de Kébal; lorſque le Berger lui eût raconté de quelle manière il avoit trouvé cet enfant, & qu'il reconnut ſon fils. A cette ſimpathie qui l'avoit touché, ſuccédèrent les ſentimens d'une haine violente; il diſſimula cependant, & feignit que les charmes de cet enfant le touchoient : il preſſa le Berger de le lui vendre, & lui en offrit cinquante ſequins.

La miſère du Berger, ſon amitié pour cet enfant, la perſuaſion qu'il ſeroit plus heureux entre les

main

mains d'un homme riche, qu'entre les ſiennes, le firent conſentir à cette propoſition. Il étoit bien éloigné de ſoupçonner le ſort qui attendoit ſon élève.

Kébal ne l'eut pas plutôt à ſa diſpoſition, qu'il l'emmena & le conduiſit ſur le bord de la mer : la beauté de ce jeune enfant, ſon innocence, ſes tendres careſſes, ſes cris, ſes larmes, rien ne peut fléchir l'ame atroce de Kébal. Il prend ſon fils, le coud dans un ſac de cuir, & le jette à la mer, ſe flattant que pour cette fois il n'échappera pas à la mort. Mais le ciel en avoit ordonné autrement. Le ſac donna dans les filets d'un Pêcheur, qui le retira par hazard dans le même moment.

Le Pêcheur étonné, ouvre le ſac, & voyant dedans un enfant

qui respiroit encore, il le suspendit par les pieds; & après l'avoir rappellé à la vie; il le porta dans sa cabane. Le fils de Kébal étoit destiné à trouver par-tout des ames sensibles, excepté celle de son barbare pere.

Ce Pêcheur l'éleva dans sa profession, & le jeune enfant s'y distingua par son adresse & par son intrépidité. Il étoit déjà parvenu à l'âge de quinze ans, lorsque Kébal qui faisoit de fréquens voyages pour son commerce, passa par la ville où demeuroit ce jeune homme; il le rencontra avec le Pêcheur qui lui avoit sauvé la vie; ils étoient chargés de poissons qu'ils débitoient dans les rues. La bonne mine de ce jeune homme frappa Kébal, & pour avoir occasion de savoir qui il étoit, il

acheta quelques poissons du Pêcheur. Il lui demanda ensuite si celui qui le suivoit étoit son fils. Le Pêcheur lui répondit qu'il n'étoit pas son pere, & lui raconta de quelle manière il l'avoit trouvé dans ses filets cousu dans un sac.

Kébal, reconnoissant son fils, ne pouvoit comprendre comment il avoit échappé à une mort qu'il avoit cru inévitable. Désespéré de voir le mauvais succès de tant de crimes, il résolut de prendre mieux ses mesures: il offrit cinq cens sequins au Pêcheur pour le prix de ce jeune homme, & le marché fut bientôt conclu.

Kébal, sans se faire connoître à son fils, le garda auprès de lui comme esclave: sa douceur, sa fidélité, rien ne put toucher ce

pere cruel, qui étoit toujours plus déterminé à le faire périr.

Deux années s'étoient écoulées depuis que son fils le servoit avec un zèle sans exemple, lorsqu'il lui remit une lettre cachetée. « Partez, lui dit-il, pour Bagdad; » vous y trouverez ma fille, & » vous lui remettrez cette lettre: » je lui recommande de prendre » soin de vous; vous resterez au» près d'elle jusqu'à mon retour, » je ne tarderai pas à vous suivre. »

Le jeune homme obéit à Kébal, & se mit aussi-tôt en route. Arrivé à Bagdad, il s'informa de la demeure de son maître, & frappe à la porte de celui qu'on lui indique. La fille de Kébal ouvre, & voit un jeune homme plus beau que l'Amour, qui lui remet une lettre de la part de son pere. Impa-

tiente, elle l'ouvre; mais de quelle horreur n'eſt-elle pas ſaiſie en liſant ces paroles : « Celui qui vous » remettra cette lettre eſt mon plus » grand ennemi ; je vous l'envoie » afin que vous le faſſiez périr ; » j'exige de vous cette preuve de » votre tendreſſe. »

La fille de Kébal, loin de reſſembler à ſon pere, avoit un cœur ſimple, & plein de ſentiment d'humanité ; elle conſidéra plus attentivement celui qui lui avoit remis la lettre, & elle ne put ſe défendre de l'aimer. L'amour lui ſuggéra un moyen de ſauver la vie à celui qui dans un moment lui étoit devenu bien cher, & de ſe l'attacher pour jamais. Ayant ordonné au jeune homme de l'attendre ; elle écrivit, en contrefaiſant le caractère de ſon pere, une

autre lettre conçue en ces termes:
« Celui qui vous remettra cette let-
» tre, m'eſt plus cher que ne me ſe-
» roit mon fils: regardez-le comme
» un autre moi-même; confiez-lui
» l'adminiſtration de tous mes
» biens, & faites-lui épouſer ma
» fille Mélahié. »

Après avoir écrit cette lettre, elle la cacheta. Paſſant enſuite dans la chambre où elle avoit laiſſé le jeune homme : « Vous
» vous êtes mépris, lui dit-elle;
» la lettre que vous m'aviez don-
» née étoit pour ma mere, je vais
» vous conduire à ſon apparte-
» ment. » Le jeune Kébal remit la lettre à la mere, qui après l'avoir lue, & ne doutant pas qu'elle ne fût de ſon mari, exécuta les ordres qu'elle lui donnoit, & fit épouſer ſa fille au jeune homme.

Cependant Kébal, après avoir terminé toutes ses affaires, reprit la route de Bagdad. Il fut le plus étonné des hommes, en arrivant chez lui, de retrouver son fils plein de vie. Sa surprise augmenta lorsqu'il apprit qu'il étoit devenu son gendre. Tous ces événemens lui paroissoient incroyables ; mais la crainte de découvrir ses forfaits, lui ôta l'envie de s'éclaircir : il prit le parti de la dissimulation, & déguisa sous les apparences de l'amitié, la haine mortelle qu'il portoit toujours à ce fils innocent. Mélahié sa fille n'étoit pas la dupe de cette tranquillité trompeuse ; sa tendresse allarmée pour les jours d'un époux chéri, lui faisoit éclairer toutes les démarches de son pere.

Kébal, quelque tems après son

arrivée, donna un mouton à ses domeſtiques avec pluſieurs cruches de vin. « Réjouiſſez-vous, » leur dit-il, cette nuit, & célébrez » mon heureux retour dans ma pa» trie ; mais j'exige de vous un » grand ſervice : Un ennemi ſe» cret en veut à ma vie, je l'atti» rerai ce ſoir dans ma maiſon ; » il deſcendra vers la quatriéme » heure de la nuit l'eſcalier de » mon appartement, auſſitôt que » vous l'entendrez, poignardez» le. »

L'heure venue, Kébal dit à ſon fils d'aller dans la cour où étoient ſes domeſtiques, & de lui en amener un : il alloit paſſer par l'eſcalier fatal, lorſque ſon épouſe toujours ſoupçonneuſe, l'arrêta, & le conjura de ne point exécuter une commiſſion dans laquelle elle en-

trevoyoit du myſtère, & l'emmena avec elle.

Cependant Kébal étoit agité de différentes paſſions ; une demi-heure s'étant écoulée ſans qu'il eût appris le ſuccès de ſa perfidie, il voulut ſavoir ſi ſes domeſtiques avoient enfin ſervi ſa vengeance : comme il deſcendoit avec promptitude, ceux qu'il avoit chargé d'exécuter ſes ordres, & qui juſques-là n'avoient entendu paſſer perſonne dans l'eſcalier, ne doutant point que c'eſt leur victime, ſe précipitent ſur lui & le maſſacrent dans l'obſcurité. Telle fut la fin bien méritée de ce pere barbare. Celui à qui il avoit donné le jour, & auquel il avoit tenté pluſieurs fois de l'ôter, hérita de tous ſes biens : comme ſa naiſſance étoit un myſtère pour lui, il vécut tran-

quillement avec ſon épouſe, & ne ſut jamais qu'elle étoit ſa ſœur.

L'Hiſtorien Oriental termine cette hiſtoire par ce proverbe arabe : « Celui qui creuſe un puits à » ſon frere, tombe lui-même de» dans. »

REVE EXTRAORDINAIRE *d'un Tailleur.*

Latifé-Namé. N° 228.

UN Tailleur étant dangereuſement tombé malade, eut un rêve extraordinaire : Il voyoit flotter dans les airs un drapeau d'une grandeur immenſe, composé de tous les morceaux de différentes étoffes qu'il avoit volées. L'Ange de la mort portoit ce drapeau d'une main, & de l'autre il lui déchargeoit pluſieurs coups d'une maſſue de fer.

Le Tailleur à ſon réveil fit vœu, en cas qu'il guérit, d'être plus fidele. Il ne tarda pas à recouvrer la ſanté. Comme il ſe défioit de lui-même, il recommanda à un de ſes garçons de le faire reſſouvenir du drapeau, toutes les fois qu'il tailleroit un habit.

Notre Tailleur pendant quelque tems fut aſſez docile à la voix de ſon garçon ; mais un Seigneur l'ayant envoyé chercher pour faire un habit d'une étoffe très-riche, ſa vertu, miſe à une épreuve trop forte, fit naufrage : en vain ſon garçon zélé voulut lui rappeller le drapeau. « Tu m'ennuies avec » ton drapeau, lui dit le Tailleur ; » il n'y avoit point d'étoffe com- » me celle-ci, dans celui que j'ai » vu en ſonge, & j'ai remarqué » auſſi qu'il y manquoit quelque

» morceau ; celui que je viens de » prendre le complétera. »

BON MOT D'UN ASTROLOGUE.

Idem.

On conduiſoit un Aſtrologue à la potence : « Vous qui liſez ſi bien » dans les aſtres la deſtinée de tout » le monde , lui dit un paſſant, » n'avez-vous donc pas prévu la » vôtre ? J'ai tiré trois fois mon » horoſcope, lui répondit l'Aſtro- » logue, & trois fois il m'a appris » que je ſerois élevé un jour au- » deſſus des autres, & que je ver- » rois tout le monde à mes pieds. »

DEFINITION SINGULIERE *du Courage.*

NOUCHIREVAN, Roi de Perse, demanda à Buzur Djumher, son Visir, une juste définition du courage. « Cette vertu, répondit le » Visir, consiste dans les forces » réunies de l'ame & du corps : les » Philosophes prétendent qu'un » brave homme doit posséder à la » fois, les qualités de plusieurs animaux : il faut qu'il ait le courage » du lion, la valeur du coq, l'impétuosité du sanglier, l'acharnement du loup, la rage du tigre, » la finesse du renard, la patience » du chien, la vigilance de la grue, » & la prudence du corbeau. »

Pirmahmoud. N° 155.

LES DEUX ASTROLOGUES (*a*).

Adjaïb Moualer. N° 153.

IL y avoit à Bagdad un fameux Aſtrologue, nommé Abou-Méachir; aucun des mouvemens du ciel ne lui échappoit, & les phénomènes les plus extraordinaires ne l'étoient pas pour lui : il connoiſſoit les choſes les plus cachées, & prédiſoit l'avenir par la ſeule inſpection des aſtres : il n'étoit ni moins verſé dans les myſtères de la cabale, ni moins profond dans la Géomance. Ce ſavant Philoſophe étoit uni par les liens de l'amitié la plus intime avec Numan, Favori du Calife

(*a*) Les Mahométans ont toujours eu, & ont encore aujourd'hui, la plus grande confiance dans l'Aſtrologie judiciaire.

Aroun-Erréchid. Ce Courtisan eut le malheur d'encourir la disgrace du Prince qui voulut le faire périr. Numan, voyant ses jours menacés, se réfugia chez l'Astrologue son ami, & implora son secours. « Je pourrois aisément vous dérober aux recherches du Calife, » lui dit Méachir, si ce Prince » n'avoit auprès de lui un Astro- » logue dont je redoute la science: » Tâchons cependant de mettre » son savoir en défaut, & empê- » chons-le, s'il est possible, de » découvrir le lieu de votre re- » traite. » Méachir plaça dans une grande marmite de cuivre un mortier d'or renversé, sur le fond duquel il fit asseoir Numan; il remplit ensuite la marmite de sang.

Le Calife, après avoir inutilement fait chercher par-tout Nu-

man, eut enfin recours à ſon Aſtrologue, & lui ordonna de découvrir, par le moyen de ſon art, l'endroit où s'étoit refugié le coupable. L'Aſtrologue du Calife, après pluſieurs obſervations, lui dit : « Celui que vous cherchez, » Seigneur, s'eſt retiré dans une » île d'or, ſituée au milieu d'une » mer de ſang, & cette mer eſt » environnée de murailles de cui» vre. » Aroun, qui n'avoit jamais entendu parler d'une île ſemblable, crut que pour cette fois l'Aſtrologue s'étoit trompé.

Ce Prince déſeſpérant de trouver Numan, lui fit grace, & déclara qu'il pouvoit ſe préſenter ſans crainte devant lui. Numan, ſur la parole d'Aroun, parut à la Cour. Dès que le Calife l'apperçut, il lui demanda comment il

avoit pu échapper aux recherches exactes qu'il avoit faites de sa personne : le Courtisan lui ayant raconté la chose comme elle s'étoit passée, le Calife vit alors, avec étonnement, l'espéce de rapport qui se trouvoit entre les observations de son Astrologue, & l'île où s'étoit retiré Numan.

RUSE SINGULIERE *d'une Femme.*

IL y avoit au Caire un Négociant chercheur de bonne fortune; quoiqu'elles soient plus rares en Egypte, que dans les pays où les femmes sont moins renfermées, le libertinage trouve partout à se satisfaire. Une de ces Beautés obligée de cacher son vi- *Idem.*

ſage à tout autre qu'à ſon époux; cherchoit à ſe dédommager de cette gêne : elle rencontra notre Marchand, & la partie fut bientôt liée entre un homme qui aimoit le plaiſir & une femme qui haïſſoit la contrainte : auſſitôt que le Galant eut amené chez lui ſa conquête, il l'y enferma, pour aller par la ville lui préparer une collation.

Mais il ſe rencontre bien des traverſes dans la vie. Voilà qu'un maudit créancier ſaiſit au collet le pauvre amoureux ; faute de paiement, il fallut aller en priſon, & l'infortuné débiteur, plus affligé encore de l'occaſion perdue, que du malheur qui le tourmentoit, pria un de ſes amis qu'il rencontra par hazard, d'aller tirer de ſa clôture l'objet de ſes regrets;

& sur-tout de lui garder le secret sur son aventure malencontreuse. Il lui donne la clef de sa maison, & le conjure de lui apprendre le succès de sa commission.

L'ami officieux court à la maison du prisonnier; mais quelle fut sa surprise, lorsqu'en ouvrant la porte il reconnoît sa fidele, ou plutôt son infidele épouse qui accouroit à sa rencontre : On peut juger de leur étonnement réciproque; car le pauvre homme étoit bien éloigné de penser que c'étoit à sa femme qu'il vouloit rendre ce bon office, & la Belle ne se seroit jamais doutée, que son mari fût venu la surprendre dans la maison de son Amant.

Après bien des reproches, la Belle, qui songeoit à éviter de plus grands maux, dit au pauvre

mari abusé : « Tout dépose ici
» contre moi, & ma faute est trop
» grande pour en espérer le par-
» don ; mais en vous vengeant,
» ressouvenez-vous que je suis vo-
» tre Epouse, & que la honte d'un
» éclat rejaillira sur vous ; il vous
» est facile de sauver votre hon-
» neur & le mien. Consentons au
» divorce, & faisons-le approuver
» par le Cadi. J'avoue que j'ai mé-
» rité de perdre ma dot ; & je vous
» promets de ne point la réclamer :
» reprenez aussi les pierreries & les
» bracelets que vous m'aviez don-
» nés, je serai assez riche, si je puis
» conserver ma réputation. »

Le mari, tout furibond qu'il étoit, trouva sa proposition raisonnable ; il s'empara des bijoux, & consentit au divorce. Tous deux de concert se rendirent chez le

Cadi. Arrivés chez le Juge ; le mari exposa que sa femme lassée de leur union consentoit à perdre sa dot, pourvu que le divorce fût prononcé. Le Cadi ayant demandé à la femme si elle étoit d'accord sur ces conditions : « Seigneur, répondit-elle, il faut bien » qu'une infortunée cede à la vio» lence : ce cruel, qui est mon » époux, m'accable de coups cha» que jour, pour me faire consen» tir à renoncer à ma dot, aujour» d'hui même, il m'a dépouillée » avec violence des bracelets que » je tenois de mes parens ; j'aime» rois mieux lui abandonner tout, » que de risquer plus long-tems » mes jours : mais je vous demande » justice de l'oppression, de la vio» lence ; pour preuve de ce que » j'avance, il porte encore sur lui

» les bracelets qu'il vient de m'ar-
» racher : puisqu'il m'a répudié en
» votre présence, je m'estime heu-
» reuse de n'être plus à lui, mais
» j'invoque la puissance des loix,
» & je répete ma dot. »

Cette femme artificieuse accompagna son discours d'un torrent de larmes, qui persuadèrent le Cadi de la vérité de ce qu'elle disoit : il fit fouiller le mari ; on trouva sur lui les bijoux, & sans qu'on voulût l'entendre, il fut traîné en prison, pour y demeurer jusqu'à ce qu'il eût satisfait à la dot.

L'amoureux Négociant, qui attendoit avec impatience des nouvelles de celle qu'il avoit enfermée, fut très-surpris de voir arriver son prétendu libérateur les fers aux pieds : « Qu'as-tu fait, lui dit-
» il, de celle que je t'ai confiée ?

» Que le ciel te confonde avec » elle, répond le malheureux ma» ri; c'eſt ma femme que tu avois » ſéduite, & c'eſt elle qui me fait » punir de ſes fautes & des tiennes. Après cette bouffée de colère, il raconta au galant, en pleurant de rage, comme il avoit rencontré ſa femme chez lui, & après s'être querellés tous deux de la bonne ſorte, ils prirent le parti de ſe pardonner l'un à l'autre pour ſupporter enſemble leur captivité.

L'AVEUGLE MARIÉ.

Un Bourgeois de Tauris assez riche, avoit une fille qu'il aimoit; mais elle étoit si contrefaite, qu'il falloit être son pere pour la supporter. Cet homme voulant la pourvoir, imagina de la marier à un aveugle, dans l'espérance qu'il ne mépriseroit pas son épouse. En effet Umer, c'étoit le nom du mari, vêcut en assez bonne intelligence avec sa femme. Peu de tems après survint à Tauris un fameux Oculiste, qui avoit, disoit-on, rendu la vue à une infinité de personnes; comme on pressoit le beau-pere de mener son gendre à cet Oculiste : « Je m'en garderai » bien, répondit-il; s'il rendoit » la vue à mon gendre, mon

» gendre

» gendre me rendroit bientôt ma
» fille. »

BON MOT D'UNE FEMME
à un homme laid.

UN Citoyen de Bagdad, nommé Fasli, d'une laideur excessive, causoit dans une rue avec un de ses amis : une femme voilée, comme elles le sont toutes dans l'Orient, s'arrêta très-long-tems devant lui, le considérant avec une attention à laquelle il ne devoit pas être accoutumé. Fasli fut surpris de l'obstination de cette femme, il lui en demanda la cause, & étoit prêt à l'en remercier : « Mes yeux, ré-
» pondit-elle, ont considéré trop
» attentivement un beau visage,
» & selon la loi du Prophéte, j'ai

Molladjami. N° 309.

» voulu les punir dans ce monde :
» j'eſpère que la contemplation de
» votre figure expiera ce crime,
» & m'épargnera les peines de l'en-
» fer. »

RÉPONSE D'UN AVEUGLE.

Idem.

DANS la même ville de Bagdad, un aveugle qui portoit une groſſe cruche ſur ſes épaules, tenoit en même-tems une lanterne à la main : « Pauvre homme, lui dit quel-
» qu'un, n'ayant point d'yeux de
» quoi te peut ſervir cette lanter-
» ne ? Ce n'eſt pas pour moi, lui
» repartit l'aveugle, que je la por-
» te, mais de peur qu'un étourdi
» comme toi, venant à me cho-
» quer, ne renverſe cette cruche
» que j'ai eu bien de la peine à
» remplir d'eau. »

REPARTIE D'UN SOLDAT *à son Général.*

UN Général Indien passant en revue une troupe de Cavalerie : « Pourquoi, dit-il à un des Cava- » liers, ton cheval est-il si maigre ? » J'ai une femme & des enfans, » répondit le Persan, qui sont plus » maigre encore : Puis-je nourrir » tout cela avec la paie que nous » donne le Sultan ? » Le Général, touché de la misère & de la bonne foi de cet homme : « Tiens, lui » dit-il, en lui donnant une somme » assez considérable, nourris ta fa- » mille, & engraisse ton cheval. » *Idem.*

BON MOT SUR UNE BARBE.

Idem.

UN homme avoit la barbe ſi épaiſſe, qu'elle couvroit preſque tout ſon viſage : « Faites couper » votre barbe, lui dit quelqu'un, » ſans cela, on croira que vous » êtes tout (*a*) tête, & que vous » n'avez point de viſage. »

(*a*) *Tout tête.* Ce bon mot reſſemble aſſez à celui de Catulle, qui invitant un de ſes amis à dîner, lui mande que les parfums ſeront en abondance : *Rogat ut dii, te faciant totum, Fabelle, naſum.*

BELLE REPONSE

d'un Visir à un Sultan qui s'étoit considéré dans son miroir.

SULTAN (a) Mahmoud avoit apporté en naissant le germe des vertus ; mais parvenu au trône Nigh[illegible]stan. N° 126.

(a) Mahmoud, fils de Sebekthegin, premier Sultan de la Dynastie des Gaznévides, fut un des plus grands Princes de l'Orient. Il conquit la Perse, la Géorgie, & porta plusieurs fois ses armes victorieuses dans les Indes qu'il soumit en partie. Il mourut à l'âge de soixante-trois ans, d'une fiévre lente après un regne de trente-un ans. Il étoit orné de toutes les vertus qui font les grands Rois ; on ne lui reproche que sa trop grande avidité pour les richesses. Jamais Prince n'eût plus d'occasion de satisfaire cette passion, que Mahmoud ; il trouva dans la seule ville de Bocavéa, qui passoit pour la plus forte place des Indes, soixante-dix millions en monnoie

dans la plus grande jeunesse, il s'étoit fait, comme tant d'autres Princes, une douce habitude de la flatterie. On l'appelloit tous les jours la Lumière du monde, la Source de consolation, la Joie du peuple, & le Modèle de toute Majesté. Ces acclamations avoient si souvent frappé son oreille, qu'il croyoit de la meilleure foi du monde, que rien ne pouvoit être plus agréable que sa vue.

---

d'or & d'argent, & soixante-dix mille marcs en vaisselle d'or & d'argent. Les diamans & les perles étoient sans nombre : il y avoit entre autres une chambre longue de trente coudées, & large de cinq, dont les murailles & les planches étoient d'argent massif.

Les richesses que le fameux Thamas-Kouli-Kan, dernier Roi de Perse, trouva dans les Indes lorsqu'il en fit la conquête, ne le cédent point à celles dont Mahmoud s'empara alors. On évalue à cinq miliards deux cens cinquante millions les trésors que Thamas-Kouli-Kan emporta des Indes en Perse.

Un jour se promenant seul dans une vaste galerie, ses yeux s'attachèrent sur une glace; il se considère attentivement, & pour la première fois il n'est pas flatté. Ho, ho, dit-il en lui-même, ou mon peuple entier, ou ce miroir me trompent: Mais il est bien plus naturel de penser que cette glace est infidele, que de croire tant de milliers d'hommes menteurs. Ayant passé outre, il a recours à un autre miroir; il trouve la même figure: il fait une troisiéme épreuve, & n'est pas plus content. Enfin tous les miroirs lui ayant dit la même chose, (car il n'y a pas de Courtisans parmi eux,) le Prince pensa un peu tard, mais enfin il pensa, que toutes ces glaces qui n'avoient point d'intérêt de lui plaire, avoient raison contre tant

d'hommes si bien payés pour mentir.

Mahmoud un peu confus, baissoit la tête & ne regardoit plus les miroirs : il rencontra son premier Ministre, homme de sens, & le moins flatteur de sa Cour. « Pourquoi donc, lui dit-il, tous » ceux qui m'environnent, & vous » tout le premier, me dites-vous » sans cesse, que vous êtes recréés » par ma vue ? Si mes miroirs ne » me trompent pas, ma vue ne » peut pas être agréable. »

« Prince, lui dit le Visir, les » Rois seroient trop grands, les » peuples trop heureux, si la flat- » terie avoit pu être bannie des » Cours. Mais elle est inséparable » de la foiblesse humaine, & elle se » glissera nécessairement par-tout où » il y aura quelque chose à craindre

» ou à eſpérer. On vous a dit des » menſonges pour vous plaire, je » vais vous dire la vérité, pour » vous ſervir. Il eſt indifférent » qu'un Roi ſoit beau ou laid; ce » n'eſt que le plus petit nombre de » ſes ſujets, qui peut jouir de ſa » vue, & ceux-là y ſont bientôt » faits : mais tous jouiſſent de ſon » équité, ou ſouffrent de ſon in- » juſtice ; & voilà par où il ſera » néceſſairement béni ou déteſté. »

LE COURTISAN VERTUEUX.

Le Calife Mahadi, de la race des Abbaſſides, aimoit les Lettres, les Arts & les Plaiſirs. Il avoit attaché à ſa perſonne un Courtiſan, nommé Iacoub, amateur comme lui des Beaux Arts. La voix agréa- Idem. N° 126.

ble d'Iacoub & ſes ſaillies ingénieuſes, faiſoient les délices des feſtins de ſon Maître : il l'admettoit même dans ſon harem; car les Califes n'étoient pas ſi jaloux que les autres Princes Orientaux l'ont été dans la ſuite : cette foibleſſe n'a fait que croître chez les Muſulmans.

Un jour Iacoub ſorti de la table du Prince, montoit à cheval pour retourner chez lui : il fit une chute, & ſe caſſa la jambe. Le Calife, inſtruit de cet accident, témoigna tant d'inquiétude, marqua tant de ſoins au bleſſé, qu'il excita la jalouſie de tous ceux qui n'avoient pas comme Iacoub le bonheur de plaire à leur Maître. Pluſieurs entreprirent de perdre ce Favori; ils s'entendirent entr'eux, pour exciter des ſoupçons dans le cœur du

Prince : tandis que la jambe d'Iacoub guérissoit, il perdoit la faveur & la confiance de son Maître ; car à la Cour, plus qu'ailleurs, les absens ont toujours tort.

Le Calife avoit entendu de plusieurs bouches, qu'Iacoub servoit la race des Alides, ennemis & rivaux de sa Maison : lorsque son ancien Favori fut guéri, loin de lui laisser appercevoir de l'inquiétude, il affecta de lui donner des témoignages de confiance. L'ayant appellé un jour en particulier : « Iacoub, lui dit-il, je veux vous » avouer ma foiblesse ; je déteste » & je crains Méhémet, cet Alide » qui est demeuré malgré moi dans » Bagdad ; il faut absolument que » je m'en défasse. »

Le Favori voulut représenter à

ſon Maître, que cet homme ſans pouvoir, ſans ami, ſans crédit, n'étoit digne que de pitié : « N'im-
» porte, reprit le Calife, ſon exi-
» ſtence m'inquiéte ; & je dois le
» ſacrifier à ma ſûreté : il ne faut
» pas le faire mourir en public,
» cela exciteroit la compaſſion gé-
» nérale pour cet homme. Je me
» repoſe ſur vous du ſoin de m'en
» délivrer ; il eſt ici, je vais le
» mettre dans vos mains : ſongez
» que la tranquillité de votre Maî-
» tre dépend de vous ; mais un ſi
» grand ſervice ne doit pas demeu-
» rer ſans récompenſe. Je vous
» donne l'eſclave qui ſoupa hier
» avec nous, & qui parut vous
» plaire, & j'ajoute à ce bienfait
» vingt mille drachmes d'or.

Iacoub, comprenant qu'il ne falloit pas répliquer, ne parla plus

que de sa reconnoissance. Le Calife ordonna qu'on lui remit à l'instant l'esclave, la victime qui lui étoit confiée, & le prix du sang qu'il devoit répandre. Iacoub, plus embarrassé de Méhémet que flatté de la possession de la belle esclave, les mena tous deux dans son palais : il y étoit à peine que Méhémet, à qui le dessein du Calife n'avoit pu échapper, tomba aux pieds de celui qu'il croyoit déjà son bourreau. « Ne pensez pas, » lui dit alors Iacoub, que mon » Maître veuille votre mort, encore moins qu'il avoit pu me » choisir pour un tel crime; mais » vos prétentions doivent l'inquiéter : il faut que vous me juriez » sur la tête du Prophéte, sur » celle du respectable Ali dont » vous descendez, que jamais vous

» ne songerez à détrôner Mahadi, » ni à former aucun parti contre » lui. »

Le pauvre Méhémet, bienheureux d'en être quitte à ce prix, promit tout ce qu'on voulut. « Allez, lui dit son Libérateur, je » vous impose encore cette loi » de ne pas reparoître à Bagdad; » mais comme il faut que vous viviez, voilà une somme que mon » Maître vous donne. » Il lui remit aussitôt les vingt mille drachmes d'or qu'il venoit de recevoir.

Cette action fut bientôt sue du Calife; car la belle Esclave abandonnée si généreusement à Iacoub n'étoit qu'un espion, que le défiant Mahadi avoit attaché à ses pas. Le Calife irrité fait venir le prétendu traître: « Comment vous

» êtes-vous acquitté, lui dit-il » avec colère, de la commiſſion » dont je vous ai chargé? Prince, » lui répond Iacoub, avec la fidé- » lité d'un ſujet, & l'intérêt d'un » ſerviteur zélé. Malheureux, re- » pliqua le Calife, vous avez fait » échapper ma victime. Sans dou- » te, reprend Iacoub, & j'ai dû » vous épargner un crime, dont » vous vouliez que je fus com- » plice, plutôt que de ſervir vo- » tre inquiétude & votre cruauté. » Vous êtes ſouverain pour pro- » téger les foibles; & la vie d'un » homme n'eſt pas plus à vous, » qu'au reſte de vos ſujets. Vous » devez faire punir les coupables, » & non pas faire mourir les inno- » cens. » Le Calife, frappé de cette vérité, rendit ſa faveur à cet homme juſte. « Je ne te croyois qu'un

» Courtisan aimable, lui dit-il;
» mais je vois que tu es un véri-
» table Ami. »

MOYEN INGENIEUX
qu'employa un Visir, pour délivrer son Maître qui avoit été fait prisonnier par son imprudence.

Idem. p. 126. MELEKCHAH (*a*), Roi de Perse, soutenoit la guerre contre l'Empereur de Constantinople; les deux

(*a*) Melekchah, troisiéme Sultan de la Dynastie des Selgiucides, étoit le fils cadet d'Alparslan, qui l'appella au trône au préjudice de ses aînés par le conseil de Nizamelmulk son Visir. Il dût à ce Ministre une grande partie des succès des victoires & de la gloire de son regne. Nizamelmulk se brouilla avec la Reine Turkhankhatoun, au sujet de la suc-

armées étoient en présence, sépa-
rées par une rivière, qui devoit

cession que cette Princesse vouloit faire tomber sur son fils, quoiqu'il ne fût que le cadet des enfans du Sultan, & que Nizamelmulk vouloit faire tomber sur Berkiarok qui étoit l'aîné, & le plus digne de régner. La Sultane voyant qu'elle ne pourroit réussir tant que ce Visir seroit en place, chercha à jetter des soupçons dans l'esprit du Sultan son époux, sur lequel elle avoit beaucoup d'empire. Elle le représenta comme un homme dangereux qui s'emparoit de tous les Gouvernemens pour les donner à ses enfans & à ses créatures; elle indisposa si fort le Sultan contre lui, qu'il le priva de sa Dignité. Tadjelmulk-el-kami, Chef des Conseils de la Sultane, fut mis à sa place, & eut ordre de faire informer des malversations de son prédécesseur.

Le Sultan étant parti d'Ispahan pour aller à Bagdad, Nizamelmulk le suivit dans ce voyage. Son successeur, qui craignoit qu'il ne se justifiât, & qu'il ne rentrât dans les bonnes graces du Roi, le fit assassiner par un homme suborné. Il reçut un coup de couteau, dont il mourut peu de tems après. Il eut le tems

faire la sûreté commune. Sur la foi de cette barrière le jeune Roi des Perses crut pouvoir chasser tandis qu'on étoit en observation: mais l'Empereur Grec avoit fait

---

avant sa mort d'écrire en Vers Persans un billet au Sultan, & de lui envoyer par un de ses enfans. Voici la traduction de ce billet.

« Grand Monarque, revêtu de votre autorité, j'ai consacré une partie de ma vie à bannir l'injustice de vos Etats : j'emporte avec moi, & je vas présenter au Roi des Rois, les comptes de mon administration, les témoignages de ma fidélité, & les titres de la réputation que j'ai acquise, signés de votre main royale. Le terme fatal de ma vie se trouve dans la quatre-vingt-treizième année de mon âge, & un coup de couteau en tranche le fil. Vous vous rappellerez, en voyant mon fils, les longs services que je vous ai rendus : Je le recommande à Dieu & à Votre Majesté. »

Mahmoud mourut dix-huit jours après son Visir, à l'âge de trente-huit ans, dont il en avoit regné vingt.

paſſer la rivière à quelques troupes légères, qui ſurprirent ces chaſſeurs & les emmenèrent à leur camp. Le Monarque Perſan n'avoit conſervé aucune des marques de ſa dignité ; il étoit vêtu à la légère, comme des chaſſeurs doivent l'être, ainſi que ceux qui l'accompagnoient : il réſolut de cacher ſon rang, pour dérober à l'ennemi l'importance de ſa proie. Ce Prince avoit un Viſir ſur lequel il s'étoit repoſé du commandement de l'armée. Nizamelmulk, (c'étoit le nom de ce Viſir,) inſtruit du malheur qui venoit d'arriver, prit des meſures pour le cacher : il fit faire la garde comme à l'ordinaire devant la tente du Sultan, & envoya des troupes à l'armée ennemie pour demander une conférence au Prince Grec. Sur la ré-

ponſe favorable des Grecs, le Grand Viſir ſe tranſporte au quartier de ſon ennemi; & lui fait de la part de ſon Maître des propoſitions ſi favorables, que l'Empereur de Conſtantinople les accepte avec joie. Il ne s'agiſſoit plus que de quelques difficultés de peu d'importance. Nizamelmulk prétendit qu'il devoit rapporter à ſon Maître la volonté de l'Empereur: comme il alloit partir, le Grec lui dit, que ſes coureurs avoient pris la veille quelques Officiers Perſans, qui s'étoient écartés pour chaſſer. « Ce ne peut être que des » Subalternes, répondit le Grand » Viſir, avec un air d'indifférence; » car on ne m'a pas rapporté qu'au- » cun Chef ait été fait priſonnier. » Je vais vous les faire voir, re- » prend l'Empereur de Conſtanti-

» nople, & vous les ramenerez à
» votre Maître, comme premier
» gage de la paix. »

Le Prince Perſan fut amené auſſitôt, accompagné des ſiens. Sa confuſion contribua à le cacher. Car il n'oſoit lever les yeux, ni devant ſon ennemi, ni devant ſon Viſir. Celui-ci parla aux priſonniers avec la ſévérité d'un Chef qui réprimande; puis il quitta l'Empereur Grec, lui promettant une réponſe prompte du Monarque Perſan.

Quand le Viſir & les priſonniers furent hors du camp, Melekchah reçut les excuſes de ſon premier Miniſtre, & n'eut pas de peine à lui pardonner ce prétendu manque de reſpect : les propoſitions de paix qui n'avoient été faites de la part du Viſir que pour la circonſtance,

furent bientôt rompues. Le Prince Grec, mécontent d'avoir été joué, se pressa de livrer bataille; elle fut vive & meurtrière : les Grecs ayant été défaits, l'Empereur fut fait prisonnier. On le conduisit dans la tente de son Vainqueur : quelle fut la surprise du Monarque Grec, lorsqu'il reconnut sur un trône environné de gloire, ce jeune Imprudent qu'il avoit vu peu de jours auparavant dans un état si humble repris par le Visir, & trop heureux de tenir sa liberté de lui, qui étoit maintenant son captif.

Le Prince Grec, sans renoncer à la fierté de son rang : « Je ne » me cache point, lui dit-il, vous » savez qui je suis : Si vous êtes » l'Empereur des Persans, ren» voyez-moi; si vous êtes Mar-

» chand, vendez-moi; si vous êtes
» Boucher, tuez-moi. »

Melekchah, piqué de générosité, lui dit : « Si je n'ai pas toujours été
» Empereur à vos yeux, je veux
» l'être aujourd'hui ; retournez
» dans votre camp, nous négo-
» cierons ensuite. »

DIFFERENS TRAITS *de Bahaloul, fol d'Aroun-Erréchid.*

AROUN-Erréchid, ce Prince si sage avoit à sa Cour un Fol chargé de le divertir, nommé Bahaloul. Ce Calife lui demandoit un jour combien il y avoit de fols dans Bagdad? « La liste, lui ré-
» pondit Bahaloul, seroit un peu
» longue. Je te charge de la faire, *Idem.* N° 126.

» dit le Prince, & je prétens qu'elle
» soit exacte. Attendez, reprit Ba-
» haloul, comme je suis ennemi
» du travail, je m'en vas faire celle
» des sages ; celle-ci sera courte,
» je vous le jure, & par ce moyen
» vous saurez quels sont les fols. »

Le même Bahaloul s'étant un jour assis sur le trône du Calife, cette témérité lui valut, comme de raison, une volée de coups de bâton de la main des Huissiers. Les cris réitérés de Bahaloul attirèrent le Prince, qui, riant de la folie de cet insensé, entreprit de le consoler de la correction qu'il venoit d'éprouver. « Ce n'est pas
» sur moi que je pleure, dit le
» fol, mais sur vous à qui je dois
» m'intéresser. Si j'ai reçu tant de
» coups, pour avoir occupé un
» instant votre trône, quelle grêle
» vous

» vous menace là-bas, vous qui » l'aurez occupé pendant une lon» gue vie. »

Le même Fol du Calife avoit eu au moins la ſageſſe de ne vouloir pas ſe marier. Rachid lui ordonna d'épouſer une fille jeune, belle & vertueuſe, qu'il prétendoit devoir le rendre heureux. Bahaloul obéit; mais à peine étoit-il aux côtés de ſa nouvelle épouſe, qu'il ſe leva bruſquement, & fuit avec une frayeur affectée. Les parens de la jeune Mariée, pénétrés de cette inſulte, coururent s'en plaindre à Rachid.

Le Prince fait venir ſon Fol, & lui demande avec ſévérité la raiſon d'une conduite ſi bizarre. « Seigneur, lui répond Bahaloul, » avec un air de naïveté, je n'ai » aucuns reproches à faire à la

» femme que vous avez voulu me » donner ; elle eſt belle, & je la » crois ſage ; mais à peine ſuis-je » entré dans le lit nuptial, que j'ai » entendu pluſieurs voix confuſes » qui ſortoient de ſon ſein. L'une » demandoit un turban ; l'autre » du pain ; celle-ci des (*a*) pa- » poutchs ; celle-là une veſte. Alors » je n'ai plus été le maître de mon » effroi ; malgré vos ordres & les » charmes de mon épouſe, je me » ſuis enfui de toutes mes forces, » de peur de devenir plus malheu- » reux & plus fol que je ne le ſuis. »

(*a*) (Papoutchs.) Souliers des Orientaux.

TRAIT SINGULIER
de la vie d'Amrou.

AMROU (a), Sultan de Gazna, faiſant la guerre à Iſmaël Samain, Sultan du Kariſme, livra une bataille dans laquelle il eut le malheur d'être fait priſonnier. *Idem* N° 11

Le Vainqueur, peu généreux, fit enfermer ſon captif dans une Citadelle, où il devoit être gardé avec beaucoup de ſoin. Ce Prince

(a) Amrou-ben Laith, ſecond Sultan de la Dynaſtie des Soffarides. Il vécut d'abord en aſſez bonne intelligence avec les Califes, & leur rendit même des grands ſervices. Mais le Califc Motaded, qui voyoit avec crainte la puiſſance d'Amrou augmenter, lui ſuſcita un ennemi dans la peſonne de Samain. Amrou fut vaincu, & envoyé au Calife, qui le fit périr miſérablement de faim en priſon.

accablé de fatigues & qui n'avoit pas mangé de la journée, demanda à ses gardes qu'on lui fit prendre quelque nourriture. On apporta un morceau de viande qu'il falloit faire cuire au même feu qui servoit à échauffer le malheureux Sultan. Tandis qu'Amrou attendoit impatiemment que ce chétif souper fût prêt, un chien, non moins affamé que lui, vint saisir le morceau de viande & s'enfuit. Le Sultan, dont le premier mouvement fut de courir après ce ravisseur, se sentit arrêté par sa chaîne, & se mit à rire de toutes ses forces. Les gardes dont il excitoit la compassion, s'empressèrent à réparer ce malheur; & ils lui demandèrent, avec étonnement, ce qui pouvoit exciter ses ris dans le triste état où ils le voyoient. « Je

» ne puis m'empêcher de rire de
» moi-même, répondit le Prince :
» ce matin, en faiſant mon ordre
» de bataille, j'ai vu paſſer aux
» équipages trois cens chameaux
» que le Grand Maître de ma mai-
» ſon m'a aſſuré ſuffire à peine pour
» porter ma cuiſine, & ce ſoir un
» petit chien l'a emporté toute en-
» tière dans ſa gueule. »

BELLE RÉPONSE *d'un Vieillard ſur le mariage.*

UN Iman devenu vieux, vivoit depuis long-tems dans le célibat après avoir perdu ſon épouſe : un de ſes amis l'engageoit à ſe remarier. « J'ai toujours, lui répondit » l'Iman, ſentit de la répugnance » pour les femmes âgées. Hé bien! Sadi. N° 275

» repartit ſon ami, vous êtes ri-
» che, vous avez un état conſidé-
» rable ; tous les peres de cette
» ville ſe diſputeront l'avantage
» de vous donner leur fille. Cela
» peut être, reprit l'Iman ; mais
» me répondez-vous que celle que
» j'épouſerai m'aimera ? Si avec
» mes cheveux blancs, ſi ſous les
» rides de la vieilleſſe, je me dé-
» goûte d'une femme auſſi vieille
» que moi, quel ſentiment vou-
» lez-vous qu'éprouve une jeune
» perſonne aux côtés d'un vieil-
» lard ? »

LE FILS INGRAT.

UN Vieillard fort riche s'entretenoit avec un Dervich, auquel il avoit donné l'hoſpitalité. « Je » n'ai qu'un fils, diſoit-il au San» ton, que j'aime à l'excès : de » combien de vœux n'ai-je pas fa» tigué le ciel avant qu'il l'ac» corde à ma tendreſſe ! Il eſt dans » ce vallon un arbre connu ſeu» lement de ceux qui ont des gra» ces à demander au Tout-Puiſ» ſant ; j'ai paſſé bien des jours & » des nuits dans les pleurs & les » gémiſſemens au pied de cet ar» bre ſacré. » *Idem. N° 27.*

Tandis que ce bon pere exprimoit ainſi ſa tendreſſe, ſon fils dit aſſez haut pour que le Dervich pût l'entendre : « Que ne puis-je

» connoître l'endroit où eſt cet » arbre qui a tant de vertus ; je » m'y rendrois pour hâter, par » mes vœux, la mort de mon » pere ? »

LE PERE AVARE.

lem.

Le fils d'un homme auſſi riche qu'avare, étoit dangereuſement malade ; les amis du pere lui conſeilloient d'égorger quelques moutons pour les diſtribuer aux pauvres, ou tout au moins de réciter quelques chapitres de l'Alcoran : « J'aime mieux réciter l'Alcoran, » leur répondit le pere ; je porte » ce livre ſacré ſur moi, & mes » troupeaux ſont fort éloignés » d'ici. Tu veux en vain pallier à » nos yeux la véritable raiſon de

» la préférence que tu donne aux
» prières ſur les ſacrifices, repartit
» un Santon qui étoit préſent : les
» prières ſont ſur le bord de ta
» langue, tu les proſère ſans peine;
» mais ton or eſt au fond de ton
» cœur, il t'en couteroit trop pour
» l'en arracher. »

SUR LE DANGER *des Plaiſirs.*

Un Dervich, renommé par la ſainteté de ſa vie, entra chez un Confiſeur; le maître de la boutique s'empreſſa de régaler l'homme ſaint, & lui préſenta un vaſe plein de miel; mais à peine l'eut-il découvert, qu'une légion de mouches fondit deſſus : le Confiſeur prit un éventail pour les mettre

Invarſuhali. N° 381.

en fuite; les mouches qui ſe trouvèrent ſur le bord du vaſe, ſe ſauvèrent aiſément; mais celles qui, plus avides, s'étoient jettées dans le milieu, retenues par le miel, ne purent s'envoler.

Le Dervich, plongé dans une profonde rêverie, examinoit ce ſpectacle d'un œil attentif; revenu à lui-même, il laiſſa échapper un ſoupir; le Confiſeur étonné lui en demanda le ſujet.

« Ce vaſe, dit le Dervich, eſt
» le monde, & ces mouches ſont
» ſes habitans; celles qui ſe ſont
» arrêtées ſur le bord du vaſe, reſ-
» ſemblent aux ſages, qui mettant
» des bornes à leurs deſirs, ne
» courent pas comme des inſenſés
» après les plaiſirs, & ſe conten-
» tent ſeulement de les effleurer:
» les mouches qui ſe ſont préci-

» pitées au milieu du vaſe, repré-
» ſentent ceux qui, lâchant la
» bride à leurs penchans déréglés,
» s'abandonnent ſans aucune rete-
» nue à toute ſorte de voluptés.

» Lorſque l'Ange de la mort,
» parcourant d'un vol rapide la
» ſurface de la terre agitera ſes
» aîles, les hommes qui ne ſe ſe-
» ront arrêtés que ſur les bords du
» vaſe de ce monde, prendront li-
» brement leur eſſor, & voleront
» d'une aîle légère vers la patrie
» céleſte; mais ceux qui, eſclaves
» de leurs paſſions, ſe ſeront plon-
» gés dans le vaſe empoiſonné des
» plaiſirs, s'y enfonceront de plus
» en plus, & ſeront précipités dans
» les abîmes. »

SUR L'ÉDUCATION *des Princes.*

Sadi. p. 279. UN Gouverneur ſage, éclairé, prudent, préſidoit à l'éducation du fils d'un Sultan : occupé du ſoin de faire éclorre le germe des vertus, & d'étouffer celui des vices de ſon élève, il étoit ſouvent obligé de s'armer de rigueur, & de s'oppoſer aux penchans les plus doux du jeune Prince. Celui-ci ſupportoit impatiemment un joug qui lui paroiſſoit odieux, & cherchoit à le ſecouer. Il porta des plaintes à ſon pere de la ſévérité prétendue de ſon Maître.

Le Sultan qui aimoit tendrement ſon fils, reprocha au Gouverneur la dureté avec laquelle il le traitoit, & lui dit qu'il auroit

plus d'indulgence pour le fils d'un ſimple particulier. « Prince, ré-
» pondit le Gouverneur, ſi l'on
» doit inſpirer l'amour de la vertu
» à tous les hommes, ceux qui, par
» leur naiſſance ſont deſtinés à
» commander un jour, doivent y
» être excités encore plus que les
» autres; puiſque de leurs bonnes
» ou de leurs mauvaiſes inclina-
» tions, dépend le bonheur ou le
» malheur des peuples. Les Princes
» ne peuvent trop chercher à ſe
» rendre parfaits, s'ils ſont un peu
» jaloux de leur réputation. Les
» vices ou les vertus des particu-
» liers meurent ordinairement avec
» eux; mais les Grands ſont en
» ſpectacle à tout l'univers, leurs
» actions, leurs paroles paſſent de
» bouche en bouche, & ſe tranſ-
» mettent d'âge en âge. »

CONSOLATION *des Malheureux.*

Idem.

UN pauvre Dervich, pieds nuds, faute de souliers, faisoit le pélérinage de la Mecque, maudissant son sort, & accusant le ciel de cruauté : arrivé à la porte de la grande mosquée de Coufa, il apperçoit un pauvre qui avoit les pieds coupés. La vue d'un homme plus malheureux que lui le consola, & lui apprit que c'étoit une infortune plus légère d'être sans souliers, que sans pieds.

SUR LE SILENCE.

Idem.

UN des amis de Sadi lui reprochoit de garder le ſilence. « J'ai » embraſſé ce parti comme le plus » ſage, lui répondit le Poëte; tel » réſervé que l'on ſoit dans la » converſation, une parole eſt » bien vîte échappée, & nos en» nemis en profitent pour nous » perdre; ſouvent même ils trou» vent le mal où il n'eſt pas, & » donnent une interprétation cri» minelle aux paroles les plus in» nocentes. Vous avez raiſon, re» partit à Sadi, ſon ami; le ban» deau de la haine dénature tous » les objets; quiconque a ce fatal » bandeau ſur les yeux, voit le » crime où eſt la vertu; en vain le

» ſoleil éclaire l'univers, la lu-
» mière de cet aſtre brillant, pa-
» roît une lueur ſombre aux yeux
» du triſte hibou. »

DEFAITE INGENIEUSE *de deux Yvrognes.*

Halbetel-Kumeit. N° 1466.

HADJAGE, ce Lieutenant des Califes, ſi renommé par ſa ſévérité, avoit ordonné à l'Intendant de Police de Bagdad, de faire périr tous ceux qu'il rencontreroit dans les rues deux heures après le coucher du ſoleil : cet Officier faiſant ſa ronde ſurprit deux jeunes gens pris de vin. « Qui êtes-
» vous, leur dit-il d'un ton me-
» naçant, pour oſer contrevenir
» aux ordres du Lieutenant du Ca-
» life? » L'un des deux jeunes gens

lui répondit par ces deux vers impromptu.

« Les plus grands Seigneurs pâ-
» les & tremblans devant mon
» pere, inclinent la tête en ſa pré-
» ſence ; mais leur poſture humi-
» liée le touche peu : il verſe leur
» ſang, & s'empare de leurs ri-
» cheſſes. »

L'Intendant, perſuadé que ce jeune homme étoit un proche parent du Calife, n'oſa le faire périr, & ſe contenta de le faire conduire en priſon.

Il fit la même queſtion à ſon compagnon, qui lui répondit par ces deux autres vers.

« Le feu eſt allumé jour & nuit
» dans les cuiſines de mon pere,
» & une foule de convives aſſiége
» continuellement ſa table. »

L'Intendant le prenant pour le

fils de quelque Prince des Arabes du déſert (*a*), crut devoir à ce coupable les mêmes ménagemens qu'au premier.

Il conduiſit le lendemain les deux jeunes gens devant Hadjage, en lui racontant ce qui étoit arrivé. Ce Viſir les ayant interrogé, le premier avoua qu'il étoit le fils d'un Chirurgien (*b*); & le ſecond

---

(*a*) (Arabes du déſert.) Ils ſont fort hoſpitaliers : leurs Princes ou leurs Chefs ſurtout reçoivent indifféremment tous les voyageurs.

(*b*) (Chirurgien.) Il y a dans le texte Chirurgien qui applique les ventouſes; elles ſont fort en uſage dans l'Orient : tout le monde ſait que c'eſt un vaiſſeau ventru, que l'on applique ſur quelque partie pour attirer avec violence l'humeur du dedans au dehors : on les chauffe avec des étoupes ou une bougie; & on les applique ſur la partie malade, ſur laquelle on fait enſuite une ſcarification. Les Orientaux ſont en uſage de les appliquer

dit que ſon pere vendoit des féves (*a*) toutes cuites dans le bazar (*b*) de la ville. Hadjage, malgré ſa ſévérité naturelle, ne put s'empêcher de rire de la mépriſe de l'Intendant de Police, & fit grace aux deux coupables en faveur de la ſubtilité de leur eſprit.

ſur les épaules : c'eſt à cette ſituation que le jeune homme, dont le pere étoit Chirurgien, fait alluſion.

(*a*) (Féves.) Il y a dans l'Orient des boutiques où l'on vend des féves toutes cuites pour le bas-peuple.

(*b*) (Bazar.) Marché public.

DANGER DES LOUANGES.

Idem.

Le Poëte Nébati, qui vivoit habituellement des louanges qu'il prodiguoit aux Grands du Khorasan, fut cité un jour devant le Cadi. Cet homme trop accoutumé à louer & à flatter jusqu'aux valets de ses Patrons, étoit bien sûr de n'avoir fait injure à personne ; il n'avoit ni terre, ni possession quelconque ; il ne prétendoit rien, ne devoit rien, & ne concevoit pas ce qu'on pouvoit lui disputer. Arrivé devant le Cadi, il entendit qu'un Particulier formoit contre lui la demande de cent piéces d'or. « Où peuvent être vos titres ? dit » le Poëte étonné. Dans vos Ou» vrages, répondit le Demandeur; » vous avez fait pour Ibn-Malik,

» notre Grand Visir, les plus beaux » vers du monde, & vos vers doi- » vent me valoir nécessairement » cent piéces d'or de lui ou de » vous. » Voici le sens de ces vers.

« Ibn-Malik surpasse tous les » hommes en générosité, & si quel- » qu'un lui demande un bienfait, » je suis caution, qu'il ne lui sera » pas refusé. »

Sur la foi de ce beau distique, j'ai été demander au Visir cent piéces d'or, dont j'ai un pressant besoin : il n'a pas accueilli ma demande; mais je n'en suis pas inquiet, puisque vous voulez bien répondre pour lui.

Le Poëte, plein de confiance, ne demanda que le tems de voir le premier débiteur; & courant chez le Visir : « Je vous ai fait, lui dit-

» il, un honneur auquel vous ne » voudrez pas renoncer ; je ne » vous demande pas d'acquitter ma » caution, mais je vous conseille » de vous montrer tel que je vous » ai présenté au monde. A la bonne » heure, dit Ibn-Malik ; mais ma » modestie vous enjoint de ne me » faire plus tant d'honneur à l'ave» nir. »

BELLE REPONSE *d'un Médecin chrétien à un Calife.*

Catalogue des Manuscrits Arabes de la Bibliothéque de l'Escurial.

Le Calife Mutévékul conçut des soupçons contre Honain (*a*) son Médecin. Comme il étoit chré-

(*a*) Honain, fils d'Isac, premier Médecin du Calife Mutévékul, étoit disciple du fameux Jean Mésue, premier Médecin d'Aroun-

tien, ce Prince craignit que l'Empereur des Grecs, ſous le prétexte ſpécieux de la religion, ne l'engageât à attenter à ſes jours. Le Calife, pour s'aſſurer de la fidélité de ſon Médecin, réſolut de mettre ſa vertu à une épreuve difficile.

« Honain, lui dit-il un jour, » j'ai un ennemi que je veux faire » périr ſecrettement; il faut que » tu me prépare un poiſon ſi ſubtile, que l'on ne puiſſe en dé-

Errêchid : quoique né en Syrie, la langue Greque lui étoit auſſi familiere que l'Arabe, & il écrivoit également bien dans ces deux langues : il avoit été exprès en Gréce pour y apprendre la langue d'Homère & de Demoſthène. Il traduiſit par ordre du Calife Mutévékul, grand nombre de livres Grecs en Arabe : l'Euclide, l'Almageſte de Ptolomée, la plus grande partie des Ouvrages d'Hippocrate & de Galien ſont de ce nombre.

» couvrir la trace ſur celui à qui
» je le deſtine. »

« Seigneur, répondit Honain
» avec une noble aſſurance, je
» n'ai appris que la compoſition
» des remèdes utiles ; pouvois-je
» m'imaginer que l'Empereur des
» vrais Croyans dût m'en deman-
» der d'une autre nature ? Si ce-
» pendant vous voulez être obéi,
» qu'il me ſoit permis de quitter
» votre Cour, & d'aller puiſer dans
» un autre pays des connoiſſances
» que j'ai ignorées juſqu'aujour-
» d'hui. »

Mutévékul lui répondit qu'il vouloit que ſes ordres fuſſent exécutés ſur le champ. Ce Prince employa tour à tour les prières, les menaces & les promeſſes, ſans pouvoir l'engager à condeſcendre à ſes volontés. Irrité de ſa réſi-

ſtance,

ſtance, il le fit conduire en priſon, & mit auprès de lui un eſpion pour lui rendre un compte fidéle de ſes moindres actions.

Honain, perſuadé que la honte eſt dans le crime, & non pas dans la peine, ſupporta avec fermeté celle qu'il n'avoit pas méritée. L'étude charma les ennuis de ſa priſon, il paſſa tout le tems qu'il y fut enfermé à traduire des livres Grecs en Arabe, & à faire des Commentaires ſur les Ouvrages d'Hippocrate.

Une année s'étant ainſi écoulée le Calife le fit venir. L'on avoit placé ſur une table de l'or, des diamans, des étoffes précieuſes; à côté l'on voyoit ſur la même table des fouets, & tous les autres inſtrumens propres à la torture.

« Tu as eu tout le tems, dit » Mutévékul au Médecin, de faire » des réflexions, je ne crois pas » que tu ſois aſſez ennemi de toi- » même, pour réſiſter davantage » à mes volontés : au reſte choi- » ſis ou ces richeſſes qui ſont de- » vant tes yeux, ou ton ſupplice, » dont tu vois les redoutables ap- » prêts. Je vous ai déjà repréſenté, » répondit Honain avec intrépidi- » té, que je ne connoiſſois que les » remèdes propres à prolonger la » vie des hommes, & que j'igno- » rois ceux qui pouvoient l'abré- » ger : Ordonnez de mon ſort, je » ſuis prêt à le ſubir. »

Le Calife dépoſant la feinte ſévérité qui paroiſſoit ſur ſon viſage : « Raſſure-toi, dit-il à Ho- » nain ; l'on m'avoit inſpiré des » ſoupçons de ta fidélité, il falloit

» cette épreuve pour les diffi e .
» Je te rends toute ma confiance ;
» mais je veux que tu me dise les
» raisons qui ont pu t'obliger à
» me désobéir. »

« Seigneur, répondit Honain,
» c'est à regret que j'ai résisté aux
» volontés du plus grand Prince
» de la terre ; mais ma religion,
» mon état, m'y ont obligé. La
» Religion chrétienne, qui ordon-
» ne de faire du bien même à ses
» ennemis, défend à plus forte rai-
» son de faire du mal à ceux qui
» ne nous en ont point fait ; & la
» Médecine, cette science divine
» inventée pour la conservation
» des hommes, ne doit pas servir
» à leur destruction. Les Médecins
» avant d'exercer cet art sublime,
» s'engagent par un serment solem-
» nel, de ne jamais administrer des

» remèdes nuisibles. Voilà de belles » loix, dit le Calife, & je ne peux » refuser mon admiration à une » religion & à une profession fon» dées sur de pareilles loix. »

DIFFERENS TRAITS *de la vie d'Avicènes, tirés du Catalogue raisonné des Manuscrits Arabes de la Bibliothéque de l'Escurial & du Nighiaristan.*

ABOU-Ali-Alhussein-ben-Abdoullah, ben-Sina, dit Avicènes, le Prince des Philosôphes & des Médecins Arabes, étoit né à Afséna, bourg des environs de Bokhara; son pere étoit de Balkh en Perse, & s'étoit marié à Bokhara. Les premières années d'Avicènes furent

consacrées à l'étude de l'Alcoran, & des Belles-Lettres : il annonça dès ce moment ce qu'il devoit être un jour ; ses progrès furent si rapides, qu'à l'âge de dix ans, il avoit une intelligence parfaite des sens les plus cachés de l'Alcoran.

Abou-Abdoullah, natif de Napoulous en Syrie, professoit alors la Philosophie à Bokhara avec la plus grande réputation. Avicènes étudia sous lui les principes de la Logique ; mais bientôt dégoûté des lenteurs de l'Ecole, il se mit à travailler seul, & lut tous les Auteurs qui ont écrit sur la Philosophie, sans aucun autre secours que celui de leurs Commentateurs. Les Mathématiques n'eurent pas moins de charmes pour lui, & il parvint seul jusqu'à la dernière

propoſition d'Euclide, après avoir lu les ſix premières.

Avide de toute ſorte de ſcience, il ſe livra auſſi à celle de la Médecine; perſuadé, que cet Art divin conſiſte autant dans la pratique que dans la théorie, il recherchoit avec empreſſement toutes les occaſions de voir les malades; & il a avoué depuis, que l'expérience lui en avoit plus appris que tous les livres. Il étoit dans ſa ſeiziéme année, & déjà il paſſoit pour une lumière de ſon ſiécle. Il réſolut à cet âge de reprendre ſes études de Philoſophie, que la Médecine lui avoit fait un peu négliger: il paſſa une année & demie, dans ce travail pénible, ſans avoir, durant cet eſpace de tems, jamais dormi une nuit entière de ſuite. Se ſentoit-il accablé par le ſommeil, ou épuiſé

par le travail, un ver de vin ranimoit ses esprits abattus, & lui redonnoit une nouvelle vigueur pour l'étude ; si ses yeux malgré lui se fermoient pendant quelques instans à la lumière, il lui arrivoit alors de repasser en dormant les matières dont il étoit occupé avant son sommeil. A l'âge de vingt-un an il conçut le dessein hardi de réunir dans un seul corps d'ouvrage toutes les connoissances humaines ; & l'exécuta dans une encyclopédie en vingt volumes, à laquelle il donna le titre de *l'Utilité des utilités.*

Nouhben-Mansour, septiéme Sultan de la Dynastie des Samanides, étant tombé dangereusement malade, Avicènes fut le seul qui put connoître son mal, & le guérir. Sa réputation augmentoit

de jour en jour, & tous les Rois de l'Aſie vouloient ſe l'attacher.

Mahmoud, fils de Sébukthéghin, premier Sultan de la Dynaſtie des Samanides, étoit alors le Prince le plus puiſſant de l'Orient : perſuadé que rien ne devoit lui réſiſter, il écrivit avec hauteur à Mamoun, Sultan du Khariſme, de lui envoyer Avicènes qui étoit à ſa Cour avec pluſieurs autres Savans. La Philoſophie, amie de la liberté & de l'indépendance, redoute les entraves de la gêne & de la contrainte. Avicènes, accoutumé aux diſtinctions les plus flatteuſes de la part des Grands, ne pût ſouffrir la manière impérieuſe avec laquelle Mahmoud l'invitoit à ſe rendre à ſa Cour, & refuſa d'y aller. Mais le Sultan de Khariſme, qui redoutoit le fils de

Sébukthéghin, obligea le Philosophe de partir avec les autres Savans que ce Prince avoit demandés.

Avicènes feignit d'obéir, mais au lieu de prendre la route de Gazna, il prit celle de Giorgian: Mahmoud qui s'étoit fait une gloire de l'avoir auprès de lui, fut irrité de sa fuite. Il envoya des portraits crayonnés de ce Philosophe à tous les Princes d'Asie, avec ordre de le faire conduire à Gazna, s'il paroissoit dans leurs Cours. Mais Avicènes étoit heureusement échappé à toutes les recherches que l'on avoit faites de sa personne; il étoit arrivé dans la capitale du Giorgian, où sous un nom déguisé, il faisoit des cures admirables.

Cabous regnoit alors dans ce pays; un neveu qu'il aimoit beau-

coup étant tombé malade, les plus habiles Médecins furent appellés, ſans qu'aucun d'eux pût connoître ſon mal, ni y apporter aucun ſoulagement. On eut enfin recours à Avicènes. A peine eut-il taté le pouls du jeune Prince, qu'il connut que ſa maladie provenoit d'un amour violent, qu'il n'oſoit déclarer. Avicènes commanda au Concierge du palais de faire l'énumération de tous les différens appartemens qu'il renfermoit. Une émotion plus vive dans le pouls du Prince, en entendant nommer un des appartemens, trahit une partie de ſon ſecret. Le Concierge eut ordre alors de nommer toutes les eſclaves qui habitoient cet appartement : au nom d'une de ces Beautés, le jeune Cabous ne put pas ſe contenir, un battement ex-

traordinaire dans ſon pouls, acheva de découvrir ce qu'il vouloit en vain tenir caché. Avicènes certain que cette eſclave étoit la cauſe de la maladie du Prince, déclara qu'elle ſeule avoit le pouvoir de l'en guérir.

Il falloit le conſentement du Sultan, qui eut la curioſité de voir le Médecin de ſon neveu; il l'eût à peine enviſagé, qu'il reconnut dans ſes traits ceux du portrait crayonné que lui avoit envoyé Mahmoud; mais Cabous, loin de forcer Avicènes à ſe rendre à Gazna, le retint quelque tems auprès de lui, & le combla d'honneurs & de préſens.

Ce Philoſophe paſſa enſuite à la Cour de Nedjmeddèvlé, Sultan de la race des Bouides. Devenu premier Médecin de ce Prince,

il ſut ſi bien gagner ſa confiance, qu'il l'éleva à la charge de Grand-Viſir. Mais il ne jouit pas long-tems de cette dignité brillante; un goût trop vif pour les plaiſirs, ſur-tout pour ceux de l'amour & de la table, lui firent perdre en même-tems ſon poſte, & la faveur de ſon Maître. Avicènes depuis cet inſtant éprouva toutes les rigueurs de l'adverſité, qu'il s'étoit attiré par ſa mauvaiſe conduite; il fut errant & fugitif; il fut ſouvent obligé de changer de lieu & de demeure pour mettre ſa vie en ſûreté. On lui faiſoit un crime de certaines propoſitions qu'il avoit avancées, qui paroiſſoient contredire le ſens de l'Alcoran. Ce Philoſophe qui regardoit (*a*) Alfarabi

(*a*) Alfarabi, ſurnom d'Aboriuaſr Mohammed-Tarkhani, que les Arabes appellent *Al-*

comme ſon Maître, avoit embraſſé toutes ſes opinions ; c'eſt pourquoi le Docteur Algazali dans ſon livre intitulé, *Le Préſervateur de l'erreur*, les accuſe également tous les deux d'être tombés dans l'impiété, pour s'être plus attachés à ſuivre les maximes & les opinions des Philoſophes, que les principes de l'Alcoran. Benchounah, Hiſtorien fameux, dit cependant que pluſieurs

---

farabi, parce qu'il étoit natif de la ville nommée Farab, qui eſt la même qu'Otrar. On lui donne auſſi le ſurnom de *Muallem-Sani*, ou de ſecond Maître ; parce que les Muſulmans regardent Ariſtote comme le premier. Alfarabi a paſſé pour l'homme le plus ſavant de ſon ſiécle. Quelques Docteurs Muſulmans l'ont accuſé d'impiété, & Algazali le range avec Avicènes ſon diſciple parmi les Philoſophes qui ont cru l'éternité du monde, quoiqu'ils admiſſent un premier moteur ; ce qui paſſe chez les Mahométans pour un pur athéïſme.

Docteurs Musulmans ont soutenu qu'Avicènes avoit abjuré ses erreurs sur la fin de sa vie. Il mourut à Hamadan à l'âge de cinquante-huit ans, l'an de l'hégire 428, & de Jesus-Christ 1036.

La connoissance parfaite qu'il avoit de la Médecine, ne le mit pas à l'abri des maux qui affligent l'humanité. Il fut attaqué de plusieurs maladies dans le cours de sa vie; il étoit sur-tout fort sujet à la colique. Ses excès dans les plaisirs & ses infirmités ont fait dire à un Poëte, qui fit son épitaphe, que l'étude profonde de la Philosophie ne lui avoit pas enseigné les bonnes moeurs; ni celle de la Médecine, l'art de conserver sa santé.

Personne ne composoit avec plus de facilité qu'Avicènes; il

écrivoit cinquante pages par jour ſans ſe fatiguer. Les Docteurs de la ville de Chiras ayant fait un recueil d'objections contre un de ſes ouvrages de Métaphyſique, ils le lui envoyèrent à Iſpahan par Caſem. Ce Savant n'étant arrivé que vers le ſoir, entra chez Avicènes avec lequel il ſe mit à diſcourir juſqu'à minuit ; quand Caſem ſe fut retiré, il fit la réponſe aux objections des Chiraziens, & la termina avant le lever du ſoleil. Il la remit auſſitôt à Caſem, en lui diſant qu'il avoit fait ſon poſſible, pour ne pas le retenir plus long-tems à Iſpahan.

Avicènes (*a*) après ſa mort jouit

(*a*) Avicènes a été ſans contredit un des plus grands génies & des plus univerſels qui ait jamais exiſté. Poëte, Orateur, Philoſophe,

d'une ſi grande réputation, que juſqu'au douziéme ſiécle, on le pré-

---

Théologien, Géomètre, Aſtronôme, Médecin, grand Politique, Littérateur, il embraſſoit toutes les ſciences, & réuſſiſſoit également bien dans toutes. Les titres ſeuls de ſes ouvrages prouvent ſa fécondité; ſi l'on fait réflexion, qu'il n'a vécu que cinquante-huit ans, qu'il a été errant & fugitif, & qu'il étoit fort adonné à ſes plaiſirs, on aura de la peine à comprendre comment il a pu trouver le tems de tant travailler. Un coup d'œil rapide jetté ſur le catalogue de ſes Ouvrages convaincra de cette vérité.

De l'Utilité & de l'avantage des Sciences, XX livres.

De l'Innocence & du Crime, II l.

De la Santé & des Remèdes, XVIII l.

Sur les moyens de conſerver la ſanté, III l.

Canons de la Médecine, XIV l.

Sur les Obſervations Aſtronomiques, I l.

Sur les Sciences Mathématiques.

Des Théorêmes, ou Démonſtrations Mathématiques & Théologiques, I l.

Sur la Langue Arabe & ſes propriétés, X l.

Sur le Jugement dernier.

[…]éra pour l'étude de la Philoſophie & de la Médecine, à tous ceux qui l'avoient précédé. Ses ouvrages étoient les ſeuls en vogue dans les Ecoles, même en Europe. Son ſtyle eſt clair, vif, élégant, grave & ſolide. La Médecine lui doit la découverte de la caſſe, de la rhubarbe, du mirabolan, du tamarin : c'eſt auſſi de lui que nous eſt venu l'art de faire le ſucre.

Sur l'origine de l'ame & la réſurrection des corps.

Du but que l'on doit ſe propoſer dans les harangues, & dans les raiſonnemens philoſophiques.

Démonſtration des lignes collatérales dans la Sphère.

Abrégé d'Euclide.

Sur le fini & ſur l'infini.

Sur la Phyſique & la Métaphyſique.

Sur les Animaux & ſur les Végetaux, &c.

Encyclopédie.

CONSEILS DE NABI-EFENDI (a), à son Fils.

Sur la Religion.

LA première chose à laquelle l'homme doit songer, mon Fils, est la Religion; elle doit marcher de-

(a) Nabi-Efendi, Poëte fameux qui fleurissoit sur la fin du siécle passé, est l'Auteur de ce petit Traité en vers, qu'il avoit composé pour l'instruction de son fils. Il étoit non-seulement le meilleur Poëte de son tems; mais il passoit aussi pour écrire en prose avec le plus de pureté. On a de lui un Divan, ou Recueil de Poësies, & différentes Lettres écrites aux Grands de la Porte, que l'on regarde encore aujourd'hui comme un modèle de la vraie Eloquence. Il étoit fort chéri du Sultan Mustapha, & faisoit les délices de tous les Grands de la Porte: il se retira à Alep, après la mort de ce Sultan, & y mourut vers le commencement de ce siécle. J'ai cru que la traduction de ces conseils pourroit être intéressante; parce

vant le ſoin de ſa fortune : il ne ſuffit pas d'être inſtruit des grandes vérités qu'elle renferme, il faut encore les pratiquer. Cinq points principaux ſont la baſe de la Religion Muſulmane : la Profeſſion de Foi, la Prière, le Jeûne, le Pélérinage de la Mecque, & la Dixme des biens. De notre ſoumiſſion à ces devoirs, & de notre exactitude à les remplir dépend tout notre bonheur.

---

qu'elle peut nous donner une idée de la Morale des Turcs. On ſera peut-être ſurpris de les voir penſer comme nous ſur bien des objets ; c'eſt que les idées de l'honnêteté, de la juſtice, de la vertu, ſont les mêmes chez tous les Peuples.

Sur la Profession de Foi.

FAITES ſouvent, mon Fils, votre Profeſſion de Foi (*a*); mais ſurtout que votre cœur ſoit d'accord avec vos lévres. Cette Profeſſion ſacrée eſt le fondement ſur lequel eſt élevé l'édifice de la Religion Muſulmane : elle déſarme le bras du Tout-Puiſſant prêt à frapper le pécheur, & le juſtifie à ſes yeux;

(*a*) La Profeſſion de Foi Mahométane conſiſte en ces paroles : *La ilah illa Allah Muhammed Reſoul Allah*; il n'y a de Dieu que Dieu, & Mahomet eſt ſon Prophéte. Les Muſulmans ont continuellement ces paroles à la bouche, & leur attribuent un grand nombre de vertus. Ce ſont ces paroles que l'Imam fait prononcer à un mourant, & ils ſont perſuadés qu'elles ſuffiſent pour ſauver un homme. Un Chrétien qui prononceroit ces paroles devant des Muſulmans, ſeroit forcé d'embraſſer le Mahométiſme, dont elles ſont la formule.

ſemblable à une lumière éclatante, elle nous éclaire dans le chemin de la véritable Religion, & nous fait éviter les routes obliques de l'erreur : elle diſtingue enfin le Muſulman de l'Infidele.

Sur la Prière (*a*).

L'HEURE de la prière venue, préparez-vous-y par les ablutions que preſcrit la loi ; mais la pureté du corps ne ſuffit pas, elle n'eſt que le ſymbole de celle de l'ame : ne regardez-point la prière comme un exercice pénible, enviſagez-la plutôt comme la plus auguſte fonction que puiſſe remplir un mortel. Elle rapproche en effet la créature du Créateur, & établit, pour

(*a*) Les Muſulmans prient Dieu cinq fois par jour.

ainſi dire, une eſpéce de commerce entre Dieu & l'homme : ſoyez recueilli durant ces momens précieux, & anéantiſſez-vous devant l'Etre ſuprême.

Sur le Jeûne.

OBSERVEZ, mon Fils, le Jeûne du Ramazan (*a*); il n'y a que les maladies qui puiſſent légitimement en diſpenſer. Quel eſt le Muſulman

(*a*) Ramazan, c'eſt le nom du neuviéme mois de l'année lunaire Arabique; c'eſt ce mois, dans lequel Mahomet a commandé l'obſervance d'un jeûne, qui conſiſte à s'abſtenir de boire, de manger, & de coucher avec ſa femme, depuis la pointe du jour juſqu'au coucher du Soleil : il eſt d'une obſervation ſi indiſpenſable, que les malades qui ne le peuvent pas obſerver, doivent jeûner un autre mois entier, après qu'ils ont recouvré la ſanté, ainſi que les voyageurs & les ſoldats qui ſont en campagne.

pénétré de la vérité de sa religion, & jouissant de la santé, qui ose le rompre? Il est la source de mille bienfaits, dont Dieu récompense notre fidélité à ses ordres : les passions les plus violentes sont domptées par le jeûne, & n'ont plus d'accès dans notre cœur ; il nous fait presque participer à la nature des Anges.

Sur le Pélérinage de la Mecque.

N'ENTREPRENEZ point, mon Fils, d'autres pélérinages (*a*) que

---

(*a*) (Pélérinages.) Mahomet, après avoir parlé des excellences du Temple de la Mecque dans le Chapitre d'Amran, établit la Loi du Pélérinage par ces paroles : « Dieu a ordonné le Pélérinage du Temple de la Mecque, à quiconque sera en état de faire ce voyage. »

Les trois plus célèbres Docteurs de la Loi Mahométane, dont les avis partagent tous

celui de la Mecque ; cette ville est le centre du monde & celui de toute

---

les sentimens, expliquent différemment les conditions qui rendent ce Pélérinage indispensable.

Schafei dit qu'il suffit d'avoir des provisions nécessaires, & une monture, pour y être obligé.

Malek veut que ces conditions soient la santé du corps, & des facultés suffisantes pour se pourvoir des choses nécessaires au voyage.

Abou-Hanifé, croit que le pouvoir requis dans ce Chapitre, s'étend non-seulement aux provisions nécessaires pour le voyage, mais qu'il comprend aussi la santé, la commodité d'une voiture, sans laquelle on n'y est pas obligé : c'est cette décision que la plûpart des Musulmans, & particulierement les Turcs ont reçu. Il y a, malgré cela, un grand nombre de pélerins qui suivent la Caravane à pied Les Califes satisfaisoient autrefois eux-mêmes à l'obligation du pélérinage. Haroun-Erréchid fut le dernier des Califes Abbassides qui le fit ; il distribua dans ce voyage aux habi-

toute ſainteté (*a*). Quel bonheur pour un Mortel de voir la Kaaba (*b*) ou la maiſon de Dieu, & de

---

tans de la Mecque & de Médine, la ſomme d'un million cinq cens mille dinars d'or, ce qui fait la ſomme de trente millions de notre monnoie.

Les Arabes prétendent que ce pélérinage étoit en vogue dans l'Arabie avant le Mahométiſme, & même dès le tems d'Abraham & d'Iſmaël ſon fils, qu'ils ſuppoſent avoir été les Fondateurs de ce Temple.

(*a*) Les Muſulmans croient que la Mecque eſt le centre du monde.

(*b*) Kaaba, ou Beitoullah; ce ſont les noms qu'ils donnent au Temple de la Mecque. La Kaaba eſt un bâtiment quarré, qui a vingt-quatre coudées en longueur des deux côtés, qui regardent l'Orient & l'Occident, & vingt-trois ſeulement des deux côtés qui ſont expoſés au Midi & au Septentrion : ſa porte eſt au côté Oriental, & a un ſeuil relevé de terre d'environ quatre coudées ; enſorte que n'y ayant point de dégrés pour y monter, ceux qui s'en approchent font leur prière en appliquant leur front ſur le ſeuil de cette porte.

La hauteur de ce bâtiment est de vingt-ſept coudées ; ſa premiere couverture n'eſt point expoſée aux injures de l'air, étant parée par un ſecond toît qui reçoit les eaux du ciel : le premier toît & les murailles ſont couvertes de riches étoffes, & de brocard d'or & de ſoie, que les Califes fourniſſoient autrefois, & que les Sultans de Conſtantinople envoient toutes les années actuellement. L'on voit autour de ce Temple des portiques ou galeries magnifiques, qui ſont éclairées la nuit par une infinité de lampes pour la commodité des pélerins.

Les Arabes prétendent que du tems d'Adam dans la place où le Temple eſt bâti, il y avoit une tente toute dreſſée, laquelle avoit été envoyée du ciel, pour ſervir aux hommes de lieu propre à rendre le culte ſouverain qu'ils doivent à Dieu. Adam viſitoit ſouvent ce lieu: ſon fils Seth jugea à propos d'y bâtir un Temple de pierre, lequel pût ſervir à ſa poſtérité. Ce premier Temple ayant été renverſé par le Déluge, fut rebâti enſuite par Abraham & par ſon fils Iſmaël. La tradition des anciens Arabes avant Mahomet, étoit qu'Abraham ayant voulu, pour obéir à Dieu, ſacrifier ſon fils Iſmaël, l'Archange Gabriel fut envoyé de Dieu pour l'en empêcher, & pour ſubſtituer en la place d'Iſmaël, un bélier que le pere &

baiser la pierre noire (a)? Zim-

---

le fils sacrifièrent ensemble au Dieu vivant. Après ce sacrifice, ils reçurent ordre de Dieu de lui bâtir un Temple, où Seth en avoit bâti un. Ces deux Patriarches édifièrent donc la Kaaba, & pour éterniser la mémoire de leur obéissance & de leur sacrifice, ils attachèrent les cornes du bélier qu'ils avoient immolé à la goutière qui reçoit les eaux de la couverture; & elles y demeurèrent jusqu'à ce que Mahomet les fît enlever, pour ôter aux Arabes tout sujet d'idolâtrie.

(a) La pierre noire hadjaroul-assouad, pierre noire en général, mais en particulier, une pierre de cette couleur attachée à un des piliers du portique du Temple de la Mecque. Cette pierre, selon la tradition des Arabes, a été révérée dès les premiers tems dans le Temple de la Mecque. Les Musulmans lui attribuent des qualités merveilleuses, comme de nager sur l'eau, d'engraisser un chameau maigre qui la porte, d'avoir quelquefois une si grande pesanteur que plusieurs bœufs ne peuvent l'ébranler, & quelquefois d'être fort légère, & plusieurs autres choses fabuleuses. Ils prétendent aussi qu'autrefois cette pierre étoit d'une blancheur éblouissante, & que les

zim (*a*), puits merveilleux, tes eaux plus précieuses que les dia-

---

péchés des hommes l'ont rendu noire comme elle est aujourd'hui. Les Pélerins baisent religieusement cette pierre noire; & ils ne croiroient pas, sans cela, avoir satisfait aux devoirs du pélérinage de la Mecque.

(*a*) Zimzim, nom d'un puits qui est à la Mecque, que les Musulmans disent être la source que Dieu fit sortir en faveur d'Agar & d'Ismaël, qu'Abraham avoit chassés de sa maison & obligés de se retirer en Arabie. Ce puits est en grande vénération parmi les Musulmans, & tous les Pélerins ne manquent pas de boire de son eau, & d'en rapporter même dans leur pays dans des bouteilles de plomb. Mahomet, pour rendre la ville de la Mecque, qui étoit le lieu de sa naissance, plus considérable, pour échauffer la dévotion des peuples & y attirer une plus grande foule de Pélerins, a donné de grands éloges à l'eau de ce puits. Il y a une tradition de lui, reçue par Omar, qui porte que l'eau du puits de Zimzim sert de remède & donne la santé à celui qui en boit, & que celui qui en boit abondamment reçoit la rémission de tous ses péchés.

mans, donnent la vie à ceux que tu désaltère. Prosternez-vous, mon Fils, du plus loin que vous appercevrez ce Temple sacré, & faites-en le tour plusieurs fois.

Sur la Dixme des biens & sur l'Aumône.

Le Zékath (*a*) ou la Dixme de vos biens, mon Fils, est de pré-

(*a*) Zékath : les Musulmans appellent ainsi la portion de leurs biens qu'ils doivent distribuer aux pauvres, selon leur loi. On lui donne ordinairement le nom de Dixme ; mais c'est abusivement, tant parce que cette portion n'est pas pour les Imans ou Prêtres, qu'à cause que souvent elle va jusqu'au cinquiéme, suivant la nature des biens que l'on possède, & que les bons Musulmans se dépouillent souvent d'un quart ou de la moitié de leurs biens, pour satisfaire à cette obligation. Il y en a même plusieurs, comme Hasan, fils d'Ali, neveu de Mahomet, & autres, qui se sont dépouillés de tous leurs biens, en une seule fois, en faveur des pauvres.

cepte divin ; c'eſt le patrimoine des pauvres, & la leur refuſer, c'eſt retenir le bien d'autrui. Les riches ne ſont, pour ainſi dire, que les tréſoriers de ceux qui ſont dans l'indigence. Vos biens, loin de diminuer par vos largeſſes, ne feront qu'augmenter. Ceux de l'homme dur & avare, au contraire, ſe diſſiperont comme une fumée légère qu'emporte le vent, & il ſera tout étonné de ſe trouver les mains vuides. Dieu qui vous a fait naître dans le ſein de l'opulence, pouvoit vous placer dans celui de la pauvreté : ayez donc de la douceur & de l'humanité pour ceux qui ſont dans le beſoin ; que jamais aucune parole déſagréable ne vous échappe en leur parlant. Ouvrez votre porte aux Dervichs & aux pauvres ; cette action eſt

plus agréable à Dieu, que de bâtir des Mosquées, que de jeûner continuellement, ou de faire plusieurs fois le pélérinage de la Mecque.

Il ne suffit pas de donner, mon Fils; il faut choisir l'objet de vos dons: Que la veuve & que l'orphelin tiennent le premier rang; essuyez les larmes que fait couler la mort d'un mari ou d'un pere; ou plutôt qu'ils le retrouvent en vous. Que ceux qui sont accablés d'infirmités touchent votre coeur; adoucissez par vos soins généreux leur triste situation. Qu'il est doux de porter sur nos pas la sérénité & l'abondance! n'est-ce pas imiter en quelque façon le Tout-Puissant?

Prenez garde, mon Fils, qu'une vaine ostentation n'empoisonne

vos dons : ſi vous les publiez, ils ont perdu tout leur mérite ; Dieu ſeul doit en avoir la connoiſſance. Adouciſſez par la manière de donner la honte toujours attachée à recevoir. Combien de gens préfèrent la mort à l'humiliante poſture de ſuppliant ? D'autres nés dans les grandeurs, & devenus le jouet de la fortune, dévorent en ſecret leurs miſères, & périſſent en cachant leurs maux. Faites vos efforts pour les découvrir, & tariſſez la ſource de leurs larmes. N'oubliez point cette parole d'un ancien : « En faiſant du bien aux » autres, vous vous en faites à » vous-même. » Ne vaut-il pas mieux diſpoſer ainſi de ſes richeſſes que de les diſſiper dans le luxe & dans la molleſſe, ou bien dans des repas ſomptueux avec de vils adu-

lateurs qui vous louent en votre présence, & qui vous déchirent quand vous êtes disparu?

Sur l'Etude des Sciences.

CONSACREZ, mon Fils, l'aurore de votre raison à l'étude des Sciences; elles sont d'une ressource infinie dans le cours de la vie; elles forment le coeur, polissent l'esprit & instruisent l'homme de ses devoirs. C'est par elles que l'on parvient aux honneurs, & aux dignités; elles nous délassent & nous amusent dans la prospérité, & deviennent notre consolation dans l'adversité. Je ne finirois point, si je voulois entrer dans le détail de tous les avantages qu'elles renferment; mais en vain, sans une application continuelle, vous voudriez acquérir les sciences; elles

ſont filles du travail, & ce n'eſt que par ſon moyen que vous pourrez obtenir leur poſſeſſion.

Tâchez de vous orner l'eſprit de toutes ſortes de connoiſſances; il ſe préſente dans le cours de la vie une infinité d'occaſions, où elles deviennent néceſſaires. Quelle immenſe diſtance n'y a-t-il point du Savant à l'Ignorant? La lumière la plus éclatante comparée avec les ténèbres les plus épaiſſes, la vie avec la mort, & l'exiſtence avec le néant, expriment foiblement l'intervale qui ſépare l'homme inſtruit de celui qui ne l'eſt pas. L'ignorance eſt la ſource empoiſonnée, d'où découlent tous les maux qui affligent cet univers, l'aveugle Superſtition, l'Irréligion, la Barbarie deſtructrice des Arts, marchent à ſes côtés; elle

est suivie de la Honte, du mépris & de la Bassesse.

La langue Arabe, cette langue si riche, & en même tems si ancienne, qu'elle paroît avoir commencé avec le monde; cette langue que parloit Abraham & son fils Ismaël, & qui, depuis ces Patriarches jusqu'à nous, s'est conservée dans toute sa pureté, doit être le premier objet de vos études : mais il ne faut pas consacrer tout le tems de votre jeunesse à l'apprendre. Les langues ne sont, pour ainsi dire, que les avenues qui conduisent au temple où résident les Sciences.

Méditez, mon Fils, les loix divines & humaines; elles sont toutes renfermées dans l'Alcoran : ces connoissances une fois acquises, appliquez-vous à la Logique & à

la Physique. Nourrissez-vous sur-tout de la lecture des meilleurs Auteurs. Un oiseau sans aîles, ose-t-il s'élever dans la région de l'air? Le coquillage précieux qui renferme la perle, ne se trouve point sur la surface de l'eau; c'est au fond de la mer, & à travers mille dangers qu'il faut aller le pêcher.

Qu'il ne faut point desirer les richesses avec trop d'ardeur.

Le faux éclat des richesses, mon Fils, éblouit les yeux des hommes foibles & intéressés; qu'il n'éblouisse point les vôtres; ils soupirent sans cesse après des biens qu'ils n'ont pas, & leur cœur insatiable est en proie à mille desirs inutiles. Que leurs malheurs vous instruisent & vous les fassent évi-

ter. N'ouvrez jamais la bouche pour demander ; le perſonnage de ſuppliant dégrade l'homme d'honneur. Pourquoi vous adreſſer à un foible mortel comme vous dans vos beſoins ? Que peut il, & que poſſede-t-il, pour vous en faire part ? Dieu a départi à chacun les richeſſes ſelon ſa divine volonté, & perſonne n'a pu s'emparer de la portion qui vous a été deſtinée.

La tranquillité & le bonheur de la vie conſiſtent à être ſatisfait de ſon état, Dieu qui vous y a placé, n'ignore pas vos beſoins. Mettez votre confiance dans ſa divine Providence, & il les préviendra. Pourquoi l'homme eſt il ſi paſſionné pour l'or & l'argent ? Ces vils métaux ne peuvent appaiſer ni la faim, ni la ſoif ; ils ne peuvent pas même remplacer les alimens

les plus ſimples. En vain le laboureur eſpéreroit de recueillir une moiſſon utile d'un champ où il auroit ſemé l'or & l'argent : ces deux métaux ne ſont point les véritables richeſſes, ils n'en ſont tout au plus que les ſignes.

Evitez de jamais rien recevoir de quelqu'un. L'on peut cependant accepter un préſent d'un Ami intime ; mais il faut faire naître adroitement l'occaſion, pour avoir ſa revanche avec lui. Soyez retenu & circonſpect dans vos promeſſes ; mais quand vous avez donné votre parole, tenez-la religieuſement : les promeſſes ſont des dettes pour un homme d'honneur, qu'il doit acquiter fidélement.

Sur la Raillerie.

Evitez, mon Fils, la raillerie; elle blesse souvent celui qui en est l'objet. Un Railleur de profession est le fléau de la société, & tout le monde le redoute & le fuit. Ne sacrifiez personne à la fureur de dire un bon mot; semblable à une fléche aigue, il perce le cœur de celui contre lequel il est lancé Ce n'est pas qu'en rigide Censeur, je veuille bannir une plaisanterie innocente, un badinage leger. Une raillerie fine & délicate est l'ame de la converiation, & en fait tout le sel; mais combien peu de gens la savent manier, & qu'il est difficile de ne la point pousser trop loin.

Interdisez-vous absolument toute sorte de médisance. Il y a de la

baſſeſſe & de la lâcheté à attaquer celui qui ne peut pas ſe défendre; parce qu'il eſt abſent. Un médiſant eſt abhorré de tout le monde; ſes meilleurs amis l'évitent, & perſonne ne croit être à l'abri des traits de ſa langue envenimée.

Sur l'Orgueil, la Haine, & les Procès.

Tous les hommes ſont égaux, mon Fils : la vertu ſeule & non pas la fortune, devroit mettre de la différence entre eux. Ne faites donc ſentir à perſonne la ſupériorité de votre rang. Soyez acceſſible & affable à tout le monde : la véritable grandeur eſt humaine. N'ayez pas un front dédaigneux; & un œil où ſemblent reſider l'orgueil & les mépris des autres. Que

votre visage, loin d'inspirer la terreur, porte par-tout la sérénité, & annonce la bonté de votre ame. N'usez point de termes durs envers ceux qui dépendent de vous, & n'exigez pas d'eux des services au-dessus de leurs forces. Ne conservez pas de la haine ou de l'inimitié contre votre prochain; c'est renoncer à sa propre tranquillité, & se préparer bien des chagrins, que de se livrer au ressentiment. La vengeance la plus noble que l'on puisse tirer d'une injure, c'est de n'imiter pas celui qui nous l'a faite. Evitez sur-tout la colère & les désordres qu'elle entraîne après elle. Entrez dans les peines de vos Amis, & tâchez de les adoucir par vos soins généreux : prodigue quand il faut les obliger, devenez de la dernière réserve quand vous

aurez besoin d'eux, & tâchez de ne leur devenir jamais à charge ; c'est l'unique moyen de conserver l'amitié.

Evitez, s'il est possible, de vous mêler des affaires des autres ; & ne vous chargez ni de la tutelle, ni de la procuration de personne. Fuyez les procès ; & ne faites point retentir de vos cris le Temple de la Justice. Celui qui aime les procès est le plus malheureux de tous les hommes; il coule ses jours dans les querelles, & les termine dans la pauvreté. Ne vous présentez pas devant la porte du Sultan, pour porter des plaintes contre celui qui vous a offensé : remettez votre vengeance à Dieu ; il vous protégera, & confondra vos ennemis. Que vos mains ne soient ouvertes que pour faire le bien, &

que vos pieds ſoient immobiles pour marcher dans la voie du crime.

DIVERS CONSEILS.

SONGEZ, mon Fils, au plus tendre des Peres ; ſon bonheur ou ſon malheur dépendent de votre attachement à la vertu ou au crime. Soyez doux & affable avec les autres ; la douceur nous concilie tous les eſprits. Un air fier & dédaigneux rebute tout le monde ; tandis qu'un viſage, ſur lequel ſont peintes la douceur & la bonté, attire tous les cœurs. Laiſſez l'orgueil aux habitans des enfers ; ils n'y ont été précipités que pour s'être livrés à cette funeſte paſſion.

Fuyez la compagnie des gens altiers & hautains, ou ſi le hazard vous raſſemble avec eux, ſans que vous puiſſiez l'éviter, confondez leur vanité par votre modeſtie. Ne ſuivez point la maxime ordinaire du ſiécle, qui ordonne de rendre fierté pour fierté. L'orgueil eſt une maladie cruelle, qui fait enfin périr celui qui en eſt attaqué.

Ne ſoyez pas avide des honneurs & des dignités; elles vous rendroient malheureux dans ce monde, & attireroient peut être ſur vous la colère de Dieu dans l'autre. Je veux pour un inſtant que la roue de la fortune conſtante pour vous ſeul, vous élève au plus haut degré; devez-vous pour cela vous imaginer être d'une nature plus parfaite que le reſte des hommes, & verſer ſur eux le

mépris à pleines mains ? Prenez donc garde, mon Fils, que les hommes ne fascinent vos yeux. Si élevé que vous soyez, n'affectez pas un air de grandeur; ne souffrez pas que l'on baise votre main (*a*), ou le pan de votre robe. Saluez tout le monde avec bonté, & n'exigez pas que l'on se leve quand vous marchez par les rues : moins vous exigerez de respect des hommes, & plus ils seront empressés à vous en rendre.

La dissimulation quand elle n'est pas poussée à l'excès est quelquefois permise dans le cours de la vie, sur-tout avec les méchans. L'on n'est pas obligé de dévoiler

(*a*) Les Petits dans l'Orient baisent la main ou le bas de la robe des Grands quand ils les abordent.

ſon ame à leurs yeux pervers : trop de ſincérité, en traitant avec eux, altéreroit notre tranquillité & troubleroit notre repos.

N'allez pas en vil paraſite vous préſenter à toutes les tables, & ne faites point gémir ſous les coups redoublés du marteau les portes des Grands. Le tems, ſemblable à un fleuve rapide, s'écoule avec impétuoſité, ſans jamais revenir, & va s'abîmer dans le gouffre des ſiécles. Quel aveuglement ou plutôt quelle fureur de le perdre à faire notre cour à des Hommes qui reçoivent nos hommages d'un air dédaigneux ?

Le meilleur moyen de conſerver un ſecret, ſeroit de ne le révéler à perſonne, il y a cependant des circonſtances où l'on eſt bien aiſe de le verſer dans le ſein

d'un Ami ; mais il faut l'avoir bien éprouvé auparavant, être sûr de sa discrétion. Fuyez ceux qui n'aiment que le plaisir & la dissipation, & qui ont un esprit léger & inconstant.

La trop grande crédulité, & l'extrême défiance, sont deux défauts opposés qu'il faut éviter. L'on ne doit ni croire aveuglement tout ce que l'on dit, ni douter de tout ce que l'on entend. Le flambeau du discernement doit nous éclairer, & nous montrer où est la vérité : fermez l'oreille aux louanges. La plûpart ne sont dictées que par une basse flatterie ou un vil intérêt. Quant aux louanges des méchans, il ne faut jamais les écouter ; ils ne vous encensent que pour ternir votre vertu, & vous attirer dans le crime.

Ne vous préſentez jamais nulle part, ſans y avoir été invité; ſurtout n'allez que dans des maiſons où regne l'honneur. Que les aſſemblées où vous vous trouvez, ſoient l'école de la vertu & non pas celle du vice.

Il y a un juſte milieu entre le ſilence & la trop grande abondance de paroles. On fuit l'homme taciturne; & un grand parleur eſt regardé comme le tyran de la converſation. La nature (*a*) qui ne nous

(*a*) (La Nature.) Ne diroit-on pas que ces paroles ſont la tradition des deux vers ſuivans de Caton le Cenſeur:

Os unum Natura, duas formavit & aures;
Ut plùs audiret, quàm loqueretur homo:

Certainement Nabi-Efendi, Auteur de ce petit Traité de Morale, ne les avoit jamais lus, & ne ſavoit pas un mot de Latin. Les Sa-

nous a donné qu'un ſeul organe pour la parole, nous en a donné deux pour l'ouïe; afin de nous apprendre qu'il faut plus écouter que parler. Soyez concis dans vos narrations : le véritable moyen de plaire eſt de dire beaucoup en peu de mots, & d'inſtruire en amuſant.

Parlez à tout le monde avec une douceur mêlée de nobleſſe & de dignité ; ſur-tout ne répondez jamais avec aigreur. Reprocher aux autres leurs défauts, c'eſt s'ériger en cenſeur de la ſociété.

---

vans, parmi les Turcs, ne s'attachent qu'à l'étude de l'Arabe & du Perſan; & ont un ſouverain mépris pour le Latin, le Grec, & toutes les autres Langues en uſage parmi les Chrétiens. Celui qui parmi eux s'y adonneroit, ſeroit preſque regardé comme un infidele. Les Beaux-Eſprits ſe rencontrent.

Les hommes ne nous pardonnent jamais de les avoir humiliés. Ne faites point trop sentir dans la conversation la supériorité de votre génie ; c'est un grand art de mettre les autres à même de faire briller leur esprit. Leur amour propre en est flatté, & ils sont contens de nous, quand ils le sont d'eux-mêmes. Ayez de l'indulgence pour ceux qui sont moins éclairés que vous. Dieu n'a pas départi à tous les hommes le même degré de lumière.

Sur la Fourberie.

Ne vous abandonnez point, mon Fils, à la fourberie & à ses détours obscurs. Elle est le partage des ames lâches & basses. Il faudroit encore mieux donner dans l'autre extrémité, & passer pour un

homme ſimple. La fourberie eſt un vice mépriſable, & précipite dans le malheur celui qui s'y livre. Elle nous eſt inſpirée par le démon, qui nous égare pour nous faire partager ſes malheurs.

Le menſonge réſide ſur les lévres du fourbe, & ſa bouche n'eſt ouverte que pour tromper. Il ſeme par-tout la diviſion, & il allume le feu de la diſcorde; mais il en eſt bientôt puni lui-même. Devenu l'objet de la haine & du mépris public, aucune de ſes entrepriſes n'eſt couronnée par le ſuccès; & comme il eſt l'ennemi de tout le monde, chacun s'empreſſe à traverſer ſes deſſeins : ſes jours ſont empoiſonnés pa les peines; il meurt enfin deshonoré. Vous n'ignorez point le proverbe qui dit : « Que tôt ou tard le fourbe eſt

» pris dans les filets qu'il tend aux » autres. »

La fourberie, le menfonge & la calomnie, font trois monftres échappés des enfers pour ravager la terre. Un véritable Mufulman doit les combattre & les vaincre. Le bien, la vie, l'honneur du prochain font des dépôts facrés qui nous ont été confiés par le Tout-Puiffant. Ofer y toucher eft un facrilége horrible.

Sur le Vin & fur l'Opium.

Le vin, mon Fils, étoit un préfent que la Nature avoit fait aux Mortels, pour réparer leurs forces épuifées par le travail & adoucir leurs maux. Mais ils ont abufé de ce don précieux; l'ufage immodéré qu'ils en ont fait, a obligé notre Prophéte à profcrire cette

liqueur. Soumettez-vous sans murmurer à la loi (*a*) qu'il a portée.

(*a*) (La loi.) Il y a dans l'Alcoran deux passages touchant l'interdiction du vin. Osman, l'un des successeurs de Mahomet, l'ayant interrogé sur le vin & sur les jeux de hazard, Mahomet lui répondit par ce verset de l'Alcoran :

« Il y a dans ces choses-là de grands dangers & de grands avantages pour les hommes. »

Les Musulmans de ce tems-là, ayant appris cette réponse, laissèrent à part la considération du danger, & s'arrêtant aux avantages que les hommes tiroient du vin, continuèrent à en boire. Mais Osman ayant vu quelques mois après ce qui s'étoit passé dans un festin à Médine, où les convives échauffés par le vin s'étoient battus, en porta ses plaintes à Mahomet : celui-ci publia alors le verset de l'Alcoran qui se lit dans le chapitre intitulé, *Maidah* ou *de la Table*, dans ces termes :

« Certainement le vin, les jeux de hazard, » les pierres sur lesquelles l'on sacrifie des » chameaux ou autres animaux pour être » partagés par le sort des flèches, sont toutes

Le vin dégrade celui qui en boit avec excès de l'humanité même, & lui fait perdre la raison, qui devroit être son guide ; il ruine la réputation, & nous ferme pour toujours l'entrée des honneurs & des dignités.

Mais si le vin produit des effets si pernicieux, ceux de l'Opium (a)

» choses abominables devant Dieu ; retirez-» vous-en, afin que vous vous sauviez. ».

Nonobstant ces paroles si claires, il y a beaucoup de Mahométans qui ne croient pas que le vin leur soit absolument défendu.

(a) (Opium.) Les Musulmans, & sur-tout les Turcs, font un grand usage du jus de Pavot qu'ils nomment *Afioum*. Ils se servent aussi d'une autre plante qu'ils appellent *Benk*, qui est l'hyosciamus ou la jusquiame, dont la principale qualité, de même que celle du pavot, est d'enivrer & d'endormir. Quoiqu'il ne soit pas fait mention de ces drogues dans l'Alcoran, cependant les Docteurs les plus rigides, regardent ceux qui en font usage,

ſont mille fois plus funeſtes. C'étoit ſans doute de cette plante que Dallé Mutaléha (a), cette fameuſe Magicienne d'Egypte, préſenta à ceux qui vouloient la faire périr, quand elle les changea en toute ſorte d'animaux. C'eſt l'effet que produit le jus du Pavot : elle tire de la claſſe des hommes, celui qui en fait uſage, pour le ranger ſous

---

comme des infracteurs de la loi. La raiſon que ces Docteurs allèguent eſt que ces deux drogues, ôtant la liberté de l'eſprit & privant de l'uſage de la raiſon, elles produiſent le même effet que le vin, & doivent être proſcrites également.

Le meilleur opium ſe trouve à Aboutigé, ville de la Thébaïde en Egypte, où il croît beaucoup de pavots noirs ; c'eſt de-là qu'il ſe tranſporte dans le Levant juſqu'aux Indes.

(a) Fameuſe Magicienne d'Egypte, dont il eſt beaucoup parlé dans les Romans Orientaux, & que l'on peut comparer à notre Circé.

celle des bêtes. Voyez la démarche d'un preneur d'Opium : il s'avance à pas lents & tardifs ; ses jambes peuvent à peine soutenir son corps, tout maigre & décharné qu'il est ; ses yeux pâles & éteints, ses joues creuses, son teint livide & plombé, font douter en le voyant, si c'est un cadavre sorti du tombeau ou un être qui respire.

Sur la Parure & sur les Dettes.

Prenez garde, mon Fils, de vous livrer à un luxe excessif dans vos habillemens ; la beauté étant une des qualités que les hommes prisent le plus dans les femmes, elles sont excusables de rechercher avec empressement tout ce qui peut la relever. La parure est faite

pour le beau ſexe ; l'homme ne doit ſonger qu'à orner ſon eſprit de connoiſſances utiles & agréables. Mais ſous le prétexte d'éviter une parure trop recherchée, il ne faut pas donner dans l'autre extrémité, & avoir un air cynique. La propreté & la modeſtie, dans les habits, ne ſont pas incompatibles. Que votre habillement ſoit conforme à votre état ; cependant telles richeſſes que vous ayez, ne portez point des fourures trop précieuſes. Celles de renard noir & de martre zibéline, ne ſont que les dépouilles des animaux, quelle petiteſſe d'eſprit n'y a-t-il pas à en tirer vanité ? Souvenez-vous qu'à la mort il vous faudra quitter ces habits ſuperbes, & qu'il ne vous reſtera qu'un linceul.

Le faſte dans les habits plonge

dans les dettes, & les dettes précipitent dans une infinité de malheurs. Celui qui eſt endetté perd le bien le plus précieux de la ſociété, qui eſt la liberté; il devient l'eſclave de ſon créancier: le terme d'un billet échu qu'il eſt dans l'impoſſibilité de payer, eſt pour lui le terme de la vie; la priſon où il eſt renfermé, lui paroît un tombeau. Un uſurier avide abuſe de ſon malheur; bientôt un change énorme abſorbe tout ſon bien, & achève de le ruiner: il eſt traîné de Tribunaux en Tribunaux, & il devient enfin la fable de toute une ville. Voilà, mon Fils, les maux qui accompagnent le luxe: je vous en ai fait la peinture, afin que vous les évitiez. Il vaudroit mieux être couvert de haillons, aller même tout nud, que d'être

endetté : l'on jouit au moins de la liberté.

Ne prêtez jamais de l'argent ; l'on est souvent la victime de trop de bonté. La droiture & la reconnoissance sont deux vertus bien rares parmi les hommes. Ils oublient aisément les bienfaits, & nient leur dette : les faux sermens ne leur coutent rien ; & ils aiment mieux consumer leur argent en frais de Justice, que de payer leurs dettes. Votre débiteur est-il attaché à quelque Pacha, osez-vous alors lui demander votre argent ? son protecteur va solliciter lui-même les Juges, il suborne de faux témoins, & malgré la justice de votre droit, son crédit le met à l'abri de toutes vos poursuites. Ce siécle est si pervers, que l'on n'ose pas même rendre service.

SUR L'AMBITION.

Portrait de ceux qui recherchent la faveur des Pachas.

N'ÉCOUTEZ point, mon Fils, la voix de l'ambition : fuyez les dignités élevées ; le bonheur eſt dans la médiocrité. Les grandes affaires entraînent après elles de grands ſoins ; & celui qui en eſt chargé, doit renoncer à ſa propre tranquillité. Mais c'eſt peu que de faire le ſacrifice de ſon propre repos, il devient encore l'objet de l'envie publique : la haine, la jalouſie ſe déchaînent contre lui, & la calomnie aiguiſe ſes traits.

Le Sage fuit les Cours des Pachas. Eh ! qu'iroit-il faire dans des lieux d'où la vertu eſt bannie, & où regnent l'injuſtice & la tyran-

nie? La ſcience, le mérite, la probité, ne ſont point des qualités qui puiſſent nous attirer la faveur des Gouverneurs de Provinces : ils ne l'accordent qu'à d'infâmes délateurs, qui ont le coupable talent de les enrichir, en leur apprenant l'art de fouler les peuples.

Les Pachas reſſemblent au chaſſeur avide, qui ſe ſert du faucon pour faire la guerre aux habitans des airs. Ils meſurent la conſidération qu'ils nous accordent ſur l'utilité dont nous leur ſommes. Celui qui fait couler l'or & l'argent dans leur tréſor, en ouvrant les canaux de l'injuſtice & de la vexation, devient leur favori. Quiconque veut parvenir auprès d'eux, doit renoncer à tous les principes de l'honneur & de l'équité. Il faut ſacrifier les peuples

à leur avidité, porter la désolation dans les familles, & devenir l'objet de la terreur & de la haine de toute une Province.

Examinez, mon Fils, la conduite d'un ambitieux qui veut parvenir à jouir seul de la faveur d'un Pacha. Des rivaux dangereux lui font-ils obstacle? il emploie tour à tour la trahison, la calomnie, les noirceurs les plus atroces : les crimes ne lui coutent rien, pourvû qu'il puisse réussir. Mais ses desseins injustes ne réussissent pas toujours. Ceux qui courent la même carrière, & qui sont aussi méchans que lui, l'arrêtent dans sa marche, & le font rentrer dans le néant d'où il est sorti. Que s'il est assez heureux pour terrasser son adversaire, il se livre alors à la vengeance la plus cruelle; il ne peut

l'assouvir qu'en faisant couler tout le sang de celui qui a osé lui résister. Ses intrigues, ses crimes l'ont enfin conduit à la place après laquelle il soupiroit depuis si longtems. Ses rivaux ont pris la fuite ou sont péris. Il possède seul la faveur du Pacha, qui n'est plus conduit que par ses conseils, & qui reçoit toutes les impressions qu'il lui donne.

Quel changement son élévation ne cause-t-elle pas dans sa personne? L'orgueil est peint sur son visage; le fiel le plus amer découle de sa bouche. Il daigne à peine jetter un coup d'oeil sur ses anciens amis. Il faut fléchir le genouil devant cette idole & encenser ses caprices. Quiconque ose le contredire, est perdu sans ressource; il empêche de réussir une af-

faire, qui n'eſt pas entrepriſe ſous ſes auſpices. Habile dans l'art de fouler les peuples, les boutiques, les fours, les bains, les jardins ſont ſoumis à un nouvel impôt qu'il s'approprie. Il envahit enfin le bien du public & celui des particuliers.

Mais ſon bonheur n'eſt ni pur, ni conſtant ; la crainte, la défiance, les ſoupçons, mille paſſions différentes agitent ſon ame. L'idée de ſes crimes ſe préſente ſans ceſſe à ſon eſprit & le tourmente : ſouvent une mort violente le plonge dans la nuit du tombeau ; ou bien un ennemi puiſſant s'élève contre lui, le terraſſe, & il termine ſa carrière dans un triſte exil, ou dans une priſon obſcure. Malheur à l'homme avide & ambitieux, qui fait couler nuit

& jour les larmes des peuples désolés! ces larmes réunies forment enfin un torrent qui l'entraîne avec ses richesses criminelles.

Je vous ai fait, mon Fils, le portrait des Grands dévorés d'ambition ; il faut maintenant vous tracer celui des Grands qui ont la modération & la probité en partage. On ne les voit point assiéger la porte des Pachas, & tâcher de s'insinuer auprès d'eux, pour leur faire commettre mille injustices. Ils ne sont ni courtisans, ni flatteurs. Leur bien, fruit de leur épargne ou de celle de leurs ancêtres, est administré sagement & les fait vivre avec dignité. Les ambitieux censurent une conduite si opposée à la leur, & les accusent de lâcheté & de foiblesse ; mais ils méprisent leurs vaines clameurs

& coulent des jours purs & fé- reins. Prenez, mon Fils, ces derniers pour modèle; que votre ame soit inaccessible à l'ambition. Fuyez la Cour des Pachas; ce n'est pas là où réside le bonheur : il est chez vous, si vous savez y attirer des Amis vertueux, & si vous pouvez occuper votre loisir par une lecture utile & agréable.

Sur le Mensonge, l'Hypocrisie & la véritable Sainteté.

Que votre bouche, mon Fils, soit le temple de la vérité & non pas celui du mensonge. Celui qui ne craint pas de souiller ses lévres par une fausseté, est le plus méprisable de tous les hommes. Le mensonge est la source d'une infinité de maux : mais il ne suffit

pas de ne point bleſſer la vérité ; il faut encore fuir ceux qui la trahiſſent. Le Prophéte a dit, que la bouche du menteur, ſemblable à un gouffre empeſté, infectoit l'air de tous les environs. Si l'on paroît douter de ce que vous dites, ne cherchez pas à l'affirmer par des ſermens. La parole d'un honnête homme doit avoir toute l'autorité des ſermens : il n'y a que trop de gens ſans foi & ſans pudeur, qui en abuſent pour appuyer le menſonge.

Le faux dans les actions n'eſt pas moins contraire à l'amour de la vérité, que le faux dans les paroles. Défiez-vous de ces Hypocrites, qui affectent un air de ſainteté ; leur extérieur modeſte, leur barbe longue & négligée, l'étoffe groſſière dont ils ſont vêtus, leurs

yeux élévés, tantôt vers le ciel, tantôt baissés vers la terre, tout enfin conspire à en imposer au foible Vulgaire : mais leur cœur est faux, corrompu & rempli du plus subtil poison de l'hypocrisie. J'attaque ici les faux Dévots; à Dieu ne plaise que mes traits portent sur la véritable dévotion!

Les faux Dévots veulent tout envahir : ils se rendent les arbitres des procès, les tyrans des familles, & la terreur des enfans qu'ils privent de la succession de leurs peres pour se la faire adjuger. L'on vend ses biens pour les distribuer à ces fourbes qui disposent, à les en croire, des trésors du ciel, & qui les distribuent pourvu qu'on leur fasse part de ceux de la terre. Ils n'ont ni mérite, ni science, ni vertu : ils couvrent

leurs défauts par de belles apparences. Leur extérieur eſt mortifié, & ils prêchent la morale la plus ſévère, tandis qu'ils ſe livrent en ſecret à toutes ſortes de voluptés. Ils débitent avec emphaſe cinq ou ſix mots de ſpiritualité, & affectent un langage myſtérieux pour mieux tromper les ignorans. Cependant les perſonnes ſimples & crédules deviennent leur dupe, & les prennent pour de véritables Saints. Bientôt leur nom devient célèbre : les Ambitieux qui briguent les honneurs, les Filles qui veulent épouſer leurs Amans, les Femmes qui ſoupirent après la mort d'un Epoux ſuranné ou trop jaloux, tous ceux enfin qui forment quelque vœu vont les conſulter, & les conjurent d'intéreſſer le ciel en leur faveur,

Si l'Imposteur, dont je parle, est un Fourbe habile, qui ait des songes & des révélations de commande; s'il fait contrefaire l'Inspiré, qu'il torde affreusement la bouche, qu'il roule des yeux égarés; mais sur-tout s'il flatte ceux qui le consultent, & qu'il ait l'adresse de leur prédire des choses agréables, il ne manque pas de réussir. Si par hazard une de ses prédictions hazardées est vérifiée par l'événement, c'est alors que la foule des Clients augmente; les Grands, les Petits assiégent sa porte; les présens pleuvent de tous côtés, & ses richesses augmentent avec la réputation de sa sainteté.

Prenez garde, mon Fils, de vous livrer à ces Imposteurs. Les véritables Saints ne sont pas avides des biens périssables de la terre.

Ils ſont humbles, cachés & ſe dérobent aux yeux du Vulgaire profane. Ils ne cherchent pas à éblouir les yeux de la populace par des preſtiges. Leurs miracles ſont revêtus du ſceau de l'authenticité. Ils commandent aux élémens & aux maladies. La mort même obéit à leur voix, & leur rend la proie dont elle s'étoit déjà ſaiſie. Ils ſont les Favoris du Tout-Puiſſant, qui ſe plaît à les inſtruire de ſes ſecrets. Ils ſont cauſe que Dieu conſerve le monde; & ils déſarment ſon bras vengeur, prêt à le faire rentrer dans le néant.

Sur le Printems & ſur la Muſique.

Le Printems, mon Fils, eſt la plus belle de toutes les ſaiſons; la Nature qui paroiſſoit expirante,

pendant les rigueurs de l'hiver, se ranime & reprend une vie nouvelle. Tous les êtres qui la composent sont dans un doux mouvement, & tout annonce une révolution générale. La séve dans les végétaux, & le sang dans les animaux, circule avec plus de rapidité. Les arbres se parent de leurs nouveaux vêtemens, & les prés sont émaillés de mille fleurs naissantes. Les ruisseaux, dont l'onde captive paroissoit enchaînée par les noirs aquilons, brisent leurs chaînes à l'approche des doux zéphirs. Les oiseaux chantent leurs plaisirs, & font retentir les bois de leurs ramages amoureux.

Livrez-vous, mon Fils, à tous les charmes de cette belle saison. Abandonnez alors la pompe des Cités, pour habiter les humbles campagnes.

campagnes. Elles ont été le premier séjour de l'Homme ; l'on y goûte des plaisirs, moins brillans peut-être, mais plus purs que ceux que l'on prise tant dans les Villes. C'est-là où le Philosophe, après avoir contemplé la Nature, ne peut s'empêcher d'admirer la grandeur de Dieu dans ses ouvrages.

Les prairies & les forêts ne laissent point de tristesse dans le cœur de l'Homme. Est-il un lieu plus favorable aux Amans, & où ils puissent mieux entretenir leur douce rêverie? Tous les sens sont flattés à la fois : les yeux par la verdure, l'odorat par le parfum qu'exhalent les fleurs, & le chant du rossignol fait les délices d'une oreille sensible. Que la Musique ait de l'empire sur votre ame ; abandonnez-vous à toutes ses im-

pressions; qu'elle vous enlève & vous transporte hors de vous-même. La Musique, ainsi que la Poësie, peint les objets à l'esprit. Elle exprime les différentes passions; elle a des ressorts secrets, tantôt pour nous attendrir, tantôt pour nous mettre en courroux; l'on diroit dans ces instans, que le coeur est d'intelligence avec les oreilles.

Sur la Poësie.

Avant de courir, mon Fils, la pénible carrière de la Poësie, il faut consulter vos forces: si vous sentez au dedans de vous-même, ce feu divin qui embrase les grands Poëtes, livrez-vous alors à votre génie. Nourrissez d'abord votre esprit par la lecture de ceux qui ont excellé dans l'art des Vers,

Néfi & Baki tiennent le premier rang parmi les Turcs. La Perse, fertile en beaux esprits, a produit un grand nombre de bons Poëtes. Quelle pureté & quelle force ne trouve-t-on pas dans Saïb & dans Kélimi? Djami, Nouri & Hakani brillent de mille beautés que l'on ne peut décrire. Sadi, comme un tendre rossignol, fait retentir les bocages de ses accents mélodieux. Chevket, semblable à un aigle, élève son vol ambitieux jusqu'au ciel. Hafiz chante l'amour & le doux jus de la treille, tandis qu'Attar tâche de rendre les Hommes plus vertueux par les préceptes de la plus sublime morale.

Les Arabes n'ont point cultivé avec moins d'ardeur la Poësie que les Persans : ils ont même plus de cet enthousiasme divin, de cette

fureur poëtique (si j'ose ainsi m'exprimer) qui saisit, échauffe & enlève le cœur. Leur style est impétueux, leur imagination vive peint avec force les objets, & ils mettent dans leurs vers toute la chaleur du climat qu'ils habitent. Ils ressemblent à un diamant qui étincelle de mille feux; mais pour sentir leur beauté, il faut entendre leur langue. Quiconque veut atteindre la perfection, doit savoir parfaitement l'Arabe & le Persan : ces deux langues sont comme les aîles avec lesquelles un Poëte qui veut prendre son essor, peut s'élever dans les airs : sans leur secours il rampera toujours par terre.

Voulez-vous, mon Fils, que vos Vers, estimés de vos Contemporains, passent à la postérité. Que toujours la rime soit d'accord avec

la raison ; que sous un emblême ingénieux, sous une allégorie fine, ils renferment une vérité utile ; qu'ils contribuent enfin à rendre les hommes plus vertueux. Le jardin de la Poësie est sec & aride, s'il n'est arrosé des eaux de la Philosophie.

La plûpart de nos Poëtes médiocres, ne parlent que de Narcisses, de boucles de cheveux, de vin & de rossignol. Veulent-ils faire le portrait de la Beauté imaginaire dont ils sont épris, ils la comparent tantôt au Printems, tantôt à une prairie émaillée. Ses lévres sont comme la rose, & son teint comme le jasmin. Servils & froids imitateurs, leur imagination languissante, ne leur présente point de nouvelles images ; ils n'osent marcher par un chemin qui n'a pas été tracé.

La vérité, mon Fils, n'a pas besoin de la satyre, pour nous faire entendre sa voix. N'occupez donc jamais votre muse à ce genre de Poësie. Un satyrique de profession est redouté de tout le monde, & personne ne croit être à l'abri des traits malins de sa plume. La haine, l'envie se déchaînent contre lui, & les maux que lui causent ses Vers mordans, le font repentir mille fois de s'être livré à son génie caustique.

PORTRAIT DES PACHAS, *ou Gouverneurs de Provinces.*

Dangers & malheurs de cet état.

HEUREUX celui qui, la balance à la main, pese exactement son revenu avec ses dépenses ! Plus heureux encore celui qui, considérant l'inconstance des choses humaines, prévoit de loin un revers de fortune, & sait, par une sage économie, se ménager des ressources assurées contre un avenir fâcheux !

Mettez un frein à votre ambition, mon Fils, & ne soupirez pas après les honneurs. Plus vous serez élevé, plus vous serez malheureux : le bonheur est dans la médiocrité; il n'est pas dans les ri-

chesses & les hautes dignités. Un ruisseau qui roule paisiblement ses eaux, suffit pour fertiliser votre jardin ; un torrent impétueux, en l'inondant, le détruiroit.

Mais de toutes les Dignités, que l'ambition des hommes a inventée, celle des Pachas est la plus dangereuse. La vie d'un Pacha est un tissu de chagrins & d'inquiétudes. Il jouit, il est vrai, d'une autorité sans bornes dans ce monde, mais il a tout à redouter dans l'autre. Cruelle alternative que celle où il se trouve continuellement : s'il commet des injustices, il se rend coupable aux yeux de Dieu, & s'il n'en commet point, il ne peut se soutenir dans la place qu'il occupe. Tout l'agite, l'inquiéte, le ronge ; il ne dort ni jour, ni nuit. La vue d'un Officier

de la Porte, qui arrive de Constantinople, le fait pâlir ; il le croit porteur du cordon fatal, ou tout au moins de l'arrêt de sa déposition. Celui qui, sans se laisser éblouir par l'éclat trompeur attaché à la dignité de Pacha, perce jusqu'aux peines & aux chagrins qui en sont inséparables, cesse de desirer un bien aussi dangereux, & refuseroit le gouvernement de l'Egypte & celui de Bagdad, si on les lui offroit.

Je n'ignore point qu'il y a quelques Pachas remplis de droiture & de probité ; loin d'avoir brigué la dignité, à laquelle ils sont élevés, ils ne l'ont accepté que par force : mais malgré toutes leurs bonnes intentions, ils sont obligés de se laisser entraîner par le torrent, & leur vertu fait naufrage. Pour-

roient-ils soutenir leur rang, & vivre avec dignité, s'ils se bornoient au seul revenu de leur charge? Un (*a*) nouveau Gouverneur,

---

(*a*) Rien n'égale la tyrannie qui regne dans les Provinces de l'Empire Ottoman. Le despotisme & l'avidité des Pachas, & plus encore celle des Favoris du Sultan & des grands Officiers de la Porte, en sont la cause. Quoique les charges ne soient pas vénales, il n'en coûte pas moins des sommes très-considérables à ceux qui y parviennent : il faut pour les obtenir, faire des présens à tous ceux qui ont du pouvoir, soit dans l'intérieur du Sérail, soit au Divan. Celui qui postule un Gouvernement, n'ayant pas souvent d'argent, en emprunte des Juifs à cinquante ou soixante pour cent par an : sa charge n'est que pour une année, à moins que par de nouveaux présens, il ne se fasse continuer l'année suivante. Un Pacha arrivé dans une Province ne songe qu'à amasser de l'or par toutes sortes de voies; delà l'accueil qu'il fait aux délateurs, & tous les maux qui désolent la Province qui lui a été confiée.

pour assouvir l'insatiable avidité d'un Sultan, ou de ses Favoris, de ses Ministres, de ses Eunuques, est obligé, avant d'obtenir son Gouvernement, de puiser dans la bourse d'un usurier. Son train, ses équipages, ses chevaux, ses tentes, l'habillement de ses Officiers, ses troupes d'Infanterie & de Cavalerie, lui coûtent des sommes immenses; il arrive dans la province où il doit commander, abîmé de dettes; il ne peut les acquitter qu'en foulant les peuples.

Il y a d'autres Pachas qui aiment naturellement la tyrannie. Leur coeur sombre & farouche est inaccessible à la pitié: ils se font une gloire de leur cruauté, & dépouillent également les Grands & les Petits. On leur donne, en leur parlant, le titre pompeux de Con-

ſervateurs & de Modérateurs de l'Univers, dont ils ſont le fléau, & dont ils troublent l'ordre & l'harmonie par leurs vexations. Qui pourroit décrire les maux dont ils accablent la province qui leur a été confiée? Leurs Officiers, Miniſtres cruels de leur injuſtice, ſuivent l'exemple de leur Maître. Malheur au village dont ils ſont chargés de percevoir les impôts! Les malheureux habitans ſe voient accuſés de crime qu'on leur ſuppoſe pour s'emparer de leur bien. Ils réclament en vain la Juſtice du Gouverneur, qui protège des injuſtices dont il partage le profit. Ma plume refuſe de tracer de pareilles horreurs. C'eſt ainſi que l'Empire Ottoman ſe détruit inſenſiblement. La plûpart des villages, autrefois ſi floriſſans, ſont

maintenant déſerts : les chaumières abandonnées, ſervent de retraite aux chouetes & aux hiboux.

Lorſque les premiers Califes, ſucceſſeurs de Mahomet, firent la conquête de la Perſe; ils trouvèrent dans le tréſor de Coſroës un livre écrit de la propre main de ce Monarque, où il y avoit ces paroles :

« Un Etat n'a de force & de » vigueur, qu'autant qu'il eſt peu» plé; le degré de population dé» pend de la ſubſiſtance aſſurée de » chaque individu. Un Prince n'eſt » véritablement riche, que quand » ſes ſujets le ſont. La ſource de » toutes richeſſes eſt la culture des » terres. Si le laboureur eſt tyran» niſé, il paſſe dans un autre pays, » ou bien il périt de miſère. La » proſpérité d'un état eſt liée étroi-

» tement avec les principes de la
» modération & de la justice. Tout
» royaume qui n'eſt pas conduit
» par ces principes, penche vers
» ſa ruine. »

Sur l'Alchymie ou la Pierre Philoſophale.

L'ALCHYMIE (*a*), mon Fils, eſt de toutes les Sciences la plus vaine & la plus fauſſe : c'eſt même profaner le nom de ſcience que de le donner à une invention qui a fait tant de malheureux. Défiez-vous de ces Charlatans qui ſe vantent de poſſéder le ſecret du grand œuvre. La Pierre Philoſophale eſt

(*a*) L'Alchymie : il eſt cependant vraie que les Alchymiſtes rendent quelquefois de grands ſervices, par les utiles découvertes qu'ils font ; on doit donc leur ſavoir gré, & de leurs peines & de leurs dépenſes.

ſe nom d'une choſe qui n'a jamais exiſté : elle reſſemble au Phénix, dont on raconte tant de merveilles, & que jamais perſonne n'a vu. Les creuſets & les alembics ſont les inſtrumens de la pauvreté, & non pas de l'opulence. La ſeule tranſmutation qu'ils opèrent eſt celle de changer les richeſſes de l'Alchymiſte en une affreuſe indigence.

Si quelquefois l'Alchymiſte eſt aſſez heureux dans ſes opérations pour imiter la couleur de l'or, il ſe croit enfin arrivé au terme heureux après lequel il ſoupire, & poſſède déjà en imagination des tréſors immenſes : mais l'eau forte, ou la coupelle, ne tardent pas à le détromper. Le déſeſpoir ſuccède à l'eſpérance : les fourneaux, qui cuiſent l'or dans les entrailles

de la terre, sont d'une autre nature que ceux de la main des hommes : c'est en vain qu'un téméraire mortel veut passer les bornes qui lui ont été prescrites, & qu'il prétend imiter les oeuvres du Tout Puissant.

Est-il un sort plus triste que celui d'un Alchymiste, condamné à passer le jour dans des souterrains, de peur d'être découvert ? Il n'en sort que quand les étoiles commencent à paroître ; il ne connoît ni les doux plaisirs, ni l'amitié encore plus douce. Des fourneaux, des soufflets, des bassins de terre remplis de diverses liqueurs, font sa seule compagnie. Enfin, après avoir passé la plus grande partie de sa vie à faire d'inutiles expériences, il en termine le cours dans le sein de la misère.

Sur la Médisance, & les Nouvellistes.

La médisance, mon Fils, est une pente secrette de l'ame à penser mal de tous les hommes, & à donner à leurs actions les plus indifférentes un motif criminel. La calomnie va plus loin; elle aiguise ses traits contre la vertu même: désespérée de ne la trouver sujette à aucune imperfection, elle lui en suppose pour ternir son éclat.

Un médisant & un calomniateur sont regardés comme les fléaux de la société: le silence regne dès qu'ils paroissent dans une assemblée; & l'indignation est peinte sur tous les visages. Dès qu'un homme de ce caractère a appris quelque chose de désavantageux

de quelqu'un, il est impatient de le faire savoir à toute la ville; il court de maison en maison : c'est un outre rempli de vinaigre, qui crêve si on ne le vuide promptement.

Les noirs chagrins résident sur le front du médisant : son cœur ne s'ouvre à la joie, qu'en affligeant les autres : sa bouche, semblable à l'antre de la Discorde (*a*), vomit les brouilleries, les querelles, les haines, les inimitiés & tous les autres monstres qui troublent la société.

Les Nouvellistes, quoique moins dangereux, sont encore plus ridicules; leur bouche est comme l'entrepôt de toutes les nouvelles

(*a*) (Antre de la Discorde.) J'ai ajoûté ces mots qui ne sont pas dans le texte; les Turcs n'ayant aucune connoissance de la Fable.

fauffes ou véritables. Rien de ce qui fe paffe dans l'empire ne leur eft caché ; ils annoncent la nomination ou la dépofition de tous les Pachas. Ils favent, à les entendre, tout ce qui fe paffe dans le Divan de notre augufte Sultan ; & ils prédifent la paix ou la guerre. Les négociations les plus fecrettes, ne le font pas pour eux, & rien n'échappe à leur prétendue fagacité. Ils s'entretiennent de mille projets chimériques, & font occupés de l'Etat, tandis qu'ils négligent leurs propres affaires. Les imbéciles les écoutent avidement & les admirent ; tandis que les gens fenfés fe moquent de leur babil inutile.

SUR LA GRANDEUR DE DIEU, *& le néant de l'homme.*

Khalili (*a*), Poëte Turc.

GRAND Dieu! qu'eſt-ce que l'homme comparé à ton immenſité? Un atôme imperceptible, une goutte d'eau plongée dans la vaſte étendue de l'Océan.

Et cet univers, ſi grand, ſi magnifique, ce n'eſt qu'un jeu de ta main puiſſante : ces globes lumineux, qui décorent le firmament, qui roulent ſi majeſtueuſement ſur nos têtes, leur éclat, leur beauté; & cette harmonie ſi conſtante qui regne dans tous leurs mouvemens;

(*a*) Recueil traduit de différens Poëtes, & autres Auteurs, tant Turcs qu'Arabes & Perſans. On n'a point cité leurs noms de peur de trop charger la marge.

tant de merveilles, grand Dieu! s'éclipsent & disparoissent devant ta Majesté & ton pouvoir. Ainsi voit-on dans des déserts arides, ces faux lacs formés des rayons du soleil sur un sable brûlant, tromper l'œil avide du voyageur altéré, disparoître à ses yeux à mesure qu'il s'en approche, & ne lui laisser que son désespoir & de tristes regrets.

Pur Esprit, suprême Intelligence, tu échappes aux vaines recherches des mortels orgueilleux! Le téméraire qui a osé sonder l'abîme de ton essence n'a pu y trouver de fond.

La seule pensée de ton Etre divin plonge tous les esprits dans l'étonnement; en vain veulent-ils s'élever jusqu'à toi, & méditer sur ta nature & tes perfections infi-

nies : Plus ils te contemplent, moins ils te conçoivent ; ils sont enfin forcés de reconnoître l'insuffisance & la folie de leur foible raison, & il ne leur reste que la honte d'avoir été assez téméraires, pour prétendre approfondir tes conseils impénétrables.

Quel œil pourroit percer ce voile épais qui te dérobe aux yeux des enfans d'Adam ? Quel est l'homme capable de soutenir la lumière éblouissante qui brille sur ta face adorable ? Les Anges eux-mêmes, abîmés à la vue de tant de gloire & de majesté, & prosternés aux pieds de ton trône, se couvrent de leurs aîles & te révèrent en tremblant.

Tantôt nous éclairant des lumières de ta sagesse, tu nous fais percer les mystères les plus ca-

chés ; tantôt nous livrant à la vanité & à l'égarement de nos pensées, tu permets que les choses, même les plus simples, deviennent autant d'écueils où notre foible raison va faire de tristes naufrages.

Tu plonges dans les ténébres de l'ignorance le Savant orgueilleux, & tu fais luire ta lumière aux yeux de l'humble Ignorant.

Qui pourroit, grand Dieu ! mesurer les bornes de ta science, ou en découvrir l'immensité ? Attribut de ta divinité, elle n'est pas le fruit pénible du travail. Etre éternel, de toute éternité tu as une connoissance parfaite de toi-même & de toutes tes perfections. Tu vois l'avenir comme le présent : les plus épaisses ténèbres se changent en lumière pour toi ; & le

cœur de l'homme qui est un mystère pour lui, tu en connois les plis, & les replis les plus secrets.

Ouvrier libre & indépendant, quel Etre peut s'opposer à tes oeuvres admirables, & en retarder l'effet? Tu as dit : Sois, & l'univers est sorti du néant; il y rentreroit, si tu disois : Ne sois plus.

Ton existence n'est ni bornée par les tems, ni limitée par les lieux; ou plutôt elle remplit à la fois tous les lieux, elle embrasse tous les tems.

Souverain Dispensateur des biens & des maux, tu les répands sur tes créatures, selon tes vues de miséricorde ou de justice sur elles; & les trésors de ta colère sont aussi inépuisables que ceux de ta bonté.

Tu donnes les empires, & tu les

ôtes

ôtes à ton gré : tu diſſipes comme de la pouſſière les Puiſſances les mieux affermies, & de leur débris épars, tu en formes mille autres. Le Monarque orgueilleux, qui enflé de ſon pouvoir & de ſa proſpérité, élève une tête altière dans les nues, & veut s'égaler à toi, ſe ſent tout à coup accablé ſous le poids de ſa propre grandeur ; tandis que ta main puiſſante va tirer le ſimple berger de ſon humble toît, pour le mettre à ſa place, & le décorer de ſes dépouilles.

Tu tiens entre tes mains le ſort du genre humain : une ſeule parole de ta bouche divine peut ouvrir les tombeaux, rendre la vie aux morts, & y enſevelir les coupables vivans ; & l'homme rentre dans la boue dont tu l'as paitri.

Les élémens ſont ſoumis à tes

ordres ; ils changent de nature à ta voix, & deviennent les instrumens de ta vengeance ou de ta miséricorde. C'est en vain que tes ennemis tâchent de se soustraire à ton courroux : ils vont au-devant de la mort, en voulant l'éviter ; & les rivières voient avec étonnement leurs ondes transformées en un feu vengeur qui les consume à l'instant. Tu n'opères pas de moindres prodiges, pour consoler tes amis ; & la fournaise ardente dans laquelle l'impie Nembrod (*a*) fait jetter Abraham ton fidéle adorateur, est changée en un bain d'eau rose.

(*a*) Abraham, suivant la tradition des Musulmans, ayant refusé d'adorer Nembrod, ce Prince irrité le fit jetter dans une fournaise ardente, d'où néanmoins il en sortit sain & sauf.

L'univers saisi de crainte, s'est tû devant ta Majesté adorable.

Le Prophéte a dit, que tes perfections sont comme une mer dont on ne peut trouver le fond; & moi, vile argile, j'oserois en sonder la profondeur? Hélas! le monde que j'habite, est un mystère pour moi; & je porterois des yeux curieux dans les secrets des cieux? Nos plus éclairés Philosophes n'ont rencontré que ténèbres dans une pareille entreprise, & en voulant tout connoître, ils ont tout ignoré.

Pour laver les taches d'iniquité, qui couvrent les vêtemens des hommes, une seule goutte d'eau de l'océan de tes miséricordes est suffisante, ô mon Dieu!

Imitateur de cet animal, symbole de la fidélité, qui ne connoît que la voix de son maître;

c'est vers toi seul que j'adresse mes regards, c'est à toi seul que j'adresse mes vœux.

Puisque tu as dit aux pécheurs: Implorez ma clémence; laisse-toi donc fléchir par les cris que pousse vers toi le coupable Khalil.

Féridoun, Roi de Perse, avoit fait graver sur son trône ces paroles: *L'Etre immuable, qui a créé cet univers, mérite seule notre attachement: ce monde périssable n'en est pas digne. Il ne nous élève au faîte des grandeurs, que pour nous précipiter dans la nuit du tombeau. Puisque la mort n'épargne personne, il est indifférent qu'elle nous surprenne sur le trône, ou sous le toît d'une humble chaumière: mais il ne l'est point, qu'elle nous trouve vertueux.*

Sur la brièveté de la Vie; & sur le bon usage qu'on en doit faire.

Les momens se succèdent rapidement les uns aux autres, nous avançons à grands pas vers le terme de notre vie : O toi! qui a passé la plus grande partie de tes jours dans la dissipation, profite du moins de l'instant qui te reste. La fatale trompette (*a*), signal d'un départ, s'est déjà fait entendre, sans que tu sois prêt à te mettre en marche; un sommeil léthargique s'est emparé de tes sens; tu soupire après les honneurs & les richesses, au moment qu'il faut les quitter.

(*a*) (Trompette.) Cette comparaison est tirée des Caravanes, dont l'heure du départ est annoncée tous les matins par des trompettes.

Superbes palais, vastes édifices, vos premiers habitans ont disparu; de nouveaux leur ont succédé, qui seront suivis par d'autres : tout finit, tout a un terme. Nous ne devons donc pas nous laisser éblouir par le faux éclat des biens de ce monde; la vertu seule nous accompagne dans le tombeau.

Sur le danger des Plaisirs, la Mort & la Vertu.

ARRACHE toi, Mortel indolent, au sommeil léthargique qui s'est emparé de tes sens; songe au long voyage que tu dois faire; n'oublie point que l'heure de ton départ est incertaine : des dangers de toute espéce t'attendent sur le chemin; semblable à un labyrinthe, il est rempli de fausses routes : tu es perdu si tu t'égare.

Ne t'enorgueillis point de tes richesses, & ne mets pas ta confiance dans les grandeurs qui t'environnent : elles disparoîtront un jour à tes yeux, comme un nuage léger que chasse le vent. O toi ! qui regarde les pauvres avec dédain, pense que Dieu est le distributeur des biens, & que si tu en as reçu plus que les autres, c'est pour en verser une partie dans le sein de l'indigence. Aujourd'hui il est en ton pouvoir de faire du bien ; demain, il ne sera plus tems. Chemsi (a), ce monde trompeur est parsemé de routes séduisantes, sur lesquelles se trouvent les jeux, les

(a) Chemsi, Poëte, Auteur de ces Vers, Il s'adresse la parole à lui-même. Les Turcs ont une espéce de poësie nommée *Gazel*, dans laquelle le Poëte est toujours forcé de se nommer dans le dernier dystique.

ris, & les plaiſirs; évite-les, pour marcher avec conſtance dans le chemin de la vertu : c'eſt le ſeul qui conduit au ſouverain bien.

Sur l'inconſtance de la Fortune.

O mon cœur! ne t'afflige point, ſi l'échanſon de la deſtinée remplit ta coupe d'une liqueur, tantôt plus agréable que l'ambroiſie, tantôt plus amère que l'abſynthe. Rien n'eſt conſtant dans ce monde : ne t'inquiéte point de ce que le vent de la fortune ne ſouffle pas en ta faveur. Eſpère un moment plus heureux, & ſonge que ſi d'épaiſſes ténèbres ont ſuccédé au jour le plus beau; bientôt la lumiere ſortira victorieuſe du ſein de l'obſcurité, & la fera diſparoître.

Sur ce Monde, & sur la Mort.

O mon cœur ! tu t'es donc laissé séduire par ce monde trompeur, tu t'es livré à ses illusions, tu as trempé tes lèvres dans la coupe empoisonnée qu'il t'a présentée ? Semblable au papillon, tu as voltigé de plaisir en plaisir, jusqu'à ce que tu te sois brûlé au flambeau de tes passions.

Est-ce que tu t'es fié aux promesses que te faisoit ce perfide ? & as-tu pu te reposer sur la foi de ses sermens ? As-tu pu t'imaginer que ce monde périssable pour les autres, cesseroit de l'être pour toi seul ? Ou bien t'es-tu flatté que convive privilégié, tu serois toujours assis au banquet de la volupté ?

Où sont ces Conquérans fa-

mieux, qui ont rempli l'univers du bruit de leurs exploits? Où sont ces Monarques superbes, sur lesquels leurs sujets osoient à peine lever un œil tremblant? Ils ont disparu de dessus la surface de la terre; ou plutôt, ils ne sont plus que cendre & que poussière.

Que sont devenues ces Beautés divines, qui traînoient à leur char une foule d'Amans? Leurs beaux yeux noirs, qui ont causé tant de maux, se sont éteints, & ont été couverts des ténèbres de la mort. Leur bouche, jadis plus vermeille que les roses, s'est flétrie; & leur corps autrefois plus blanc que l'albâtre, n'est plus qu'un monceau de terre.

Sur la difficulté de la connoiſſance du Cœur humain.

Un homme ſe laiſſe appercevoir par mille endroits. Bientôt vous découvrez ſes talens, ſon eſprit ; lui-même il vous inſtruit de ſa nobleſſe, de ſes richeſſes, de ſes dignités : ce qui vous échappe, c'eſt ſon cœur ; il faut des années entieres pour le connoître à fond.

Sur la Science & ſur l'Ignorance.

Une pierre par ſa peſanteur, peut écraſer un vaſe de l'or le plus fin ; mais ni la pierre n'acquiert un nouveau prix, ni l'or ne perd rien de ſa valeur. Ainſi l'ignorant, dans l'opulence, ſe mocque du ſavant dans l'indigence.

Sur l'Obstination des Méchans.

Le sage a beau élever sa voix, il ne peut se faire entendre d'une multitude d'insensés ; leurs cris confus étouffent cette voix qui les rappelle à la vertu. Ainsi les doux sons de la lyre, sont couverts par les bruyantes trompettes.

Comparaison sur le Savant & l'Ignorant.

Le Savant se tait, & malgré son silence, mille traits lui échappent qui décèlent ses connoissances. C'est un parfum précieux, qui, quoique renfermé dans un vase, n'en exhale pas moins une odeur suave. L'Ignorant se sépare de la conversation, & crie à pleine tête: il ressemble à un tambour qui frap-

pe l'air de ſons aigus, mais dont le dedans eſt vuide.

Autre comparaiſon ſur la Science & l'Ignorance.

Un Savant placé dans un cercle d'Ignorans, reſſemble à une belle Femme au milieu d'une troupe d'aveugles. Les premiers ne feront pas meilleurs juges de la ſcience de l'un, que les ſeconds de la beauté de l'autre.

Que le Sage ne doit pas garder le ſilence ſur les déſordres des Méchans.

Le Sage ne doit pas diſſimuler les déſordres de l'homme vicieux; il eſt même de ſon devoir de les lui reprocher. Son ſilence cauſeroit un double mal; le méchant ſe confirmeroit de plus en plus dans le

vice, & le Sage perdroit de cette autorité que donne la vertu ſur le crime.

Sur le Savant vicieux.

Le vice eſt odieux, quelque ſoit celui qui s'y livre; mais il eſt encore plus odieux dans un homme éclairé. La ſcience eſt une arme qui nous a été donnée pour combattre l'eſprit de ténèbres, auteur de tout vice. Quelle honte pour un ſoldat d'être pris les armes à la main!

Sur les Femmes.

L'homme prudent ne ſe livre pas entièrement aux femmes, & ne ſe repoſe point ſur elles de l'adminiſtration de ſes affaires. Telle force d'eſprit qu'ait une femme, elle ſe reſſent toujours de la foibleſſe de ſon ſexe; elle n'a jamais cette fer-

meté d'ame, qui eſt le partage de l'homme.

Sur la Vertu.

AIMEZ la vertu, diſoit un père à ſes enfans, & ne l'abandonnez jamais; les biens qu'elle nous procure, ſont plus ſolides que ceux que nous préſente un monde flatteur. Les richeſſes ſont périſſables, un rien peut nous en priver. La vertu ſeule eſt à l'abri de toutes les révolutions; elle nous apprend à nous modérer dans la proſpérité, & à ne point nous décourager dans l'adverſité. Elle fait les délices des gens de bien, & force même les méchans à lui rendre hommage.

CONSEIL DU ROI FÉRIDOUN *à ses Enfans.*

FÉRIDOUN (*a*), ce Roi de Perse si renommé par sa sagesse, disoit à ses enfans : « La vie de l'homme

(*a*) Féridoun, septiéme Roi de Perse de la première Dynastie, étoit fils d'Alkhan, Prince qui descendoit de la race de Djemchid. Il défit en bataille rangée Zohak, usurpateur de la Couronne de Perse. Un simple Forgeron, nommé Gao, fut la cause du rétablissement de ce Prince sur le trône. Ce Forgeron attacha au bout d'un bâton son tablier de cuir, & en fit une espéce d'étendard, sous lequel il invita les peuples de la Perse à se ranger pour chasser le rebelle Zohak. Féridoun, pour conserver à la postérité la mémoire de cette action hardie, fit enrichir de pierres précieuses ce tablier, & il servit d'étendard royal dans les armées, jusqu'à ce qu'il fût pris par les Arabes sur les Perses à la journée de Cadesée, sous le Califat d'Omar.

» est comme un livre, & les jours
» dont elle est composée sont les
» feuillets de ce livre : ayez soin de
» n'y écrire que des actions loua-
» bles, & qui concourent au bon-
» heur des peuples que vous êtes
» destinés à gouverner ».

Lorsque Féridoun fut avancé en âge, il partagea ses Etats à ses trois fils : les deux aînés, mécontens de ce que leur pere, qui aimoit plus leur cadet, l'eût avantagé à leur préjudice, firent périr ce frere en trahison, & poussèrent la cruauté jusqu'à envoyer à Féridoun la tête de ce fils chéri. Ce Monarque, trop vieux pour tirer vengeance par lui-même de ce parricide, dissimula sa douleur jusqu'à ce que Manoudjéher, fils du Prince qui avoit été massacré, fut en état de porter les armes : il lui donna alors le commandement d'une armée considérable, avec laquelle ce jeune Prince vainquit ses deux oncles.

Quelle eſt la ſituation de la vie où l'Homme eſt le plus à plaindre.

COSROES, Roi de Perſe, s'entretenoit un jour avec deux Philoſophes, l'un Grec, & l'autre Indien, & Buzur-Djumher, ſon grand Viſir : Il leur demanda quelle étoit la ſituation de la vie où l'homme étoit le plus à plaindre?

Le Philoſophe Grec ſoutint que c'étoit la vieilleſſe, accompagnée d'une extrême pauvreté : « Avoir » le corps accablé d'infirmités, & » l'eſprit & le cœur malade par le » ſouvenir de longues infortunes, » eſt à mes yeux, dit le Philoſophe » Indien, le ſort le plus déplora- » ble. Je connois quelqu'un de plus » à plaindre, dit Buzur-Djumher, » c'eſt celui qui a paſſé ſa vie ſans » faire le bien, & qui, ſurpris par

» la mort, va paroître devant le » Tribunal du souverain Juge. »

BIBLIOTHEQUE *des Rois des Indes.*

La Bibliothéque des Monarques Indiens, étoit composée d'un si grand nombre de volumes, qu'il falloit cent chameaux pour la transporter. Un Prince, amateur de la lecture & des voyages, pria un Savant de choisir ce qu'il y avoit de meilleur dans chaque livre, & d'en composer une Bibliothéque plus portative. Le Savant fit des extraits, & dix chameaux suffirent au lieu de cent.

Un autre Roi trouva qu'il y avoit encore trop de volumes : un Bramin fut chargé de la diminution.

Comme il connoissoit le génie du Prince ennemi de sa lecture, il réduisit toute sa Bibliothéque à ces quatre maximes.

1. La Justice doit être l'ame des actions d'un Roi : elle fait naître la tranquillité dans ses Etats, & l'amour dans le coeur de ses Sujets. L'injustice au contraire est la source de tous les troubles, & lui aliène les esprits.

2. Un Etat ne peut subsister, si les moeurs de ceux qui le composent sont dépravées; en vain réclameroit-on l'autorité des loix. Un Sultan doit donc empêcher la corruption de se glisser parmi ses Sujets. Un peuple vertueux est toujours un peuple fidéle.

3. L'unique moyen de conserver la santé, ce bien si précieux, est de manger quand l'appétit l'or-

donné, & de cesser avant de l'avoir entièrement contenté.

4. La vertu d'une Femme consiste dans une retraite qui la mette à l'abri des occasions : invisible pour quiconque n'est pas son époux, elle doit pousser la sévérité jusqu'à refuser ses regards à aucun Homme, fût-il plus beau qu'un Ange.

Sur le Silence.

COSROES avouoit qu'il s'étoit souvent repenti d'avoir parlé, & jamais d'avoir gardé le silence. « Esclave de la parole que j'ai » proférée, disoit ce Prince, il » n'est pas en mon pouvoir de la » retirer : mais je suis le maître de » celle qui n'est pas encore sortie » de ma bouche. »

COMPARAISON
sur la faveur des Rois.

Un Voyageur après mille fatigues est parvenu au sommet d'une haute montagne ; mais à peine y est-il, qu'il s'élève une violente tempête : Les éclairs brillent à ses yeux, la foudre gronde sur sa tête, & le frappe. De même un Courtisan à force d'intrigue, de manège & d'assiduité, devient le Favori d'un Sultan ; mais dans le tems que cet ambitieux croit sa fortune la mieux établie, il est disgracié, & sa chûte est d'autant plus éclatante qu'il étoit plus élevé.

Sur la Colère, & en particulier que celle des Rois doit être renfermée dans de justes bornes.

La colère du Prince doit avoir des bornes, même avec ses ennemis ; autrement il perdroit la confiance de ses propres Sujets, auxquels il deviendroit trop redoutable. Le feu de la colère, s'il n'est modéré par la prudence, est si violent qu'il commence par consumer celui qui en est embrasé, au lieu qu'il est fort incertain qu'il produise le même effet sur celui qui l'a allumé.

A voir un foible mortel s'emporter & se mettre en fureur, diroit-on que la terre est l'élement dont il a été composé, ne croiroit-on pas plutôt que le feu est le principe de son existence?

Sur l'Avarice.

L'OR enfermé dans les entrailles de la terre, céde à peine aux travaux pénibles de ceux qui vont l'en tirer. Ce métal précieux n'est pas moins difficile à arracher des mains de l'avare : il ne s'en désaisit qu'en mourant. L'espérance de la possession le flatte plus que la possession même : il accumule des richesses pour un héritier impatient, quelquefois pour un inconnu ou même pour un ennemi.

DISPOSITIONS

DISPOSITIONS *de celui qui veut donner des Conſeils aux Rois.*

CELUI-là (*a*) ſeul peut porter la vérité juſqu'au pied du trône, & la faire entendre au Sultan qui y eſt aſſis, de qui l'ame n'eſt ébranlée ni par l'eſpoir des richeſſes, ni par la crainte de la mort.

Sur le danger qu'il y a d'éclairer les Rois ſur les fautes de leurs Miniſtres.

IL eſt dangereux (*b*) d'éclairer les Rois ſur les fautes que com-

(*a*) (Celui-là.) Il n'y a qu'un homme né ſous un gouvernement deſpotique qui puiſſe ainſi parler.

(*b*) (Il eſt dangereux.) Cette maxime & la précédente ne ſont vraies que dans l'Orient, où tous les Gouvernemens ſont deſpotiques.

mettent leurs Miniſtres. Il faut être bien ſûr auparavant qu'ils feront uſage des lumières qu'on leur donne ; autrement la mort eſt la récompenſe d'un zèle indiſcret.

DIVERSES COMPARAISONS.

Un Sultan ſans équité, eſt comme un fleuve ſans eau ; un pauvre ſans patience, eſt comme une lampe ſans huile ; une femme ſans pudeur, eſt comme un ragoût ſans ſel.

Un homme qui étudie les ſciences, ſans aucune diſpoſition naturelle, reſſemble à un Amant ſans argent.

Un voyageur ſans ſcience, eſt comme un oiſeau ſans aîles.

Un Savant que la ſcience ne rend pas meilleur, eſt comme un bel arbre qui ne porte aucun fruit.

Un Religieux ſans ſcience, eſt comme une maiſon ſans porte.

SATYRE DE VEISI-ÉFENDI *contre les Mœurs de ſon ſiécle.*

GRANDS de Conſtantinople que les accents de ma voix frappent vos oreilles, & vous réveillent du ſommeil léthargique dans lequel vous êtes plongés. La colère de Dieu eſt prête à éclater ſur vos têtes coupables. L'éclair brille déjà, il va lancer ſes foudres. Loin de ſonger à déſarmer ſon bras, vous provoquez ſes vengeances par de nouveaux crimes; vous détruiſez l'édifice ſacré de la Foi & de la Religion, pour élever des Temples à l'Ambition & à la Volupté. L'impiété de Pharaon a-t-elle jamais égalée la vôtre?

Vous opprimez les Petits par vos tyrannies, & vous envahiſſez l'héritage de la Veuve & de l'Orphelin. Les pleurs, les gémiſſemens de tant de malheureux, qui ne le ſont devenus que par vos injuſtices, ne vous touchent point. Vos cœurs plus durs que le marbre ſont inacceſſibles à la pitié.

J'ignore la Religion que vous profeſſez : comment la pourrois-je connoître, puiſque les coupables excès auxquels vous vous livrés, ſont proſcrits dans (*a*) les quatre livres émanés du Très-Haut. Vous avez ſecoué le joug des loix. Les conſtitutions admirables de cet empire, qui ont élevé ſa gloire à un

(*a*) (Les quatre livres.) Les Mahométans regardent comme canoniques le Pentateuque de Moïſe, les Pſeaumes de David, l'Evangile & l'Alcoran.

ſi haut degré, oppoſent une foible barrière à votre avidité. Rien ne vous arrête, quand il faut ſatisfaire vos paſſions.

Comment les loix feroient-elles reſpectées, puiſque les Cadis qui en ſont les dépoſitaires, ſont les premiers à les éluder. Le Temple de la Juſtice eſt devenu celui de la fourberie & de la fauſſeté. Cadis injuſtes, vous différez à rendre juſtice aujourd'hui, craignez demain un Dieu vengeur.

Je connois votre ſyſtême & toute ſon abſurdité; vous prétendez que l'homme après ſa mort, ſemblable aux brutes, rentre dans le néant d'où il eſt ſorti, & qu'il n'a rien à craindre ni à eſpérer. J'entrevois le motif qui vous engage à ſoutenir une opinion auſſi erronée: vous niez le Jugement dernier, parce

que vous le redoutez, & parce que vous desirez qu'il n'y en ait point.

L'or, l'argent & la volupté sont les seules divinités que l'on adore dans ce siécle pervers. Les Grands de Constantinople se sont entièrement livrés aux Femmes. Ont-ils oublié la coupable complaisance d'Adam pour Eve, & les maux qu'elle attira sur ces premiers Peres du genre-humain?

Sur les Ennemis.

Un Prince doit être tranquille quand il voit la division & l'animosité regner parmi ses ennemis; ils ne deviennent redoutables, que quand d'accord entre eux, ils peuvent réunir toutes leurs forces contre lui.

Sur la fausse Amitié.

Quand un ennemi a épuisé tous

les traits de la violence & de la force, il prend le masque de l'amitié, & nous porte, comme ami, les coups dont il n'avoit pu nous frapper étant notre ennemi.

Sur les Donneurs de mauvaises nouvelles.

Ne soyez point le premier à annoncer une mauvaise nouvelle ; il vaut mieux qu'elle s'apprenne par un autre. N'imitez point la chouette & le hibou, dont les cris lugubres allarment tout le voisinage. Ressemblez plutôt à l'aimable rossignol, qui, par son chant mélodieux, nous apprend le retour du printems.

Sur les faux Amis & les Flateurs.

Ne vous laissez point surprendre par les feintes marques d'amitié de votre ennemi, ni par les louanges

empoisonnées d'un flateur. Le premier s'enveloppe du manteau de l'amitié, pour vous perdre ; & le second, en vous prodiguant un vil encens, se rit de votre crédulité.

Sur la Science & sur l'Ignorance.

Un Ignorant qui se trompe est plus excusable qu'un Savant qui commet la même faute. Le premier ressemble à un aveugle, qui ne pouvant se conduire, s'est égaré de son chemin : le second est comme celui qui, avec des yeux de linx, se laisseroit tomber dans un puits.

Sur l'Indigence.

On ne peut bien connoître toutes les peines attachées à l'indigence, sans les avoir éprouvées soi-même. Un homme dans le sein de l'abondance, & dont la table

est servie des mets les plus délicats, connoît-il la faim & tout ce qu'elle fait souffrir ?

Sur les Malheureux.

Un homme est tombé dans la misère ; ne lui demandez point la cause de son malheur, à moins que vous ne vouliez lui porter une main secourable. Sans cela, vos questions déplacées rouvriront toutes ses plaies.

COMPARAISON
sur l'Ignorant & le Savant.

L'IGNORANT dans le sein de la richesse, ressemble à un vase de terre dont les dehors sont dorés ; & le Savant dans l'indigence, est comme une pierre précieuse enchassée dans un vil métal.

Sur le véritable Bonheur dans cette vie.

CINQ choſes contribuent au bonheur de l'homme dans cette vie. Avoir un véritable ami, & point d'ennemi; jouir d'une bonne ſanté, & d'une honnête médiocrité des biens de la fortune: ajoutez à cela la tranquillité, & le contentement du cœur & de l'eſprit.

Sur l'Amour.

DEUX amis s'entretenoient enſemble ſur l'Amour. Cette paſſion, dit le premier, fait plutôt le malheur des hommes, que leur bonheur; la jalouſie, les noirs ſoupçons, s'emparent de celui qui s'y livre, & le tourmentent affreuſement.

Vous peignez les peines de l'Amour, dit le ſecond, & vous ne

parlez point de ses douceurs. Quel charme de revoir ce que l'on aime, après une longue absence ; ou bien de triompher d'un cœur après bien des combats ! Représentez-vous cette union si tendre de deux ames, cette volupté si vive ; & convenez avec moi que si l'Amour est accompagné de quelques tourmens, il est aussi la source des plaisirs les plus purs. Sans lui tout languit, tout est dans l'inaction ; lui seul anime, embrase l'univers.

Sur les Richesses & sur leur usage.

Les biens ne nous ont été donnés, que pour en faire un honnête usage. Malheur à celui qui, amassant des trésors, n'ose y toucher de peur de les diminuer, & meurt de faim dans le sein des richesses.

Moïse conseilloit (*a*) à Caroun

(*a*) (Caroun.) C'est ainsi que les Mahométans appellent Corée, ils prétendent qu'il étoit proche parent de Moïse, & qu'il avoit gagné des richesses immenses, par le moyen de la Chymie que ce Prophéte lui avoit enseigné, de manière qu'il falloit quarante chameaux pour les transporter. Il étoit aussi avare qu'il étoit riche, & refusa de payer la dixme de ses biens qui étoit ordonnée par la loi de Dieu. Moïse déjà irrité contre lui, à cause d'une revolte dont il étoit l'auteur, porta à Dieu ses plaintes contre cet ingrat qui avoit joint la rebellion à ses autres crimes. Dieu permit à Moïse de le punir de la manière qu'il le jugeroit à propos, & ce Prophéte ordonna à la terre de l'engloutir.

Caroun voyant abîmer sous terre ses trésors, sa tente, sa famille, enfin étant lui-même enfoncé dans la terre jusqu'aux cuisses, demanda par quatre fois pardon à Moïse sans pouvoir le fléchir. Dieu apparut quelque tems après à ce Législateur, & lui dit : « Vous » n'avez pas voulu faire grace à Caroun, qui » vous en a conjuré par quatre fois différen» tes; s'il se fut adressé à moi une seule fois, » je ne la lui aurois pas refusée. »

d'être auſſi généreux envers les autres, que Dieu l'avoit été envers lui-même. Il ne voulut pas ſuivre les conſeils de ce ſage Prophéte, & fut englouti avec tous ſes tréſors.

Les biens, quand on n'en emploie pas une partie à ſoulager les malheureux, contribuent plus à notre perte, qu'à notre félicité; imitons la libéralité du Tout-Puiſſant, & faiſons part aux autres des richeſſes qu'il nous a prodiguées.

L'arbre de la généroſité porte ſa cime juſqu'aux cieux. Quiconque veut goûter du fruit délicieux de cet arbre, ne doit pas avec la faulx de l'avarice, le couper par le pied.

Pourquoi tirer une vaine gloire des biens que l'on poſſède? Ne doit-on pas plutôt remercier Dieu,

qui en nous les donnant, nous a fourni les moyens de lui être agréable. Un bon Courtifan ne vante pas fes fervices : avoir été mis à même de les rendre, eft une faveur précieufe à fes yeux.

Sur le Silence.

POURQUOI, difoit un Pere à fon Fils, gardez-vous le filence quand vous êtes avec des Savans, & ne leur faites-vous point part à votre tour des connoiffances que vous avez ? C'eft la crainte où je fuis, répondit le Fils, qu'en parlant de ce que je fais, l'on ne vienne à m'interroger fur ce que j'ignore.

REPONSE DE LOKMAN.

L'ON demandoit (a) à Lokman de qui il avoit appris la vertu ? C'est, répondit-il, des méchans. Leurs

(a) Lokman, surnommé *Elhakim* ou, le *Sage*. Le chapitre 31 de l'Alcoran porte son nom. Mahomet y fait parler Dieu en ces termes : « Nous avons donné la sagesse à Lok- » man. » Quelques Docteurs Musulmans prétendent qu'il étoit neveu de Job ; d'autres le font neveu d'Abraham. Mais le plus grand nombre assure qu'il étoit natif d'Ethiopie, de la race de ces Esclaves noirs à grosses lévres ; qu'il fut vendu aux Israélites sous le regne de David. Les différentes anecdotes, que les Mahométans racontent de Lokman, sont à peu près semblables à celles que l'on rapporte d'Esope, & font présumer avec raison que c'est la même personne. Le nom même que les Grecs, qui ont ignoré celui de Lokman ont donné à leur Fabuliste, paroît décider la question en faveur des Orientaux ; Esope en Grec signifiant Ethiopien. Du reste on

mauvaiſes actions m'inſpirent du dégoût pour le vice.

REPONSE DE BUZUR-DJUMHER.

L'on demandoit à Buzur-Djumher quel étoit le meilleur Roi? C'eſt celui, répondit-il, dont les bons n'ont rien à appréhender, & que les méchans redoutent.

---

trouve dans les paraboles, ſentences & apologues de Lokman en Arabe, les mêmes choſes que nous liſons dans Eſope. Il y a plus d'apparence que les Grecs les ont priſes des Arabes, que ceux-ci des Grecs. Ces apologues de Lokman ſont antérieurs au tems où les Sciences fleurirent chez les Arabes, & où ils firent traduire les meilleurs ouvrages des Grecs. D'ailleurs cette manière d'inſtruire par les Fables eſt plus conforme au génie & au gouvernement des Orientaux, & a exiſté de tous tems chez eux.

Sur la Justice & l'Injustice.

Les Philosophes disent que la justice peuple le monde, & que la tyrannie le rend désert. L'équité, comme un soleil éclatant, éclaire les lieux où elle régne; & l'injustice, semblable à une nuée obscure, plonge dans les ténèbres tout ce qui l'environne.

Sur la Science & l'Ignorance.

La société de l'Ignorant est dangereuse pour le Savant. Un pareil commerce obscurcit ses connoissances, sans que lui-même puisse porter la lumière dans l'ame de l'Ignorant; elle est enveloppée de ténèbres trop épaisses. Ainsi le rossignol enfermé dans une même cage avec le corbeau, oublie bientôt à former ces sons mélodieux qui charment les oreilles.

Sur l'Aumône.

Celui, qui livré à ses plaisirs donne cependant de son superflu aux pauvres, est plus à louer que ce Santon qui jeûne continuellement, & soupire après les biens de ce monde. Toute privation de plaisirs qui n'a pas Dieu pour objet, est vicieuse. « Santon, que fais-tu » donc dans ce lieu solitaire, quel » objet te peut présenter le miroir » de ton ame, si elle est envelop- » pée de ténèbres & assiégée par » mille passions ».

Sur l'Avidité des Dervichs.

Deux sortes de gens sont inconsolables de la perte qu'ils ont faite, & réciproquement leur perte est irréparable. Le Négociant qui a vu briser son vaisseau contre un rocher; & le jeune Héritier qui, mêlé

dans la compagnie des Dervichs, s'est laissé enlever tout son bien.

Le Dervich avide verseroit le sang de l'héritier, s'il ne trouvoit pas d'autre moyen de s'emparer de ses richesses. Evitez tout homme portant chemise bleue (*a*), ou bientôt il vous réduira à en porter une vous-même. Quand on invite l'éléphant chez soi, il faut faire bâtir une maison assez vaste pour un pareil hôte.

Sur le Mensonge, & sur la Vérité.

Le mensonge une fois reconnu, fait perdre toute croyance. C'est une blessure profonde, dont la cicatrice paroît toujours. Le partisan de la vérité est cru, quand même

(*a*) (Chemise bleue.) Les Dervichs en Perse portent une chemise bleue.

il l'a trahiroit ; & celui du mensonge ne l'est jamais, dans les choses même qui sont vraies.

Sur l'Ingratitude.

L'Homme est la plus parfaite de toutes les créatures, & le chien une des plus viles : cependant (a) le chien reconnoissant, l'emporte sur l'homme ingrat.

Le chien n'oublie jamais la main bienfaisante qui lui a donné du pain, quand bien même elle le frapperoit. Vous avez obligé un ingrat dans mille occasions ; la plus légere ciconstance où il croira que vous lui avez manqué, effacera de sa mémoire le prix de tous vos services.

(a) (Le chien.) Cet animal est regardé comme immonde par les Mahométans.

Qu'on ne doit pas suivre les mauvais Exemples.

Le ciel répand sur la terre ses bénignes influences, & la fertilise par ses rosées abondantes. La terre réciproquement éleve un nuage de poussière vers le ciel : Un contenant ne peut donner que son contenu. Suivez les douces impressions de votre heureux naturel ; osez être bon, quoique je sois mauvais ; plaignez-moi, mais ne m'imitez pas.

DIVERSES MAXIMES.

CELUI qui croit avoir aſſez de prudence pour ſe conduire tout ſeul, eſt celui qui a le plus beſoin de conſeil.

✻

Chacun eſt content de ſon eſprit, perſonne ne veut avouer qu'il en manque : de même un pere eſt enchanté de la figure de ſon enfant, quoiqu'il ſoit difforme.

✻

L'ambitieux, comblé de biens & d'honneurs, eſt toujours plus avide, & voudroit tout envahir. Le ſage, content d'une fortune médiocre, en jouit tranquillement ſans envier celle des autres.

Celui, qui dans l'âge viril n'a pas songé à amasser du bien pour la vieillesse, a beaucoup à souffrir quand il parvient à ce dernier période de la vie.

⁂

Personne ne plaint le méchant quand il lui arrive quelque disgrace, ni ne lui prête une main secourable : juste vengeance de tous les maux qu'il a causés.

⁂

Les méchans évitent les gens vertueux, de même le hibou fuit la lumière du soleil.

⁂

Ne profanons point le nom sacré d'ami, en le donnant à celui qui, inséparable dans notre prospérité, nous abandonne dans nos disgra-

ces. L'adverſité eſt le vér:
creuſet de l'amitié.

Les bienfaits s'écrivent ſı
ſable, le moindre ſouffle les ef
& les injures ſe gravent ſur l'ai
rien ne peut détruire l'impr
qu'elles font ſur nous.

Le meilleur ami eſt celui
nous inſpire de la haine po
vice, & de l'amour pour la v

La vie de l'homme n'eſt pas
longue pour étudier les Scienc
doit commencer au ſortir du
ceau, & ne finir qu'en entrant
le tombeau.

Les mets les plus délicats ne
vent faire aucun bien à un eſt
ſı

foible & dérangé : de même les conſeils les plus ſages ne font aucune impreſſion ſur celui qui, poſſédé de la ſoif des richeſſes, court ſans ceſſe après elles.

La prudence ſans le courage eſt inutile; & le courage qui n'eſt pas guidé par la prudence, eſt fureur.

L'Etre Suprême qui lit juſqu'au fond de nos cœurs, & auquel nos actions les plus ſecrètes n'échappent pas, les couvre d'un voile; l'homme d'une main ſacrilège oſe arracher ce voile.

Le Savant connoît l'Ignorant; parce qu'il a été lui-même autrefois enveloppé des ténèbres de

l'ignorance. Mais celui-ci ne peut pas connoître le Savant, parce qu'il n'a jamais été éclairé du flambeau de la ſcience.

Deux ſortes de perſonnes ſont inſatiables : celui qui cherche la ſcience, & celui qui court après les richeſſes. Un Monarque adoré de ſes ſujets, eſt plus fort que celui qui a des armées nombreuſes, ſans le cœur de ſes peuples.

La perfection conſiſte dans trois choſes : l'amour de la religion, la patience dans les adverſités, & la prudence dans les actions de la vie.

Le Méchant eſt mort, quoiqu'il ſoit encore ſur la terre ; & l'Hom-

me de bien eſt vivant, quoiqu'il habite la ſombre région des morts.

Les paroles ſont comme les médicamens qui font du bien, ſi l'on en fait un uſage modéré; & qui nuiſent, en les multipliant trop.

L'Amour eſt un maître impérieux, ou plutôt un tyran cruel: il ſe fait un jeu de nos peines; le repos qu'il nous procure eſt une véritable fatigue. Si les commencemens de ſon regne ont quelque douceur apparente, la fin eſt un joug inſupportable; il affoiblit l'eſprit, énerve le corps, & finit par nous faire tomber dans la miſère & dans le mépris.

La plus difficile de toutes les

Sciences, eſt la connoiſſance de ſoi-même.

⁂

Un malheur eſt ſimple, pour celui qui le ſupporte avec conſtance; & double, pour celui qui ſe livre à l'impatience.

⁂

L'Homme inſatiable dans ſes deſirs, eſt enfin obligé de ſe contenter d'une poignée de terre.

⁂

Le véritable Orphelin, n'eſt pas celui auquel la mort a enlevé ſes parens; c'eſt celui qui n'a ni ſcience, ni éducation.

⁂

Les Sciences reſſemblent à un ſoleil environné de nuages.

Sois humble dans ta jeunesse, & tu seras honoré dans ta vieillesse.

L'Insensé soupire après les richesses, & le Sage ne desire que la perfection.

Fin du Tome second.

TABLE

De ce qui est contenu dans le Tome second.

Trait de générosité de la part d'un Calife, Page 1
Aventure de la Fille du Visir. 36
Les trois Filoux. 59
Les deux Ours. 63
Cruauté inouie d'un Pere. 69
Rêve extraordinaire d'un Tailleur. 82
Bon mot d'un Astrologue. 84
Définition singulière du courage. 85
Les deux Astrologues. 86
Ruse singulière d'une Femme. 89
L'Aveugle marié. 96
Bon mot d'une Femme à un homme laid. 97
Réponse d'un Aveugle. 98
Repartie d'un Soldat à son Général. 99
Bon mot sur une Barbe. 100
Belle réponse d'un Visir à un Sultan qui s'étoit considéré dans son miroir. 101

Le Courtisan vertueux. 105
Moyen ingénieux qu'employa un Visir pour délivrer son Maître qui avoit été fait prisonnier par son imprudence. 112
Différens traits de Bahloul, fol d'Aroun Erréchid. 119
Trait singulier de la vie d'Amrou. 123
Belle réponse d'un Vieillard sur le mariage. 125
Le Fils ingrat. 127
Le Pere avare. 128
Sur le danger des Plaisirs. 129
Sur l'éducation des Princes. 132
Consolation des Malheureux. 134
Sur le Silence. 135
Défaite ingénieuse de deux Ivrognes. 136
Danger des louanges. 140
Belle réponse d'un Médecin chrétien à un Calife. 142
Différens traits de la vie d'Avicènes, tirés du Catalogue raisonné des manuscrits arabes de la Bibliothèque de l'Escurial & du Nighiaristan. 148
Conseils de Nabi Efendi à son fils. 162
Sur la Religion. idem.
Sur la Profession de foi. 164

Sur la Prière. 165
Sur le Jeûne. 166
Sur le Pélerinage de la Mecque. 167
Sur la Dixme des biens, & sur l'Aumône. 173
Sur l'Etude des Sciences. 177
Qu'il ne faut pas desirer les richesses avec trop d'ardeur. 180
Sur la Raillerie. 183
Sur l'Orgueil, la Haine & les Procès. 184
Divers Conseils. 187
Sur la Fourberie. 194
Sur le Vin & sur l'Opium. 196
Sur la Parure & sur les Dettes. 200
Sur l'Ambition. Portrait de ceux qui recherchent la faveur des Pachas. 204
Sur le Mensonge, l'Hypocrisie, & la véritable Sainteté. 210
Sur le Printems & sur la Musique. 215
Sur la Poësie. 218
Portrait des Pachas ou Gouverneurs des Provinces; dangers & malheurs de ces états. 223
Sur l'Alchymie ou la Pierre philosophale. 230
Sur la Médisance & sur les Nouvellistes. 233

TABLE.

Sur la grandeur de Dieu & le néant de l'Homme. 236
Paroles qui étoient écrites sur le trône de Féridoun. 244
Sur la briéveté de la vie, & sur le bon usage qu'on en doit faire. 245
Sur le danger des Plaisirs, la Mort & la Vertu. 246
Sur l'inconstance de la Fortune. 248
Sur ce Monde & sur la Mort. 249
Sur la difficulté de la connoissance du cœur humain. 251
Sur la Science & sur l'Ignorance. idem.
Sur l'obstination des Méchans. 252
Comparaison sur l'Ignorant & sur le Savant. idem.
Autre comparaison sur la Science & l'Ignorance. 253
Que le Sage ne doit pas garder le silence sur les désordres des méchans. idem.
Sur le Savant vicieux. 254
Sur les Femmes. idem.
Sur la Vertu. 255
Conseils du Roi Féridoun à ses enfans. 256
Quelle est la situation de la vie où l'homme est le plus à plaindre. 258

Bibliothèque des Rois des Indes. 259
Sur le Silence. 261
Comparaison sur la faveur des Rois. 262
Sur la Colère, & en particulier, que celle des Rois doit être renfermée dans de justes bornes. 263
Sur l'Avarice. 264
Dispositions de celui qui veut donner des conseils aux Rois. 265
Sur le danger qu'il y a d'éclairer les Rois sur les fautes de leurs Ministres. idem.
Diverses comparaisons. 266
Satyre de Veisi Efendi contre les mœurs de son siécle. 267
Sur les Ennemis. 270
Sur la fausse Amitié. idem.
Sur les Donneurs de mauvaises nouvelles. 271
Sur les faux Amis & les Flatteurs. idem.
Sur la Science, & sur l'Ignorance. 272
Sur l'Indigence. idem.
Sur les Malheureux. 273
Comparaison sur l'Ignorant & le Savant. idem.
Sur le véritable Bonheur dans cette vie. 274

Sur l'Amour. 275
Sur les Richesses & sur leur usage. idem.
Sur le Silence. 278
Réponse de Lokman. 279
Réponse de Buzur-Djumher. 280
Sur la Justice & l'Injustice. 281
Sur la Science & l'Ignorance. idem.
Sur l'Aumône. 282
Sur l'avidité des Dervichs. idem.
Sur le Mensonge & la Vérité. 283
Sur l'Ingratitude. 284
Qu'on ne doit pas suivre les mauvais exemples. 285
Diverses Maximes. 286

Fin de la Table du Tome second.

ERRATA.

Pag. 109, *lig.* 15. qu'il avoit pu, *lisez* qu'il ait pu.